



Dynamiques de genre et pratiques professionnelles : Le cas des journalistes québécoises correspondantes à l'étranger

Mémoire

Anne-Sophie Gobeil

Maîtrise en communication publique

Maître ès arts (M.A.)

Québec, Canada

© Anne-Sophie Gobeil, 2016

Dynamiques de genre et pratiques professionnelles
Le cas des journalistes québécoises correspondantes à l'étranger

Mémoire

Anne-Sophie Gobeil

Sous la direction de :

Josette Brun, directrice de recherche

Résumé

Ce mémoire de maîtrise porte sur les dynamiques de genre dans la pratique professionnelle des journalistes québécoises correspondantes à l'étranger. S'appuyant sur une démarche qualitative et constructiviste, l'auteure examine l'influence du genre sur l'expérience des journalistes correspondantes. La théorie du point de vue et l'analyse critique de discours servent à décrire leur situation particulière. L'analyse met en lumière la manière dont les dynamiques de genre teintent leur expérience. Assignations genrées et perception d'une écriture « féminine » sont particulièrement marquantes, déclenchant un malaise certain. Dans la salle de rédaction, harcèlement sexuel, « double standard » et culture masculine désavantagent les femmes. À l'étranger, elles ont accès à plus de sources mais rencontrent des désagréments, dont le harcèlement sexuel. Après de nombreux progrès à ces différents égards, des reculs apparaissent. Globalement, les femmes semblent porteuses, de par leur expérience située, d'un nouveau journalisme riche en humanité, en complexité et en équité.

Abstract

This memoir aims to explore gender dynamics in the specific context of the professional practice of Quebec female journalists working as international correspondents. Starting from a qualitative and constructivist research approach, this study seeks to understand how gender influences the lived experience of female correspondents. Standpoint theory is used to understand their specific experience. Starting from semi-structured interviews, the author uses critical discourse analysis to underline gender dynamics in the respondents' discourse. Gendered beats and perceived "feminine" writing take a specific importance, generating a strong malaise for women. In the newsroom, sexual harassment, "double standard" and masculine organizational culture are disadvantages to them. In the field, women gain access to more sources, but are also prey to sexual harassment. After significant progress in the past years, there seems to be significant steps backwards. Globally, women seem to be carrying a new kind of journalism, rich in humanity, complexity and equity.

Table des matières

Résumé	III
Abstract.....	IV
Liste des abréviations et des sigles	IX
Remerciements.....	X
1. Introduction	1
2. Chapitre 1 : Problématique.....	4
2.1 Introduction	4
2.2 Le journalisme, entre information et communication.....	4
2.2.1 Le paradigme journalistique comme dispositif cognitif et type pur	4
2.2.2 Le journalisme d'information	5
2.2.3 Le journalisme de communication.....	7
2.2.4 Les fonctions du journaliste.....	9
2.3 Le correspondant à l'étranger	9
2.3.1 Définition.....	9
2.3.2 Une spécialisation prestigieuse.....	10
2.3.3 Un regard personnalisé pour un public précis	10
2.3.4 Des exigences et des difficultés particulières	11
2.4 Cadre théorique : Le genre	14
2.4.1 Définition.....	14
2.4.2 Le genre comme construit social.....	15
2.4.3 Le genre comme critique de la biologie.....	15
2.4.4 Le genre comme processus relationnel.....	17
2.4.5 Le genre comme rapport de pouvoir	18
2.4.6 Le genre comme rapport social à l'intersection d'autres rapports sociaux.....	20
2.4.7 La performativité du genre	21
2.5 Genre et journalisme : Une situation complexe	22
2.5.1 Historique des femmes journalistes.....	23
2.5.2 Des spécialisations plus larges, mais toujours stéréotypées	24

2.5.3 Une écriture « féminine » ?	26
2.5.4 Des vues différentes sur la profession	29
2.6 Femmes correspondantes : D'avantages et d'inconvénients	30
2.6.1 Des inconvénients d'être une femme	31
2.6.2 Des avantages d'être femme	33
2.7 Des stratégies pour mieux faire son travail.....	34
2.8 Question de recherche.....	34
3. Chapitre 2 : Méthodologie	35
3.1 Introduction	35
3.2 Le paradigme constructiviste.....	35
3.2.1 Définition d'un paradigme	35
3.2.2 Des réels multiples et subjectifs	36
3.2.3 Pertinence pour notre projet.....	37
3.2.4 Limites	37
3.2.5 Critères de validité	38
3.3 La recherche qualitative	39
3.3.1. Un chercheur subjectif et situé	39
3.3.2 Des réalités multiples.....	40
3.3.3 Pertinence pour notre projet de recherche et limites	40
3.4 La théorie du point de vue féministe.....	42
3.4.1 Émergence de la théorie du point de vue	42
3.4.2 Une connaissance « supérieure », située et multiple	43
3.4.3 Objectifs et pertinence pour notre projet	45
3.4.4 Limites	46
3.5 L'analyse critique de discours	47
3.5.1 Le discours	47
3.5.2 Définition de l'analyse critique de discours.....	48
3.5.3 Postulats.....	49
3.5.4 Genre et analyse critique de discours	50
3.5.5 Pertinence pour notre projet.....	50
3.6 Démarche méthodologique	51
3.6.1 Méthode de collecte des données : L'entretien de recherche.....	51
3.6.2 Outil de collecte de données : Le questionnaire, question par question	54
3.7 Stratégie de collecte des données	61

3.8 Analyse des données	63
3.8.1 Corpus	63
3.8.2 Transcription des entrevues	63
3.8.3 Démarche	64
3.9 Conclusion	65
4. Chapitre 3 : Analyse des données	67
4.1 L'écriture féminine : Un concept à plusieurs dimensions	67
4.1.1 Une « sensibilité » différente	68
4.1.2 Une approche plus humaine	68
4.1.3 Le journaliste comme témoin subjectif créateur d'empathie	69
4.1.4 Un lien avec le journalisme de communication?.....	71
4.2 Des « beats » genrés reconnus, mais pas acceptés	72
4.3 Un malaise clair	73
4.4 Un machisme toujours présent au pays	74
4.4.1. Un milieu macho en progression...ou le genre en reconfiguration	74
4.4.2. Le harcèlement sexuel toujours présent.....	76
4.4.3. « Double standard » et jeunesse : Redoubler d'efforts pour faire sa place	77
4.4.4 Des réseaux informels fermés aux femmes	79
4.4.5 Une culture typifiée masculine au désavantage des femmes	80
4.5 Une position mitigée révélatrice de dynamiques inégalitaires	83
4.6 Des stratégies pour négocier le genre	84
4.6.1 « One of the boys » : Négocier le genre en niant le sexe	85
4.6.2 « One of the girls » : Influencer de l'intérieur	86
4.6.3 Ghettoïsation : Accepter la différenciation... ou la corrompre.....	87
4.6.4 Le retrait pour préserver l'équilibre.....	87
4.6.5 La séduction	88
4.6.6 La « nunuche »	89
4.7 À l'étranger : une situation ambiguë	89
4.7.1 Des avantages nombreux	89
4.7.2 Aussi des inconvénients.....	93
4.7.3 Des avantages et des inconvénients comme indices de dynamiques oppressives	97
4.8 Des thèmes genrés imprévus	98
4.9 Femmes importantes, mais pourquoi?	99

4.10 Des avancées fragiles... qui tendent au recul	100
5. Conclusion	102
5.1 Un malaise persistant	102
5.2 Une structure profondément genrée.....	103
5.3 Des reculs inquiétants	105
6. Bibliographie	108
7. Annexe I. Liste des codes.....	121
Thème 1. Le journalisme.....	121
Thème 2. L'expérience vécue	122
Thème 3. Genre et journalisme	124

Liste des abréviations et des sigles

IRC : Ici Radio-Canada

IWMF : International Women's Media Foundation

RSF : Reporters sans frontière

Remerciements

Bien des gens ont participé, directement ou indirectement, à la création de ce mémoire. Je tiens surtout à remercier ici celles et ceux qui m'ont donné envie de poursuivre une carrière universitaire et qui ont, à différents moments de ma scolarité, cru en mes moyens et m'ont encouragée à y croire, moi aussi.

Madame Guylaine Martel, pour ce cours d'Introduction à la communication, en septembre 2010. Mon premier cours universitaire à vie. Le moment où j'ai eu envie de vous ressembler, et d'être moi aussi devant une classe de 120 étudiants à expliquer les théories de la communication. Merci pour votre passion, votre confiance, et vos éclats de rire qui donnent à un cours de méthodologie une allure de sortie entre amis.

Monsieur Thierry Watine, pour ce jour d'avril 2012 où vous m'avez dit que j'avais les capacités d'entrer à la maîtrise. Merci pour m'avoir dit que ce que j'avais à dire valait la peine d'être entendu. Depuis, j'essaie de le croire avec autant de conviction que vous. Merci pour vos encouragements continuels et sincères, vos exigences strictes, votre dynamisme sans égal. Merci pour ce jour où mon rêve a enfin pris l'allure d'un projet.

Madame Josette Brun, pour ce jeudi du printemps 2013 où je me suis faufilée dans votre séminaire sur le genre, et où vous m'avez accueillie à bras ouverts, comme si j'y avais ma place depuis toujours. Quelque chose s'est passé ce jour-là, une connexion professionnelle, une reconnaissance mutuelle, que sais-je, qui a changé ma vie pour le mieux. Merci pour vos généreux conseils et votre patience sans limite. Pour ces vendredis matins à discuter de tout et de rien dans votre bureau en désordre. Merci pour cette sérénité et cette patience que vous m'avez inspirée à travailler. Pour le respect de moi-même que vous m'avez montré. Les mots ne suffiront jamais pour vous exprimer toute ma gratitude.

À vous trois, et à tous les professeurs qui m'ont encouragée d'une manière ou d'une autre (spécialement monsieur Gérard Leclerc, dont les trucs de mise en page n'ont aucun équivalent connu en termes d'efficacité), merci.

1. Introduction

L'idée de ce mémoire est née d'une préoccupation toute simple : les journalistes correspondantes à l'étranger sont-elles vraiment plus à risque que leurs collègues masculins, lors de situations de crise? Cette interrogation a émergé dans notre esprit à l'automne 2011, après avoir réalisé un reportage sur les risques de la correspondance à l'étranger (Gobeil, L'Exemplaire : 2011). Discutant de la question avec les anciens correspondants à l'étranger Jean-François Lépine et Catherine Mercier, de Radio-Canada, nous avons été surprise : selon eux, il n'était pas plus dangereux d'être correspondant ailleurs dans le monde que journaliste à Montréal, et les femmes n'étaient pas particulièrement en danger : tout cela n'était que le résultat de nombreux stéréotypes, à la fois à propos de la profession et à propos des femmes. L'étonnement que nous avons alors ressenti s'expliquait aisément : nous savions qu'à l'étranger, les relations hommes-femmes étaient plus inégalitaires qu'au Québec –du moins, tout portait à le croire. Ces dynamiques inégalitaires devaient donc, selon nous, avoir un impact sur l'expérience des femmes correspondantes : comment cet impact se manifestait-il lors de leurs assignations?

Lorsque le temps est venu de choisir notre sujet de mémoire, la question nous est naturellement revenue à l'esprit. Nous avons décidé d'approfondir la réflexion et de la diriger vers l'expérience vécue par les femmes : dans quelle mesure les dynamiques et stéréotypes sexués connus influençaient-ils leur expérience? À quel point en étaient-elles conscientes? Nous nous sommes donc tournée vers le concept qui nous semblait permettre d'appréhender toutes ces questions : le genre, considéré comme le processus dynamique de différenciation et de hiérarchisation entre hommes et femmes sur une base sexuée. Cela nous a amenée à formuler la question de recherche suivante : Comment les journalistes québécoises correspondantes à l'étranger négocient-elles les dynamiques de genre dans le cadre de leur pratique professionnelle?

Partant de là, nous avons déterminé les deux axes principaux de notre recherche : le journalisme et le genre. Ces deux éléments seront présentés au chapitre 1 de ce mémoire. Nous procéderons d'abord à un état de la question du journalisme, où nous définirons le journalisme d'information, le journalisme de communication et la correspondance à l'étranger. Nous nous attacherons ensuite à une définition du concept de genre. Nous retiendrons six aspects principaux de ce concept. Premièrement, le genre est une construction sociale, non présente naturellement; deuxièmement, c'est un processus relationnel, qui se déploie à travers des interactions; troisièmement, c'est un rapport de pouvoir, qui hiérarchise les groupes de sexe entre eux. Quatrièmement, le genre est un rapport social à l'intersection d'autres rapports sociaux, auxquels il s'entremêle pour créer des situations d'oppression complexes. Cinquièmement, le genre se positionne comme une critique de la biologie : les différences perçues sur la base du sexe ne sont pas naturelles, mais construites, puisque basées sur l'interprétation sociale d'organes sexuels. Sixièmement, le genre est

performatif, c'est-à-dire qu'il prend forme à travers des performances sociales de genre. Nous concluons ce premier chapitre de problématisation en reliant le genre et le journalisme pour éclairer l'expérience vécue par les femmes dans ce milieu professionnel. Nous exposerons certains stéréotypes reliés aux femmes journalistes ainsi que les structures professionnelles qui les désavantagent ou cherchent à les différencier de leurs collègues masculins. Enfin, nous présenterons notre question de recherche, qui sera la suivante : Comment les journalistes québécoises correspondantes à l'étranger négocient-elles les dynamiques de genre dans le cadre de leur pratique professionnelle?

Dans le chapitre 2, nous présenterons notre méthodologie. Plus précisément, nous définirons le paradigme constructiviste dans lequel nous inscrivons notre recherche. Ce paradigme estime que toute recherche est teintée par la subjectivité du chercheur et qu'il n'existe aucune réalité objectivement connaissable, mais plusieurs réalités construites par les individus. Une fois cela fait, nous nous intéresserons à la recherche qualitative, qui sert de base à la construction de notre démarche méthodologique. Ce courant méthodologique stipule que la subjectivité est au cœur de toute démarche scientifique et que les réalités sont construites par les individus. Ensuite, nous expliquerons la théorie du point de vue, qui nous guidera dans l'élaboration de toute notre démarche de collecte et d'analyse des données. Cette théorie stipule que le point de vue des groupes opprimés, dont font historiquement partie les femmes, permet d'obtenir une connaissance nouvelle sur une question, en éclairant toute situation d'une lumière originale. Chaque groupe et chaque individu possèdent un point de vue situé, dépendant de leur situation sociale et de leur expérience personnelle. Ce point de vue teinte sa perception de la société et des connaissances qu'il acquiert. Ce postulat s'applique tant aux individus qu'aux chercheurs, qui utilisent donc la connaissance recueillie auprès de groupes opprimés, sans nécessairement en adopter le point de vue.

Les choix méthodologiques que nous avons faits se regroupent autour d'une caractéristique commune : leurs visées émancipatoires. En effet, paradigme constructiviste, recherche qualitative et théorie du point de vue visent à produire une connaissance qui permettrait de déclencher une prise de conscience de l'oppression chez les individus ou des actions concrètes pour changer les dynamiques à l'œuvre dans un milieu social donné.

Après avoir exposé notre orientation théorique, nous passerons aux éléments pratiques de notre méthodologie. Nous présenterons donc notre outil de collectes de données, soit l'entretien semi-dirigé, que nous utiliserons auprès d'un échantillon de huit journalistes québécoises actuellement ou auparavant correspondantes à l'étranger. Nous exposerons ensuite notre questionnaire d'entrevue et les visées de chaque question.

Pour conclure ce chapitre de méthodologie, nous exposerons la technique d'analyse qui sera utilisée, soit l'analyse critique de discours, avant de définir plus précisément la démarche d'analyse des données mise en œuvre. L'analyse critique de discours nous permettra de placer les dynamiques de pouvoir au cœur de notre

analyse, dans une perspective d'identification et de contestation de celles-ci. Nous porterons spécifiquement attention aux éléments contradictoires dans le discours de nos informatrices et au vocabulaire connoté qu'elles utilisent. Nous chercherons également des éléments de la théorie présentée au chapitre 1, tels les stratégies de négociation du genre ou les stéréotypes entretenus à l'égard des femmes.

Enfin, dans le chapitre 3, nous exposerons les résultats de notre analyse. Nous mettrons ainsi en lumière les différentes dynamiques genrées observées dans le propos de nos répondantes et en tirerons des conclusions reliées à la théorie présentée dans le chapitre 1, tant dans le domaine du journalisme que des études sur le genre. Cette analyse nous permettra de comprendre comment les dynamiques genrées colorent l'expérience vécue par les journalistes correspondantes à l'étranger et de comprendre comment elles se déploient au sein du milieu journalistique. Nous verrons d'abord que les concepts d'écriture féminine et de domaines de couverture stéréotypés, présents dans la salle de rédaction, déclenchent un malaise profond chez nos répondantes. L'écriture féminine pourrait ainsi être définie comme une manière plus humaine de faire du journalisme, en encourageant la multiplicité des voix et en mettant à l'avant-plan les histoires individuelles plutôt que les faits bruts. Ensuite, nous examinerons la situation dans la salle de rédaction, où le machisme est toujours bien présent, en des formes plus subtiles qu'il y a quelques décennies. Harcèlement sexuel, « double standard » qui exige plus d'efforts de la part des femmes pour obtenir la reconnaissance professionnelle, réseaux de solidarité masculine dont les femmes sont exclues et culture organisationnelle typifiée masculine désavantageant clairement les femmes dans des postes de prestige font partie des éléments genrés que nous avons observés. Nous nous pencherons par la suite sur les stratégies de négociation du genre adoptées par nos répondantes, soit le « one of the boys », « one of the girls », la ghettoïsation, le retrait, la séduction et la « nunuche. » Nous poursuivrons avec les avantages et inconvénients des dynamiques genrées observées lors d'assignments à l'étranger. Les avantages se déclinent sous plusieurs formes, soit de paraître plus sympathique et moins menaçante ainsi que d'obtenir un accès plus facile aux sources, qu'elles soient féminines ou masculines. Les inconvénients sont aussi nombreux, mais moins marquants pour les femmes journalistes rencontrées : harcèlement sexuel, obligation de s'habiller différemment pour ne pas heurter les sensibilités, questions indiscrettes sur l'état civil, problèmes avec le fixe (un habitant local accompagnant la journaliste durant ses affectations) ou impossibilité totale de faire le travail. En conclusion de ce mémoire, nous discuterons du machisme dans la salle de rédaction et du journalisme différent décrit par nos répondantes, en voyant quelles possibilités ce « nouveau » journalisme pourrait offrir aux médias, en ces temps de crise et d'incertitude pour les entreprises d'information.

Nous espérons, avec ce mémoire, contribuer à la compréhension des dynamiques genrées dans le secteur journalistique et jeter sur l'expérience des femmes journalistes correspondantes à l'étranger un éclairage nouveau, qui permette de mieux comprendre cette spécialisation et ses particularités et de provoquer une prise de conscience et un changement des dynamiques inégalitaires.

2. Chapitre 1 : Problématique

2.1 Introduction

Dans le cadre de ce mémoire, nous nous intéressons aux journalistes québécoises travaillant comme correspondantes à l'étranger. Nous utilisons le concept de genre, qui constitue le processus dynamique de construction sociale des différenciations sexuées entre hommes et femmes, le plus souvent au détriment de celles-ci, pour mieux saisir l'expérience de ces dernières et déterminer quelles stratégies elles utilisent pour s'affirmer en tant que professionnelles compétentes, dans un milieu considéré traditionnellement masculin. Au cours de cette recherche, nous cherchons à observer leur expérience et à comprendre comment les dynamiques de genre colorent leur perception de leur travail et de leurs collègues et la manière dont elles y réagissent. Nous examinons également en quoi le caractère genré de l'environnement dans lequel elles se trouvent peut influencer sur leur expérience. Le terme « genré » signifie qu'un élément est socialement reconnu comme typiquement masculin ou féminin, selon des stéréotypes ancrés dans les dynamiques sociales et parfois reproduits par elles. Notre question de recherche est la suivante : Comment les journalistes québécoises correspondantes à l'étranger négocient-elles les dynamiques et perceptions genrées dans le cadre de leur pratique professionnelle ? Pour répondre à cette question, nous procéderons d'abord à un état de la question du journalisme et de la correspondance à l'étranger. Nous poursuivrons avec une définition du concept de genre, et terminerons le chapitre en forgeant des liens entre ce concept et la situation des femmes en journalisme, notamment à l'étranger.

2.2 Le journalisme, entre information et communication

La présente section nous servira à définir le journalisme tel que pratiqué au Québec en nous appuyant sur les travaux de Charron et de Bonville (1996, 2004a, 2004b) et de Charron (à paraître). Ces deux auteurs nous paraissent particulièrement pertinents en ce qu'ils s'intéressent spécifiquement au contexte québécois, élaborant une typologie historique du journalisme qui permet de bien comprendre l'évolution des pratiques journalistiques au fil du temps.

2.2.1 Le paradigme journalistique comme dispositif cognitif et type pur

D'une part, le paradigme journalistique est un « dispositif cognitif qui définit ce qu'est le journalisme et la manière dont il convient de le pratiquer » (Charron, à paraître : 5). En tant que dispositif cognitif, il est le journalisme réel, tel que perçu par les professionnels qui le pratiquent. Il est « un système normatif (1) engendré par une pratique fondée sur l'exemple et l'imitation, (2) constitué de postulats, de schémas d'interprétation, de valeurs et de modèles exemplaires (2.1) auxquels s'identifient et se réfèrent les membres

d'une communauté journalistique dans un cadre spatiotemporel donné, (2.2) qui soudent l'appartenance à la communauté et servent à légitimer la pratique » (Charron et de Bonville, 1996 : 58). Comme le paradigme journalistique se situe dans les perceptions des professionnels, il ne fait pas l'objet de consensus : il est parcouru de tensions et de désaccords puisqu'il est à la fois une perception collective et individuelle sur « la bonne manière » de faire du journalisme. Il n'est pas fixe : il évolue dans le temps et peut se modifier.

D'autre part, le paradigme journalistique est un modèle théorique, un type pur, élaboré afin de comprendre les grandes tendances de cette pratique professionnelle. Il présente ainsi les caractéristiques supposées du journalisme dans un contexte sociohistorique donné, sans tenir compte des variations concrètes possibles et observées. Ainsi, il est un modèle pur, duquel le journalisme réel se rapproche plus ou moins.

Dans les paragraphes suivants, nous nous attacherons à définir le journalisme d'information et le journalisme de communication, les deux paradigmes journalistiques dominants des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles.

2.2.2 Le journalisme d'information

Paradigme journalistique dominant au Québec de la fin du XIX^{ème} siècle jusque dans les années 1980 (Charron et de Bonville, 2004a; Charron, à paraître), le journalisme d'information pose pour élément central un rapport objectif au monde : la subjectivité des journalistes est évacuée des reportages pour ne laisser qu'une caméra, une lentille, observant le monde et le donnant à voir tel qu'il est. « Autour de ce noyau viennent se greffer toutes ces prescriptions qui nous sont familières et qui ont défini le journalisme d'information pendant la majeure partie du 20^{ème} siècle : objectivité, factualité, équilibre, impartialité, autonomie du journal, etc. [...] » (Charron, à paraître : 11).

Le journalisme d'information est défini par Esser et Umbricht comme répondant plus précisément au paradigme des « hard news », que les deux chercheurs présentent ainsi : « The properties and practices of the hard-news paradigm include inverted pyramid writing, balanced reporting, emphasis on verifiable facts and attributed sources, a detached point of view, and the separation of the news and editorial functions of the news organization » (2014 : 230).

La structure de la pyramide inversée, d'abord, veut que le journaliste place au début de ses textes les éléments les plus importants, procédant ainsi à la hiérarchisation de l'information (Sormany, 2011; Brooks, 1996; McKercher et Cumming, 1998). Cette structure pyramidale doit d'abord et avant tout répondre aux cinq questions fondamentales du journalisme, connues sous le nom de « 5W » : « who, what, when, where and why (or how) » (Ettema, 2008 : En ligne). On peut les traduire comme « Qui, quoi, quand, où, pourquoi (ou comment) ».

Le reportage équilibré cherche à présenter le point de vue des acteurs en présence, en offrant à chacun la possibilité de s'exprimer sur le sujet en question dans un article donné. Dans leur étude, Esser et Umbricht ont défini cet équilibre comme « the presentation of pros and cons (to give a balanced account of both sides) » (2014 : 237). Il est toutefois important de préciser que l'idée de deux opinions opposées ne fait pas consensus

chez les auteurs. En effet, Saint-Jean estime plutôt que le journaliste doit « respecter différents points de vue sur une même question et [...] maintenir un équilibre entre eux » (2002 : 41). Ainsi, l'auteure nuance l'idée des « pours et contres » en apportant une importante variation : les points de vue sont multiples et non pas doubles.

L'accent mis sur les faits vérifiables et les sources attribuées veut que tous les éléments énoncés dans le reportage puissent faire l'objet d'une vérification par un tiers : il est possible de les retrouver ailleurs et de les confirmer. Les sources attribuées, pour leur part, veulent que tout propos soit relié à une source identifiable. L'utilisation des sources anonymes sera autorisée seulement dans les cas où la sécurité de la source est compromise.

Le point de vue détaché est aussi l'un des éléments fondamentaux, et relève de la norme d'objectivité chèrement défendue par le journalisme d'information (Esser et Umbricht, 2014). L'objectivité peut être définie comme l'effort fait par le journaliste pour comprendre la réalité telle qu'elle est, indépendamment de ses *a priori* (McKercher et Cumming, 1998 : 22). Ainsi, les journalistes adoptent l'approche neutre, qui stipule que la réalité existe hors de toute intervention de leur part, et que leur seul travail est de la rendre plus intelligible pour le public : ils ne la construisent pas, ils se contentent de la transmettre (van Zoonen, 1988; Charron, à paraître; Charron et de Bonville, 2004a).

Le point de vue détaché implique aussi la séparation claire des éléments d'information et d'opinion. Ainsi, les reportages et autres articles factuels seront clairement identifiés en tant que tels, tout comme les éditoriaux et les chroniques, pour éviter toute confusion entre information et opinion.

Avec ces impératifs journalistiques vient également une définition de la nouvelle, élément clé de tout travail journalistique. Les critères de validité de la nouvelle varient selon les auteurs, mais nous retiendrons ici les définitions de Books (1996) et de Sormany (2011). Brooks, d'abord, précise trois éléments fondamentaux de la nouvelle : sa pertinence, son utilité et son caractère d'intérêt public. Une nouvelle est pertinente lorsqu'elle a un impact concret sur le public, peu importe la forme qu'il prend. Elle est utile lorsqu'elle présente des éléments d'information nouveaux qui permettent de mieux comprendre une situation ou un événement. Lorsqu'une nouvelle est pertinente et utile, selon Brooks, elle rejoint nécessairement l'intérêt public. Par ailleurs, Brooks relève aussi d'autres éléments importants, soit « impact, conflict, novelty, prominence, proximity, timeliness. » L'impact rejoint la pertinence énoncée plus tôt. Le conflit, entre personnes, nations ou institutions, est nécessairement intéressant. La nouveauté permet d'informer les gens sur ce qui se passe maintenant, et de maintenir leur intérêt. La « prominence » met en scène des personnalités connues : « The bigger the name, the bigger the news », estime Brooks (1996 : 3). La proximité entre les événements et le public est elle aussi importante : les gens veulent souvent connaître l'impact possible des nouvelles sur leur communauté (*ibid.*). Enfin, la « timeliness » permet d'augmenter la pertinence des nouvelles : une nouvelle

amenée au bon moment permettra au citoyen de participer mieux à la vie démocratique et de s'engager pleinement dans sa communauté.

Les mêmes éléments peuvent être retrouvés chez Sormany (2011). Toute nouvelle doit être vraie, nouvelle, signifiante et intéressante. Le caractère vrai de la nouvelle se mesure au caractère vérifiable des faits présentés. La nouveauté relève de l'actualité des événements. La signifiante d'une nouvelle la rend pertinente pour le public. Enfin, l'intérêt peut naître du caractère inusité d'un événement, de sa proximité réelle ou émotive avec le public et du public cible du média en question (2011 : 71).

2.2.3 Le journalisme de communication

En émergence depuis les années 1980, le journalisme de communication se démarque de son prédécesseur pour une raison claire : les journalistes ne sont plus des caméras interchangeables, mais des individus indissociables de leur subjectivité propre.

Dans le journalisme de communication, ce qui émerge dans le discours, ce qui devient apparent et central, c'est le journaliste sujet qui s'affiche en tant que sujet. Le discours devient subjectif en ce sens qu'il est revendiqué par un sujet d'énonciation. Ce sujet, quand il parle du monde dans le journal, ne dissimule pas qu'il le fait à partir d'un certain point de vue et qu'il propose un certain regard sur le monde, une interprétation des événements de l'actualité. Et il parle à un public constitué de sujets comme lui, qui sont eux aussi subjectifs et qui ont, eux aussi, un certain rapport au monde. (Charron, à paraître : 12-13)

Ainsi, l'objectivité est reléguée au second plan pour faire face à un rapport intersubjectif entre l'énonciateur du message (le journaliste) et son récepteur (le public en tant qu'individu-sujet). Cet élément central au journalisme de communication donne lieu à plusieurs modifications dans la manière de pratiquer le journalisme : la validité même de la nouvelle s'en trouve changée. En effet, ce n'est plus l'objectivité du discours de presse qui fait sa validité, mais sa capacité à présenter le monde d'une manière qui rejoigne les perceptions du public et permette d'établir un contact durable avec celui-ci (Charron, à paraître : 13).

L'une des stratégies discursives utilisées pour établir le contact avec le public est le « storytelling » (Salmon, 2007). Cette approche exige des journalistes qu'ils ancrent leurs reportages dans l'humain, mettant de l'avant des « personnages » réels, impliqués dans les événements, pour mieux faire comprendre ce qui se passe et donner une portée émotionnelle au reportage. L'émotion s'invite dans les nouvelles et force une certaine modification du style journalistique où l'objectivité s'efface au profit d'une forme de subjectivité (Salmon, 2007). Par ailleurs, le contexte d'hyperconcurrence dans lequel doivent travailler les journalistes a aussi une influence sur les pratiques professionnelles. L'hyperconcurrence « désigne le jeu concurrentiel très particulier qui caractérise les secteurs industriels fondés sur les technologies de l'information, plus particulièrement ceux de l'informatique et des télécommunications, et qui ont en commun de fonder leur stratégie de croissance sur l'innovation » (Charron et de Bonville, 2004b : 290-291). Cette hyperconcurrence, où les joueurs sont de plus en plus nombreux dans le marché médiatique et où les ressources sont de plus en plus limitées, pousse les

entreprises médiatiques à faire preuve d'innovation : à travers ces écarts à la norme successifs, le paradigme de pratique se trouve lentement modifié. Par le cumul de ces innovations, le paradigme n'est plus simplement modifié : il est différent.

Le contexte hyperconcurrentiel est marqué par une fragmentation des auditoires et de l'attention, qui accentue à son tour la situation d'hyperconcurrence : pour conserver l'intérêt du public, la nouvelle ne suffit plus. Il faut faire appel à différents procédés discursifs pour maintenir l'intérêt des lecteurs (Charron et de Bonville, 2004a; Charron, à paraître). De ce fait, la forme des nouvelles se trouve modifiée : l'analyse et l'opinion prennent plus de place, et les faits bruts prennent moins d'importance (Charron et de Bonville, 1996; Brin, Charron et de Bonville, 2004; Bernier *et al.*, 2005). La subjectivité du journaliste est de plus en plus valorisée : il prend de plus en plus de place dans les reportages, interprétant plus souvent qu'auparavant les propos de ses sources plutôt que de simplement les rapporter (Charron et de Bonville, 2004). Les journalistes adopteraient ainsi de plus en plus l'approche participative, qui veut que la nouvelle ne puisse prendre sens qu'une fois mise en forme et analysée par le journaliste (van Zoonen, 1998). La nouvelle est donc construite par le journaliste dans un processus intersubjectif au cours duquel il cherche à attirer l'attention du public.

La construction des nouvelles et de l'information par les journalistes a été soulignée par Colette Beauchamp dès 1987. Le journalisme d'information était alors le paradigme dominant et l'objectivité faisait office de valeur première du journalisme. Beauchamp, porteuse d'une perspective féministe, soulignait que l'objectivité chèrement défendue par le journalisme serait en fait la « subjectivité masculine » (1987 : 147).

La subjectivité masculine a un parti pris, comme elle prend ses assises sur les valeurs de pouvoir, d'argent et de compétition, elle provoque un déséquilibre de l'information en faveur des élites en place. L'impartialité, au sens de neutralité, est un mythe commode qui sert à justifier une approche journalistique qui ramène toute question à une confrontation. Comme dans les autres activités humaines, chaque journaliste perçoit la réalité à travers ses propres valeurs, sa compréhension des choses, sa perspicacité, sa connaissance, son expérience professionnelle et humaine, son intuition. [...] La neutralité est donc impossible (Beauchamp, 1987 : 150).

Avec l'émergence du journalisme de communication, cette tendance à l'affirmation de la subjectivité masculine pourrait changer, comme le croit Saint-Jean (2000). Selon elle, certaines caractéristiques du journalisme de communication, comme la remise en question de l'objectivité et la plus grande place accordée à la fonction phatique (maintenant le lien de communication entre énonciateur et récepteur) seraient reliées à l'augmentation du nombre de femmes dans les salles de rédaction et à « d'autres facteurs significatifs » (79). Étant donné le contexte général de mutation paradigmatique, il nous semble toutefois périlleux d'affirmer que la seule présence de plus nombreuses femmes journalistes puisse être la source de tels changements. Les mutations paradigmatiques observées dans le journalisme nous semblent plutôt le résultat d'une combinaison de facteurs dont il serait bien difficile de déterminer l'importance individuelle.

Après examen du contexte journalistique québécois, l'on peut donc affirmer que les paradigmes journalistiques d'information et de communication cohabitent dans un contexte global s'approchant du

journalisme de communication : les pratiques sont guidées par des impératifs relevant des deux paradigmes, avec une prévalence du second. Le lien entre ce changement paradigmatique et le journalisme à l'étranger n'a pas encore été clairement établi. Toutefois, comme les changements du journalisme sont globaux et affectent donc l'ensemble de la profession, on peut supposer que ces mutations paradigmatiques affecteront tous les domaines de couverture, y compris la correspondance à l'étranger.

2.2.4 Les fonctions du journaliste

D'un point de vue théorique, les journalistes sont généralement considérés comme les témoins des événements. « Le journaliste est celui dont le métier est de rapporter l'événement pour le bénéfice de ceux qui n'ont pas pu y assister, ou pour permettre à ceux qui en ont été témoins de pondérer leur jugement en le confrontant avec un commentaire externe, des données additionnelles » (Sormany, 2011 : 33). Le journaliste doit donc trouver une manière de rendre intelligibles les événements rapportés.

D'un point de vue pratique, les journalistes québécois estiment que leur premier devoir est de rapporter fidèlement les propos des personnages publics, d'analyser et d'interpréter des problèmes complexes, d'investiguer les activités du gouvernement et des institutions publiques ainsi que d'être sceptiques vis-à-vis les entreprises et vis-à-vis les actions des représentants officiels du gouvernement, selon une enquête réalisée en 2007 (Bernier et Barber, 2012 : 343).

Toutefois, les journalistes québécois n'ont pas toujours eu les mêmes priorités. Au cours des années 1970, ceux œuvrant dans la presse écrite considéraient plutôt que leur travail « consist[ait] principalement à présenter les faits intéressants au public » (Barrett et de la Garde, 1975 : 19).

2.3 Le correspondant à l'étranger

Maintenant que le journalisme a été défini, il importe de s'intéresser au correspondant à l'étranger, qui est le principal objet de cette étude. Nous élaborerons d'abord une définition du correspondant à l'étranger, pour ensuite préciser sa place dans la hiérarchie du journalisme d'information. Enfin, nous expliquerons son caractère particulier, tant dans sa fonction que dans les difficultés rencontrées par les professionnels.

2.3.1 Définition

Le correspondant à l'étranger est un journaliste envoyé par son média dans un pays étranger pour y couvrir une situation de crise, un territoire précis, un enjeu politique ou un événement que sa rédaction juge digne d'intérêt. Les critères qui rendent une nouvelle intéressante sont les mêmes que pour le journalisme d'information, et le conflit international y correspond souvent. La plupart des rédactions choisissent donc les nouvelles internationales selon des critères semblables à ceux des nouvelles générales, comme l'explique Marthoz : « L'accent est placé sur la proximité (présence de ressortissants parmi les victimes d'un attentat,

liens de l'actualité avec des personnalités connues), le caractère spectaculaire, anecdotique ou "exotique" de l'information. » (2012 : 95)

De même que les médias ont plusieurs raisons d'entretenir des correspondants, il existe plusieurs types de journalistes à l'étranger, qui ne remplissent pas exactement les mêmes fonctions auprès de leur organe de presse. Marthoz (2012) et Willnat et Martin (2011) en dégagent huit types. Pour notre recherche, les deux plus pertinents sont le correspondant et l'envoyé spécial, également reconnus par Schlesinger (1990). Le premier est assigné à la couverture d'un pays étranger durant une période de temps qui ne dépasse généralement pas quatre ou cinq ans (Hess, 2005 : 122). Le second est un journaliste, affecté à l'international ou pas, que l'on envoie pour une courte période dans une zone de crise ou de conflit (Marthoz, 2012). Les affectations de ce type durent de quelques semaines à quelques mois, dépendant des événements et de leur gravité (*ibid.*).

2.3.2 Une spécialisation prestigieuse

Le métier de correspondant à l'étranger est généralement considéré comme occupant le sommet de la hiérarchie des professions journalistiques (Marthoz, 2012), en tant que catégorie distincte (Boyd-Barrett, 2004). Souvent, l'image mythique du correspondant partant pour des contrées lointaines s'impose à l'imagination avec une certaine poésie, même s'il s'agit en réalité d'une profession difficile et exigeante (Marthoz, 2012 ; Allan et Zelizer, 2004 ; McLaughlin, 2002).

La raison pour laquelle le correspondant à l'étranger est ainsi placé au sommet de la hiérarchie journalistique est simple. Une fois à l'étranger, il renoue avec les raisons d'être du métier : transmettre une information d'intérêt public à ses concitoyens dans un contexte où il est le seul à pouvoir le faire. En effet, une fois sur le terrain, le journaliste devient les yeux et les oreilles de ses compatriotes : il représente leur seul et unique moyen de comprendre ce qui se passe. De ce fait, le correspondant devient presque la vedette de l'heure lors de conflits : puisque les enjeux des événements qu'il couvre sont grands et qu'il représente l'une des rares sources fiables sur le terrain, voire la seule, il apparaît dans tous les bulletins de nouvelles.

Il existe une perception assez répandue dans la communauté journalistique sur le fait que les journalistes correspondants font un travail supérieur à celui de leurs collègues généralistes ou spécialisés dans d'autres branches, comme le précisent Allan et Zelizer. Selon cette vision des choses, les correspondants « somehow "do journalism" better, [...] their experiences are more authentic, engaged, and noteworthy than those of other kinds of journalists » (Allan et Zelizer, 2004 : 4). L'affirmation des deux auteurs s'applique plus spécifiquement au journalisme de guerre, mais elle nous semble également appropriée pour le journalisme de correspondance en général, étant donné qu'ils appartiennent à la même catégorie de journalisme.

2.3.3 Un regard personnalisé pour un public précis

Lors d'une crise ou d'un événement majeur, le correspondant à l'étranger revêt un rôle très important. Il porte un regard personnalisé sur les événements, en tant que ressortissant de son pays. De ce fait, il doit trouver les

points d'intérêt pour ses compatriotes et faire des reportages qui les rejoindront davantage qu'une dépêche d'agence standardisée, comme le dit Bastien, ancienne correspondante pour Radio-Canada : « Le fait que quelqu'un de "chez nous" se trouve sur les lieux d'une crise internationale confère au reportage une crédibilité insoupçonnée. Se faire raconter des événements importants par un concitoyen est plus probant que d'entendre ou de lire les compte-rendu de ce même conflit dans la presse américaine ou européenne » (1998 : 38-39).

Le public prend ainsi une importance fondamentale dans tout reportage à l'étranger, puisque c'est pour répondre à ses interrogations et pour lui faire comprendre ce qui se passe que le journaliste est en poste. Durant chacune de ses assignations, le correspondant garde en tête ceux pour qui il produit l'information, en essayant de répondre à leurs attentes et de les intéresser à ce sujet. Sormany précise qu'il est fondamental de « garder le contact avec son public, [de] tenir compte de ce qui lui est inconnu, [de] savoir vulgariser » (2011 : 416). De plus, la remise en contexte des événements auxquels on assiste est aussi un élément fondamental pour le journaliste à l'étranger : en permettant à son public de saisir en profondeur les circonstances des événements, il lui assure une meilleure compréhension globale de la situation (Comeau, 1980). La raison d'être du correspondant est là : dans la compréhension de son public et dans sa capacité à lui transmettre une information préparée « sur mesure ».

2.3.4 Des exigences et des difficultés particulières

Lorsqu'il se retrouve à l'étranger, le correspondant doit répondre à plusieurs impératifs précis. Quelques-uns sont semblables à ceux du journalisme d'information, et d'autres, totalement différents. D'abord, il est le témoin des événements : il doit montrer à son public ce qui se passe (Allan et Zelizer, 2004). Markham précise que le journaliste à l'international doit faire preuve de : « objectivity, autonomy, public service, neutrality, protection of sources, timeliness and impact » (2011: 76). Ces éléments rejoignent le journalisme d'information. L'objectivité relie directement le journalisme de correspondance et le journalisme généraliste : en effet, le journaliste doit faire preuve de neutralité et d'objectivité dans tous ses reportages. L'autonomie permet au correspondant de se débrouiller seul dans les différentes situations où il se retrouve; l'esprit de service public le guide à travers sa quête d'information, alors qu'il cherche les faits les plus susceptibles de faire comprendre la situation à ses auditeurs, lecteurs ou téléspectateurs, et la neutralité le pousse à rechercher différents points de vue. La protection des sources est elle aussi un élément fondamental du travail à l'étranger : on ne doit en aucun cas mettre la vie d'une source en danger, en protégeant son identité lorsque nécessaire. L'information doit par ailleurs être diffusée à un moment où elle est pertinente : si elle est diffusée trop tard ou trop tôt, elle perdra toute son importance. Le journaliste à l'étranger doit aussi prendre en compte l'impact qu'auront ses informations : elles doivent être pertinentes et utiles.

Dans un autre ordre d'idées, plusieurs difficultés particulières attendent le correspondant à l'étranger dans ses assignations. Sormany les résume ainsi : « la communication en langue étrangère », « la vérification des faits

et la fiabilité des sources », « les imprévus », « la dépendance par rapport aux télécommunications », « les heures de tombée » et les « idées préconçues » (2001 : 47-48). En effet, l'ignorance de la langue du pays met le journaliste dans une situation de vulnérabilité, où il doit compter sur les services d'un « fixe » (un habitant local qui l'aidera dans toute la durée de son reportage pour se loger, trouver des sources fiables, etc.) ou d'un interprète pour avoir accès à l'information. La vérification des faits pose aussi un problème, puisque l'ignorance du milieu dans lequel le correspondant se trouve peut brouiller ses procédures habituelles de vérification et l'empêcher de s'assurer de la véracité des informations qu'il véhicule. Les imprévus sont évidemment un incontournable des reportages à l'étranger : en situation de crise, les événements se bousculent le plus souvent, et il faut être prêt à toute éventualité, tout en sachant prendre rapidement les décisions lorsque la situation dégénère (Schlesinger, 1990; Kent, 1996 ; Charuel, 1998 ; Nivat, 2000; McLaughlin, 2002; Galli, 2003). De plus, l'obligation d'avoir accès à des services de télécommunications pour remettre ses reportages rend les journalistes vulnérables. Il n'est pas garanti que les systèmes de communication seront toujours efficaces (Bastien 1998; Nivat, 2000). Les heures de tombée, avec le décalage horaire, peuvent aussi poser un véritable problème. Aussi, avec l'arrivée des chaînes d'information continue, le correspondant se trouve presque immédiatement dans l'obligation de produire un reportage ou un direct. L'instantanéité de l'information ne permet pas d'assurer l'exactitude des faits rapportés ni d'approfondir les événements à loisir : il faut produire rapidement. Enfin, les idées préconçues, soit les préjugés du journaliste, peuvent nuire à sa compréhension de la situation à l'étranger et l'empêcher d'y voir clair. Ces éléments rejoignent les difficultés énoncées par Comeau (1980) et Marthoz (2012).

Toutefois, le risque inverse guetterait un correspondant qui resterait trop longtemps dans une zone donnée : l'acculturation. Les grands médias gardent souvent un ou deux correspondants dans des endroits stratégiques, qui ont des liens historiques avec leur pays ou qui représentent un centre décisionnel névralgique (Marthoz, 2012). Les correspondants y sont alors assignés pour une plus longue période. Ce faisant, ils peuvent se familiariser avec les sources d'information et produire des reportages en profondeur, mais ils risquent aussi de perdre leur regard d'étranger et d'adopter le point de vue des habitants du pays d'accueil. C'est pourquoi il existe un système de rotation des correspondants, afin d'éviter qu'ils ne demeurent trop longtemps dans un pays (Hess, 2005 ; Marthoz, 2012). Pour les correspondants aux Etats-Unis, affectés à la couverture de la Maison-Blanche, les assignations durent habituellement quatre ans, ce qui correspond à la durée d'un mandat présidentiel (Hess, 2005).

Une autre difficulté réside dans le fait que les correspondants doivent souvent couvrir plusieurs pays à la fois. Affectés à une large zone géographique, ils doivent se rendre aux endroits les plus intéressants de cette zone, et souvent changer de pays. Ils sont ainsi constamment en processus d'adaptation (Marthoz, 2012).

Les difficultés du correspondant ne s'arrêtent pas là : en situation de guerre où son propre pays est impliqué, la situation peut devenir inconfortable, particulièrement lorsque le journaliste est « embedded », ou intégré,

soit lorsqu'il accompagne les troupes militaires. Dans de tels cas, les valeurs traditionnelles d'objectivité peuvent devenir difficiles à respecter, comme l'indique Tumber : « News values, which serve journalism as an occupation well in peacetime and amid some other country's war, do not necessarily serve the individual journalist well in the midst of his/her own country's war. When correspondents are "embedded" among their own country's military, their (journalism's) professional values of impartiality and objectivity can look wrong or misplaced » (2004 : 193).

Dans une zone de conflit ou de crise, le journaliste est le plus souvent laissé à lui-même. Il doit choisir les endroits à couvrir, ce qui est loin d'être facile (Bastien, 1998). Une fois sur place, les journalistes doivent souvent se fier aux informations reçues de leur salle de nouvelles pour savoir où se trouvent les points chauds.

Par ailleurs, la plupart des correspondants à l'étranger ne sont pas en mesure de fournir les éléments de contexte et d'histoire nécessaires à une compréhension en profondeur des événements en cours (Emery, 1995 : 281). Par manque de ressources et de temps, ils doivent souvent se contenter d'expliquer une petite partie d'une situation, sans faire écho à la complexité réelle de la crise à laquelle ils s'intéressent.

Le journalisme de correspondance partage toutefois certains éléments avec son grand frère généraliste, notamment la course aux cotes d'écoute et au tirage. Situation de crise ou pas, le média donne le plus souvent priorité aux reportages mettant en scène des conflits, du drame, des larmes et des images-chocs. À l'opposé, les conflits plus abstraits, qui se jouent souvent sur la scène politique et ne présentent pas ce caractère spectaculaire, seront négligés ou traités en dernier recours, lorsqu'aucun autre sujet ne sera disponible (Markham, 2011; Sonwalkar, 2004).

Ainsi, le journalisme à l'étranger se retrouve dans une situation paradoxale. Au sein de la communauté journalistique, il représente l'idéal à atteindre, le journalisme à son meilleur; mais, dans les directions de l'information, il est souvent mis de côté puisque les informations internationales, lorsqu'elles ne sont pas spectaculaires, sont vues comme intéressant peu le public. Durant les dernières décennies, ce déclin de l'importance accordée aux nouvelles internationales est de plus en plus flagrant : l'information internationale est proportionnellement moins présente, et son traitement est moins approfondi.

Il y a moins d'actualité internationale dans la presse américaine, mais il y a aussi moins de traitement et d'interprétation de cette actualité. Ces dernières années, le Project for Excellence in Journalism a constaté que les médias consacraient de plus en plus de ressources à la mise en forme, voire à la mise en scène, de l'information, notamment en le déclinant pour des supports médiatiques différents (article de presse, Internet, etc.). Un processus qui s'effectue le plus souvent au détriment de la recherche des faits et du développement de l'information (Marthoz, 2012 : 29).

Les nouvelles technologies peuvent être partiellement blâmées pour le changement dans le traitement des nouvelles internationales : avec la multiplication des plateformes, les correspondants doivent produire de plus en plus de contenu pour des supports différents. Or, la production de ces contenus demande plus de temps

que de préparer un seul article de presse écrite ou un topo de télévision : le temps perdu à mettre en forme les déclinaisons d'un même reportage ne peut être repris pour collecter l'information et approfondir le traitement de la nouvelle. Ces exigences sont les mêmes que pour le journalisme d'information en général.

2.4 Cadre théorique : Le genre

Pour mieux décrire la situation des femmes journalistes correspondantes à l'étranger, nous nous aiderons du concept de genre, qui fait référence au processus de construction sociale de la féminité et de la masculinité créant des dynamiques inégalitaires basées sur la différenciation sexuée. En examinant les expériences vécues par les femmes journalistes à l'aide du genre, nous pourrions mieux saisir comment fonctionnent les dynamiques de genre dans la salle de rédaction et à l'étranger et la manière dont elles influencent le vécu et les perceptions des femmes journalistes correspondantes, tout en soulignant les variations entre les individus.

2.4.1 Définition

Le terme de « genre » prend racine dans la célèbre formule de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient », dont plusieurs théoriciennes se sont inspirées. Par son affirmation, Beauvoir met le doigt sur l'une des dimensions essentielles du sexe : loin d'être déterminé à l'avance, il est construit socialement (Robinson, 2000; Butler, 1991 ; Laqueur, 1992; Lachover, 2005; Coulomb-Gully, 2010; Bereni *et al.*, 2012). En 1930, Margaret Mead est la première à parler de « rôles sexuels » lors d'une étude sur les peuples d'Océanie. Mead contribue particulièrement à mettre en lumière le caractère socialement construit des rôles sexuels, considérés jusque-là comme immuables. C'est au début des années 60, avec le psychanalyste Robert Stoller, que la différence terminologique entre « sexe » et « genre » apparaît (Bereni *et al.*, 2012 : 25). Dans le cadre de ses recherches sur la transsexualité, Stoller sépare le sexe biologique et « l'identification psychologique », (*ibid.*). La sociologue Ann Oakley poursuit le travail dans les années 1970, précisant dans une perspective critique la division sexe/genre. « Le sexe renvoie à la distinction biologique entre mâles et femelles, tandis que le genre renvoie à la distinction culturelle entre les rôles sociaux, les attributs psychologiques et les identités des hommes et des femmes », résumant Bereni *et al.* (2012 :26), s'appuyant sur Oakley.

Joan W. Scott définit le genre en affirmant qu'il est « donné comme le moyen de signifier l'effet d'une "construction sociale", c'est-à-dire toute la galaxie des idées qui détermine les rôles jugés appropriés pour les femmes et les hommes » (2012 : 23). Selon elle, le genre s'articulerait sur deux axes, d'abord en tant que partie prenante des relations sociales basées sur les différences perçues entre les sexes, et ensuite en tant que lieu de signification des rapports de pouvoir (2012 : 41). Scott souligne aussi que les rôles sexués peuvent varier d'une société à l'autre et dans le temps, selon différents facteurs, rejoignant Héritier (2012).

Pour utiliser le mieux possible le concept de genre, les chercheurs doivent considérer ce dernier sous cinq aspects : premièrement, en tant que construction sociale; deuxièmement, en tant que critique de la biologie; troisièmement, en tant que processus relationnel; quatrièmement, comme un rapport de pouvoir;

cinquièmement, comme un rapport social imbriqué dans d'autres rapports producteurs d'inégalités (Bereni *et al.*, 2012). La performativité du genre est un autre élément à prendre en compte dans l'étude de ce concept (Butler, 2006 [1990]; 2011 [1993]).

2.4.2 Le genre comme construit social

D'abord, le genre est considéré comme un construit social. Ce qui est perçu comme « masculin » et « féminin » est ainsi construit par la société dans laquelle on se trouve, et non pas présent naturellement. De ce fait, le masculin n'appartient pas exclusivement aux hommes, tout comme le féminin n'appartient pas exclusivement aux femmes (Préjean, 1994; Gardey et Llowy, 2000; Bourdieu, 2002; Coulomb-Gully, 2010; Héritier, 2012 ; Bereni *et al.*, 2012).

L'objectif premier du genre considéré comme construit social est de remettre en question la différenciation entre hommes et femmes, traditionnellement appuyée sur la base de la biologie (Bereni *et al.*, 2012; Coulomb-Gully, 2010). La mise en lumière du caractère construit du genre permet de défaire les mythes de « l'éternel féminin » et de la « nature masculine. » On se retrouve ainsi face à une revalorisation de l'expérience individuelle : la femme et l'homme universels n'existent plus, remplacés par une multitude d'individus aux expériences prenant forme en interaction avec des contextes sociohistoriques d'existence, variant dans le temps et l'espace. Le genre devient ainsi la structure et la dynamique de construction de l'expérience vécue par les hommes et les femmes.

L'une des plus grandes richesses du genre se trouve là : en refusant l'essentialisme, il reconnaît la multiplicité des expériences et des identités, en reflétant mieux la réalité vécue par chaque individu. Ainsi, le genre permet d'envisager chaque individu comme ayant une expérience propre, influencée par les normes genrées à l'œuvre dans chaque société et façonnée par la manière dont l'individu réagit à ces normes.

Or, le genre ne permet pas seulement de mettre l'accent sur les expériences individuelles : il touche aussi les groupes sociaux et la société dans son ensemble. Il devient donc possible d'examiner les dynamiques oppressives à l'œuvre dans un milieu social donné : l'expérience vécue par les groupes sociaux est variable, et les dynamiques qui se déploient dans différents milieux le sont aussi.

2.4.3 Le genre comme critique de la biologie

Le genre ne se contente pas d'identifier les éléments de la division sexuée d'une société. Il remet en question la différenciation biologique des sexes, qu'il considère aussi comme une construction sociale. « Lors de la naissance, c'est une décision sociale qui définit le sexe légal (ou sexe social) sur la base de l'observation des organes sexuels externes (ce qui conduit parfois à une mauvaise interprétation du sexe physique de l'enfant) » (Préjean, 1994 : 38).

Partant de là, le sexe n'est pas simplement l'énonciation de données observées telles quelles : dès que l'on nomme quelque chose, on l'interprète. De ce fait, le sexe biologique est lui aussi une construction sociale,

puisque c'est l'être humain qui lui donne un sens une fois qu'il est observé de manière supposée objective. À ce sujet, Bourdieu affirme que « la définition des organes sexuels, loin d'être un simple enregistrement des propriétés naturelles directement liées à la perception, est le produit d'une construction opérée au prix d'une série de choix orientés ou mieux, au travers de l'accentuation de certaines différences ou de la scotomisation de certaines similitudes » (2002 : 29). Il apparaît donc que le sexe physique est plus qu'une observation de la réalité : à travers les deux catégories de sexe, c'est une interprétation des organes qui se produit, et cette interprétation, comme toute signification donnée à la réalité, se trouve teintée par la société dans laquelle elle est réalisée.

Depuis les années 1980, même les sciences biomédicales réfutent cette idée de deux possibilités figées. Vidal et Benoit-Browaëys expliquent par exemple que lors de la gestation, des cas peuvent survenir où le fœtus ne présenterait pas l'une des combinaisons habituelles de chromosomes déterminant le sexe, soit le XX (sexe féminin) ou le XY (sexe masculin). Il existe des cas où le fœtus est pourvu de chromosomes 5-X, ou XYX (2005). Kraus adopte une hypothèse similaire en affirmant qu'il existe plusieurs composantes au sexe, soit « d'une part, le sexe chromosomique et d'autre part, les sexes génique et gonadique » (2000 : 193, dans Vidal et Benoit-Browaëys, 2005). Il peut advenir des divergences entre ces éléments, qui conduisent à l'impossibilité de catégoriser un individu en tant qu'homme ou femme (Kraus, 2000 : 194, dans Vidal et Benoit-Browaëys, 2005). Ces cas d'inversion permettraient « d'affaiblir l'idée de deux sexes incommensurables, puisqu'un même individu peut être mâle pour certaines sous-catégories et femme pour d'autres » (*ibid.*). Par exemple, un individu peut être doté d'un chromosome XX, considéré comme femelle, mais posséder des organes sexuels mâles, ce qui le rend inclassable selon le binôme habituel. Dans de tels cas, l'identité sexuelle est floue et ne répond pas aux catégorisations habituelles : l'enfant peut développer des caractères sexuels secondaires (seins, pilosité, corpulence) habituellement associés à la femme, tout en présentant des organes sexuels externes masculins. Par conséquent, tous les caractères sexuels de l'individu ne sont pas forcément cohérents entre eux. « These numerous features gain social meaning and unification through their articulation within the category of sex. In other words, sex imposes an artificial unity to an otherwise discontinuous set of attributes » (Butler, 2012 [1990] : 155).

Partant de là, on peut conclure que le sexe est lui aussi une construction sociale, dans la mesure où il donne un sens –déterminé par les individus ou les sociétés qui le diffusent– à des caractéristiques physiques qui en sont naturellement dépourvues. Par ailleurs, dès lors que l'on comprend que le sexe ne répond pas au caractère binaire que l'on cherche à lui imposer, il est clair que les catégories supposées naturelles ne correspondent pas à la réalité et sont donc une construction sociale qui, dans le cas présent, légitime un système de pouvoir où femmes et hommes sont traités différemment.

Ainsi, sans l'interprétation genrée que l'on fait du sexe ou des caractères sexuels, ceux-ci n'auraient aucun sens différenciant et hiérarchisant les groupes de sexe. On peut donc affirmer que le genre précède le sexe, le sexe étant le résultat de la socialisation genrée qui lui donne sens, comme l'expliquent Bereni *et al.* :

Le sexe n'est pas une catégorie physique isolable des actes sociaux par lesquels nous le constituons en réalité pertinente et visible dans nos pratiques. Mais si les corps sont en permanence « sexués », c'est non seulement au sens où leurs différences sont rendues pertinentes par un certain régime de genre, mais c'est aussi au sens où ils sont rendus physiquement conformes aux caractéristiques qui définissent pour nous les « sexes » [par exemple, par les opérations sur les intersexes]. C'est à ces deux égards au moins qu'on peut affirmer, avec plus de rigueur, que le genre construit le sexe (2012: 39).

Ainsi, par un travail de biologisation du social, les individus cherchent à imprimer le système de domination, déjà présent, sur les corps de leurs semblables, en étiquetant tel ou tel comme « femme » ou « homme. »

À travers la déconstruction de la biologie et des rapports sociaux naturalisés, le genre cherche à remettre en question les mécanismes de reproduction et de maintien des systèmes d'oppression fondés sur une logique binaire de catégorisation des êtres humains en deux sexes différents et inégaux qui contribuent à la marginalisation et à la dévalorisation des femmes.

Cette caractéristique du genre est fondamentale pour notre projet en ce qu'elle nous permet de préciser le caractère social des éventuelles différences observées : ce n'est pas « parce qu'elle est une femme » qu'elle utilise, par exemple, une écriture « plus humaine » : c'est parce que ce comportement a été socialement prescrit et renforcé. Ainsi, notre analyse est plus nuancée et refuse la dichotomisation pure et simple. De plus, nous considérons que les différences sont perçues et non pas naturelles.

2.4.4 Le genre comme processus relationnel

Le genre est aussi un processus relationnel entre groupes de sexe, processus au cours duquel le masculin et le féminin sont coconstruits. Cette coconstruction s'effectue le plus souvent en termes opposés (de Beauvoir, 1949; Préjean, 1994; Bourdieu, 2002; Goffman, 2002 [1977]; Djerf-Pierre et Löfgren-Nilsson, 2004 ; Héritier, 2012a et 2012b).

La différenciation sur une base sexuée pose clairement les bases d'une dichotomie, s'appuyant sur trois principes fondamentaux définis par Préjean. D'abord, l'auteur cible le « principe d'identité » (1994 : 40) : « un homme est un homme; une femme est une femme » (*ibid.*). Ensuite, un individu ne peut appartenir qu'à une seule catégorie : il est soit homme, soit femme, mais ne peut être les deux à la fois. Enfin, il existe seulement deux possibilités : entre « l'homme » et la « femme », il n'y a aucune identité intermédiaire (*ibid.*).

Préjean précise aussi que la « logique qui oppose et hiérarchise les sexes (et avec eux tous les caractères qui leur sont attribués comme autant de priorités) tout en les concevant comme complémentaires est un enjeu permanent de la lutte des sexes » (1994 : 39). Le caractère oppositionnel de cette logique est particulièrement clair lorsque Préjean décrit les caractéristiques normalement associées au féminin et au masculin. Ainsi,

l'homme est défini, à travers le masculin qui lui est relié, comme actif, agressif, indépendant, tandis que la femme, assimilée au féminin, est qualifiée de passive, réceptive, dépendante, pour ne citer que quelques caractéristiques dominantes (Préjean, 1994 : 47). Bourdieu (2002) et Héritier (2012a ; 2012b) abondent dans le même sens, affirmant que l'homme est associé à l'extérieur, aux activités sociales, tandis que la femme est plutôt reliée à l'intérieur et aux tâches domestiques.

À travers ce rapport oppositionnel s'effectue un processus de socialisation différenciée (Bourdieu, 2002), ou différentielle, qui fait intégrer aux individus la différenciation entre hommes et femmes et leur fait adopter des comportements différents selon leur groupe de sexe. Ce processus s'opère dans le but conscient ou non de reproduire les rapports de pouvoir déjà en place afin d'assurer la soumission de tous les individus aux normes de genre habituellement reconnues dans la société en question.

La socialisation différentielle est toutefois un processus imparfait : tous les individus n'intériorisent pas de la même manière les normes genrées, ce qui fait naître une multitude de variantes dans les comportements. Par ailleurs, la norme que l'on tente d'inculquer et l'expérience vécue ne sont pas nécessairement symétriques : il peut ainsi y avoir des différences notables entre les normes sociales et les comportements adoptés ou observés par les individus.

2.4.5 Le genre comme rapport de pouvoir

Pour bien comprendre l'impact du genre en tant que rapport de pouvoir, il importe d'abord de définir ce que nous entendons par « pouvoir. » Le pouvoir est la manifestation de l'énergie des structures sociales, en ce qu'il donne aux individus plus ou moins de chances de réussite sociale, dépendant de leur position dans les structures qui déterminent l'attribution de telles chances, comme l'explique Lemert : « Power is the means by which social structures do this not-exactly-fair work of sorting people according to the few or many life-chances they get. Power may simply, if incompletely, be defined as the social energy of structures. Power is the determining force that causes some people to get less and some more of whatever is considered desirable in a social world » (Lemert, 2007 : 21). Le pouvoir est donc un élément fondamental de toute structure sociale et de toute existence au sein d'une société.

Par ailleurs, le pouvoir s'établit sur plusieurs postulats centraux, selon Foucault. Premièrement, le pouvoir « s'exerce à partir de points innombrables, et dans le jeu de relations inégalitaires et mobiles » (1994 : 123). De ce fait, on ne peut l'acquérir, le partager ni s'en emparer. Deuxièmement, les relations de pouvoir ne sont pas extérieures à d'autres types de rapports sociaux : « elles sont les effets immédiats des partages, inégalités et déséquilibres qui s'y produisent, et elles sont réciproquement les conditions internes de ces différenciations » (1994 : 124). Ainsi, les relations de pouvoir ont un rôle direct dans tous les rapports sociaux. Troisièmement, le pouvoir « vient d'en bas » (*ibid.*) : il se produit à travers les « rapports de force multiples qui se forment et jouent dans les appareils de production, les familles, les groupes restreints, les institutions, ser[vant] de support à de larges effets de clivage qui parcourent l'ensemble du corps social » (*ibid.*). Ainsi,

tous les groupes sont producteurs de rapports de pouvoir. Quatrièmement les relations de pouvoir sont intentionnelles et non subjectives. Intentionnelles, parce qu'elles se déploient dans un objectif précis; non subjectives, parce qu'elles ne proviennent pas du choix du sujet individuel, puisque personne ne peut à lui seul gérer tout le réseau de pouvoir. Cinquièmement, le pouvoir entraîne nécessairement la résistance, répandue en différents lieux au sein du réseau de pouvoir. Le pouvoir est donc une relation, un construit : il se manifeste à travers des interactions.

Depuis le début des études sur le genre, le rapport de pouvoir, ou de domination, entre hommes et femmes est un thème central de recherche. Selon Bourdieu, ce rapport de domination des hommes sur les femmes se justifie à travers une « relation historique de différenciation » (2002 : 90). Ainsi, les femmes ont été tout au long de l'histoire occidentale considérées comme différentes des hommes, et cette différenciation, à l'avantage des hommes qui détiennent le pouvoir, les réduit au rang de déviantes par rapport à la norme masculine. Pour sa part, Héritier souligne que même si la relation homme-femme peut sembler neutre au premier abord, elle reste hiérarchisée : « Même si la théorie locale présente les sexes comme complémentaires (comme c'est le cas dans la pensée chinoise ou islamique, par exemple), il y a partout et toujours un sexe majeur et un sexe mineur, un sexe fort et un sexe faible » (2012a : 69).

Cette hiérarchisation peut aussi prendre le nom de « valence différentielle des sexes », selon Héritier (2012a; 2012b). La valence différentielle « exprime un rapport conceptuel orienté, sinon toujours hiérarchique, entre le masculin et le féminin » (2012a : 24). Elle permet, comme la socialisation différenciée de Bourdieu, de reproduire un système d'inégalité où le féminin est inférieur au masculin. « L'ordre des catégories peut varier selon les sociétés, c'est le cas par exemple pour actif/passif ou Soleil/Lune, mais la valorisation est toujours masculine » (Héritier, 2012b : 16).

Le genre comme rapport de pouvoir se traduit également par une dévirilisation (donc, une mise en doute de la « masculinité ») des hommes qui correspondraient aux stéréotypes féminins, et à une déféminisation (une remise en question de la « féminité ») des femmes qui démontreraient des qualités traditionnellement considérées comme masculines, tel que le dit Bourdieu. « "Être féminine", c'est essentiellement éviter toutes les propriétés et les pratiques qui peuvent fonctionner comme des signes de virilité, et dire d'une femme de pouvoir qu'elle est "très féminine" n'est qu'une manière particulièrement subtile de lui dénier le droit à cet attribut proprement masculin qu'est le pouvoir » (2002 : 136). Coulomb-Gully (2010) apporte toutefois une nuance importante : dans les analyses, il faut désarrimer les attributs considérés masculins et féminins des individus hommes et femmes. Ces attributs masculins ou féminins peuvent, selon le contexte, être valorisants ou dévalorisants. Ainsi, masculiniser une femme politicienne peut, selon le cas, la valoriser ou plutôt la diminuer.

De plus, le genre peut contribuer à instaurer une structure à travers laquelle les femmes sont soumises à une dynamique de « double standard », dès qu'elles accèdent à une quelconque position de pouvoir : « Si elles

agissent comme des hommes, elles s'exposent à perdre les attributs obligés de la "féminité" et elles mettent en question le droit naturel des hommes aux positions de pouvoir; si elles agissent comme des femmes, elles paraissent incapables et inadaptées à la situation. Ces attentes contradictoires ne font que prendre le relais de celles auxquelles elles sont structurellement exposées en tant qu'objets offerts sur le marché des biens symboliques » (Bourdieu, 2002 : 96).

Les interactions dans la sphère publique sont donc profondément genrées, notamment dans la sphère professionnelle, où femmes et hommes n'ont pas toujours les mêmes opportunités. Les femmes ont souvent accès à moins de domaines, et lorsqu'elles y sont admises, elles sont parfois cantonnées à des postes inférieurs.

Cette répartition inégale des hommes et des femmes dans les différents métiers est indissociable d'inégalités structurelles en termes de rémunération, de conditions de travail et de prestige social. En d'autres termes, pour reprendre une distinction fréquemment établie, la ségrégation sexuée du marché du travail n'est pas seulement « horizontale » (hommes et femmes occupent des métiers et secteurs d'activité différents) mais aussi « verticale » (les hommes dominent dans les secteurs professionnels les plus rémunérateurs et socialement prestigieux (Bereni *et al.*, 2012 : 191).

2.4.6 Le genre comme rapport social à l'intersection d'autres rapports sociaux

Pour être un outil conceptuel efficace, le genre doit aussi être considéré comme un rapport social à l'intersection d'autres rapports sociaux. L'intersection peut être définie comme « la simultanéité ou [...] l'intrication des formes de domination de race, de classe et de sexe » (Bereni *et al.*, 2012 : 278). Ces trois rapports ont comme point commun de résulter de constructions sociales : ils sont indépendants de toute nature qui les précéderait (Bereni *et al.*, 2012 : 279). Le rapprochement du genre avec d'autres rapports sociaux, soit la classe et la race, contribue à la désessentialisation et à la départicularisation des rapports sociaux de sexe (Bereni *et al.*, 2012). Désessentialisation, d'abord, en rapprochant le genre et la race. Ce faisant, on démontre que les différences perçues entre hommes et femmes sont similaires à celles qu'on voyait entre Blancs et Noirs ou entre Blancs et Asiatiques : elles n'ont aucune source biologique claire et sont entièrement construites socialement. Du même coup, on cherche à procéder à la débiologisation du genre, en soulignant le caractère construit des différences perçues et en défaisant l'argument biologique à la base de la différenciation des sexes (Bereni *et al.*, 2012). Départicularisation, ensuite, en reliant la classe et le genre. De ce fait, on souligne les rapports de pouvoir dont les femmes font les frais, tout comme les prolétaires travaillant au profit des bourgeois. Une telle démarche permet de réduire le caractère spécifique (ou particulier) du genre et de le rapprocher d'un concept plus familier (*ibid.*). En effet, en le rapprochant de la classe, on rend plus évidents et plus aisément compréhensibles ses effets sur l'existence individuelle. Ces deux rapports sociaux oppriment un groupe par rapport à un autre, et les effets peuvent être économiques aussi bien que sociaux ou psychologiques. Toutefois, ce processus de départicularisation n'est pas sans danger. Il faut, à travers celui-ci, trouver le moyen de souligner l'oppression spécifique dont sont victimes les femmes tout en gardant à l'esprit

que le genre fait partie des rapports sociaux de domination et possède donc des caractéristiques communes avec ces autres rapports comme la classe ou la race (Bereni *et al.*, 2012 : 285).

L'un des caractères les plus importants du genre en tant que rapport social est qu'il s'articule avec d'autres rapports pour créer un complexe système de domination. Coulomb-Gully précise en effet qu'il ne s'agit pas d'une simple accumulation d'oppressions, mais plutôt de croisements : « La nécessité de penser ces éléments [genre, race, classe, âge, etc.] non pas sous forme de juxtaposition mais d'articulation est ce qui fonde l'approche par le biais de l'intersectionnalité. En effet, on ne peut isoler artificiellement dans un même individu les dimensions de race, classe, genre, âge, etc., qui se combinent dans des rapports sociaux transversaux et simultanés » (2010 : 8).

Les trois rapports sociaux que sont le genre, la race et la classe interagissent ainsi dans l'expérience de l'individu. Ces trois rapports s'entremêlent pour donner à l'individu une forme de pouvoir et pour le soumettre à diverses formes d'oppression, avec lesquelles il devra composer pour trouver une place dans la société –ou pour prendre la place que veulent bien lui donner les autres individus de la société, dépendant des stéréotypes associés à ses caractéristiques propres. On ne peut donc pas se contenter de dire qu'une femme noire dans une société majoritairement blanche, faisant partie de la classe inférieure, souffrira davantage de sa position qu'une femme faisant partie de l'ethnie dominante se retrouvant dans la classe supérieure de la société. Au XIX^{ème} siècle, par exemple, une prolétaire noire pouvait jouir de davantage de liberté, notamment à travers son travail, qu'une bourgeoise Blanche cantonnée à sa résidence. Les rapports de genre, de classe et de race se combinent différemment selon les situations et les contextes, et il est impossible de prévoir exactement les conséquences de chacun sur la vie d'un individu.

2.4.7 La performativité du genre

En tant que rapport social, rapport de pouvoir et processus relationnel, le genre se positionne clairement comme faisant partie des interactions et actions sociales. Or, les individus sont partie intégrante du genre, dans la mesure où ils participent activement à sa construction, forgeant du même coup leur identité de genre. Scott dit à ce sujet que « l'identité sexuelle n'est jamais stable, jamais définitivement fixée; elle s'instaure seulement par le biais de la répétition de la performance (nécessairement par rapport aux autres) » (2012 : 94). Cette idée de répétition de la performance décrit une autre caractéristique du genre, qui participe à sa puissance théorique : la performativité.

Selon les termes de Butler, la performativité est la manière dont l'identité de genre se constitue à travers les expressions du genre. « There is no identity behind the expressions of gender : that identity is performatively constituted by the very expressions that are said to be its results » (2006 [1990] : 34).

De cette manière, Butler inverse la relation entre l'identité et ses expressions, disant que l'expression de l'identité genrée –comme de porter une jupe pour une femme– participe à la construction de celle-ci. Le genre n'est pas la base des actions de chacun : il en est plutôt le résultat. C'est donc à travers des actions

cohérentes répétées que l'individu réussit à construire son identité de genre. Ce sont les actions qui forment l'identité, en donnant l'illusion, à force de répétition, d'un élément stable derrière les gestes posés. Ainsi, le genre est une action (« doing »). La cohérence des gestes posés assure la cohérence de l'identité, imprimant l'empreinte du genre sur le corps agissant. S'il n'y a pas de performance de genre, le genre devient insignifiant : ce sont les actions des individus qui lui donnent corps, reproduisant et maintenant les fabrications sociales (Butler, 2006 [1990] : 185).

L'individu n'est toutefois pas complètement libre de ses choix dans ses performances de genre. « Gender is the repeated stylization of the body, a set of repeated acts within a rigid regulatory frame that congeal over time to produce the appearance of substance, of a natural sort of being » (Butler, 2006 [1990] : 45). Ainsi, les comportements d'expression du genre sont peu à peu internalisés, dans les limites permises par le cadre social dans lequel se trouve l'individu, jusqu'à donner une apparence de substance, qui semblerait naturelle à l'individu et non acquise au fil du temps.

2.5 Genre et journalisme : Une situation complexe

Le genre teinte toutes les sphères de la société. Présent dans les interactions entre individus et dans la structure sociale, il fait aussi partie des dynamiques institutionnelles et des messages transmis par les médias de masse. Selon de Bruin et Ross (2004), le genre est l'un des trois éléments influençant la production journalistique. Les autres critères sont les normes professionnelles et l'organisation médiatique par laquelle sont produits les contenus (2004 : 1). Ainsi, le genre prend un rôle important dans la production des contenus médiatiques et pour les journalistes eux-mêmes.

Dans le cas qui nous occupe, soit les journalistes correspondantes à l'étranger, nous nous intéressons particulièrement à la négociation du genre dans la salle de nouvelles et lors des assignations –dans ce cas-ci, les affectations à l'étranger. L'utilité du genre est ici manifeste : en tant que construction sociale, il varie d'une société à l'autre et d'une époque à l'autre (Robinson, 2005), ce qui permettra d'observer des variations dans le vécu des correspondantes, selon la région dans laquelle elles sont affectées et la culture qui l'accompagne. Le genre, soulignant la diversité et la performativité des identités et des expériences en intersection avec d'autres rapports sociaux dans un contexte social donné, nous permettra de mieux comprendre comment les expériences varient et de trouver les points de convergence et de divergence qui les lient et les distinguent.

Dans cette section, nous dresserons un portrait de la situation des femmes en journalisme. D'abord, nous procéderons à un historique de leur présence dans le métier. Nous expliquerons ensuite le caractère stéréotypé des spécialisations et le concept d'écriture féminine. Enfin, nous traiterons de la possible amélioration des conditions de travail des femmes avec le changement de paradigme journalistique.

2.5.1 Historique des femmes journalistes

Le parcours des femmes dans le milieu journalistique a été, tout au long de l'Histoire, semé d'embûches, d'avancées et de reculs. Au Québec, les premières voix féminines dans la presse écrite se font entendre à la fin du XVIII^{ème} siècle (Roy, 2009).

Au début, l'arrivée des femmes dans le domaine est difficile, puisque les gazettes de l'époque traitent surtout de sujets politiques et que ce genre de sujet n'est pas associé aux femmes. « Pour les femmes, généralement exclues de la vie publique et ses débats politiques, le journal de type gazette s'avère un milieu difficile à pénétrer » (Roy, 2009 : 67). La presse partisane qui apparaît au début du XIX^{ème} siècle est aussi peu accueillante pour les femmes : traitant de politique, elle reste hermétiquement close aux voix féminines, ne leur laissant qu'une alternative pour s'exprimer : les gazettes spectatoriales.

Renfermant majoritairement des textes littéraires et de débats (Roy, 2009), les gazettes spectatoriales ouvrent donc leurs pages aux premières voix féminines aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Celles-ci traitent surtout d'éducation, de mariage et de vie sociale, s'adressant aux femmes dans un langage familier (*ibid.*), ce qui « a contribué à enfermer la parole des femmes dans des sphères d'intervention qui ont minimisé leur autorité sur la scène publique » (Roy, 2009 : 81). En outre, lorsqu'elles écrivent dans les gazettes spectatoriales, les femmes diminuent souvent leur compétence et leurs connaissances, s'en remettant la plupart du temps aux hommes pour juger de la valeur de leur opinion ou de leur travail (*ibid.*), citant leur jeunesse ou leur inexpérience comme excuses. À l'époque, seulement quelques types d'écrits sont accessibles aux femmes : poésie, lettre au journal, chronique et courrier des lectrices, notamment (Roy, 2009).

C'est au tournant du XX^{ème} siècle que les femmes prennent réellement leur place en journalisme, durant le passage du journalisme d'opinion au journalisme d'information. En effet, les femmes sont le plus souvent responsables des achats du foyer, ce qui fait d'elles une cible plus qu'intéressante pour les annonceurs dont les journaux tirent maintenant leurs profits. On cherche à les convaincre de lire le journal pour attirer davantage d'annonceurs. Pour ce faire, on embauche les premières femmes journalistes (Gosselin, 1995; de Bonville, 1988). Elles travailleront dans des espaces sexués en dirigeant les pages féminines des grands quotidiens d'information, ou des revues féminines qui feront aussi leur apparition au tournant du XX^{ème} siècle (Brun, 2009). Sauf exception, ce n'est que dans le dernier tiers du XX^e siècle qu'elles se retrouveront dans d'autres secteurs de l'information.

Ainsi, durant la période de 1880 à 1930, les femmes journalistes prennent lentement possession d'une partie de l'espace médiatique, selon Gosselin (1995). En 1891, les femmes représentent moins de 5% des journalistes canadiens; en 1911, cette proportion augmente à près de 7%, pour frôler les 14% en 1931 (Gosselin, 1995 : 28). Le progrès est toutefois plus lent au Québec, alors que la proportion diminue légèrement entre 1891 et 1911, passant de 5,5% à 5,2%. En 1921, les femmes journalistes représentent près de 10% des travailleurs québécois du domaine, pour se situer à 8% en 1931 (*ibid.*).

Dans les décennies suivantes, la progression est lente : en 1975, les femmes journalistes ne forment que 16% des salles de rédaction des médias québécois de presse écrite (Barrett et de la Garde, 1975). En 1994, presque 20 ans plus tard, elles ne représentent encore que 21% des effectifs des salles de nouvelles québécoises, tous médias confondus (Robinson et Saint-Jean, 1998), soit 7 % de moins qu'au Canada dans son ensemble (*ibid.*). Pour leur part, Pritchard et Sauvageau (1999) parviennent à un portrait similaire : selon eux, 28,3% des journalistes québécois en exercice en 1996 sont des femmes (1999 : 44). On s'approche de la parité au tournant du XXI^e siècle. Selon l'Observatoire de la culture et des communications du Québec, en 2006, elles représentent en effet 44,7% des 4250 journalistes en exercice dans la province (2006 : En ligne)¹. Ces chiffres se comparent à la situation canadienne, selon les chiffres obtenus par l'International Women's Media Foundation (2011 : En ligne).

On remarque donc une nette augmentation du nombre de femmes dans la profession journalistique au Canada et au Québec. Toutefois, lorsqu'on y regarde de plus près, on voit que cette presque parité entre femmes et hommes s'explique par l'arrivée massive de jeunes femmes journalistes : chez les journalistes de niveau « junior », elles représentent 54,8% des employés, la plus haute proportion de tous les échelons étudiés, ce qui confirme l'hypothèse de Saint-Jean considérant les femmes comme la relève du journalisme (2000). Cette arrivée massive a aussi son revers : comme elles sont plus jeunes, elles occupent davantage d'emplois précaires que leurs collègues masculins. Au Canada, elles occupent ainsi 43,9% des emplois réguliers à temps plein et 77,4% des emplois réguliers à temps partiel. Elles représentent 47,7% des employés contractuels à temps plein et 66,7% de ceux à temps partiel (IWMF, 2014d : En ligne). Elles sont donc clairement majoritaires dans les emplois à temps partiel, ce qui les laisse avec des conditions de travail moins intéressantes que leurs collègues masculins.

On remarque également avec l'étude de l'IWMF que le plafond de verre, qui devrait empêcher les femmes d'occuper les fonctions les plus hautes et les plus prestigieuses, semble reculer peu à peu au pays. Dans le « senior management », soit les directeurs de l'information et les chefs de bureau, elles sont 55,1% des employées. C'est au-delà de cet échelon que se trouve le plafond de verre, selon l'IWMF : à partir de ce point, la proportion de femmes diminue, pour atteindre 26,3% dans les postes de gouvernance, le plus haut échelon possible. Cette statistique place le Canada au 27^{ème} rang sur 59 pays étudiés sur tous les continents (*ibid.*).

2.5.2 Des spécialisations plus larges, mais toujours stéréotypées

Dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, les femmes avaient accès à peu de spécialisations. En effet, dans la presse écrite et télévisée, elles couvraient quatre domaines : style de vie, consommation, religion et affaires sociales (Robinson et Saint-Jean, 1998 : 356). Ces sujets, considérés comme d'importance mineure, faisaient partie des « softs news » et étaient associés aux femmes. Il est possible de remarquer certaines exceptions,

¹ Il est important de remarquer ici que ces statistiques ne tiennent pas compte des chefs de service des nouvelles.

comme des femmes couvrant la politique, mais elles font figure d'oiseau rare, ce qui rend la typologie de Robinson et Saint-Jean toujours pertinente. Les hommes, pour leur part, avaient accès à 12 domaines de couverture, soit trois fois plus que leurs collègues féminines. Dix de ces domaines étaient considérés comme faisant partie des « hard news », soit les nouvelles les plus importantes, reliées à l'actualité brûlante. Robinson et Saint-Jean les étiquettent comme suit : « sports, labor, business, urban affairs, outdoors, federal and provincial governments, real estate, agriculture, organizations » (1998 : 355-356). Les deux autres spécialisations ne faisant pas partie des « hard news » étaient la météo et le voyage.

Robinson et Saint-Jean estiment que les spécialisations journalistiques étaient genrées sur deux plans. Premièrement, les sujets permis aux femmes étaient beaucoup moins nombreux que ceux alloués aux hommes (dix contre 18). Deuxièmement, les domaines qu'elles couvraient ne leur permettaient pas d'acquérir une expérience concrète dans les « hard news », ce qui nuisait à l'avancement de leur carrière (*ibid.*).

La situation est toutefois différente au milieu des années 1990 (*ibid.*). En 1994, cinq nouveaux sujets sont accessibles aux femmes : les minorités ethniques, la santé, les sciences, l'éducation et l'environnement; deux autres sont empruntés aux hommes (les organisations et le travail). Robinson et Saint-Jean concluent que la structure genrée des spécialisations journalistiques a diminué depuis les années 1970. De plus, les reporters associés strictement à un sujet sont moins nombreux qu'auparavant : seulement 33% des journalistes canadiens se considèrent comme des « beat reporters » (1998 : 356).

Ainsi, on constate que les femmes seraient traditionnellement assignées à des sujets moins brûlants, qui seraient réservés aux hommes. Lorsque les femmes ont commencé à s'intégrer dans la profession journalistique au Québec, il était difficile pour elles d'accéder à d'autres sections que les pages féminines, même durant la première moitié du XX^{ème} siècle (Laplante, 1978). Judith Jasmin, première femme correspondante à l'étranger pour la Société Radio-Canada, affirmait même qu'il n'y avait « pas d'avenir à Radio-Canada pour les femmes » (Beauchamp, 1996 : 191). De son côté, Adèle Lauzon, ancienne journaliste internationale à *La Presse*, était plus que surprise de ne pas être assignée aux pages féminines lorsqu'elle y est entrée en 1958 (2008 : 157), ce qui laisse croire que sa position aux pages internationales n'était pas commune pour une femme. Elle souligne également dans son autobiographie le caractère misogyne de la salle de rédaction.

Nous étions donc deux femmes dans une salle d'une centaine d'hommes. Jean-Louis Gagnon nous avait prévenues : "Moi, j'ai décidé de vous engager, mais je ne réponds pas de la salle. Je ne les ai pas consultés, et ils ont toujours été contre la présence de femmes." [...] La plupart des [autres journalistes] nous entourèrent, Renaude [Lapointe, la seconde femme journaliste] et moi, d'un mur de silence. Pas un mot, pas un signe de tête. Le rejet (2008 : 158).

La présence des femmes dans les bulletins de nouvelles télévisés de Radio-Canada et de TVA confirme aussi une certaine forme de différenciation sexuée dans les « beats » couverts. En effet, après analyse des domaines couverts par les hommes et les femmes, des différences significatives apparaissent.

[...] des différences significatives entre les hommes et les femmes n'apparaissent que dans cinq cas : proportionnellement, les hommes ont davantage que les femmes couvert le thème de la politique (23,4 % de leurs unités, contre 18,9 % chez les femmes), de l'économie, de la finance et du commerce (12,8 % de leurs unités, contre 8,3 % chez les femmes), les sujets relatifs à l'énergie et au transport (4,7 % contre 1,4 %) et les nouvelles concernant l'organisation du système politique (les questions constitutionnelles, la réforme du système municipal, etc.) (2,5 % contre 0,6 %). Les femmes ont, en revanche, davantage couvert le monde des arts et des spectacles (4,5 % de leurs unités contre 1,2 % chez les hommes) (Charron, St-Pierre et Drolet, 2015 : En ligne).

Les sujets où la proportion d'hommes et de femmes varie le plus représentent 42% de l'échantillon total (*ibid.*). Selon les trois auteurs de l'étude, cela ne signifie pas nécessairement que les femmes soient assignées à des sujets uniquement « féminins », considérant que tous les autres sujets relevés (30) ne recèlent aucune différence significative entre le nombre d'hommes et le nombre de femmes y étant assignés. Par conséquent, on ne peut pas relever d'indice clair de la séparation sexuée des domaines de couverture, selon Charron, St-Pierre et Drolet (2015).

Pour notre part, nous trouvons tout à fait pertinent de relever les cinq domaines de couverture où les hommes sont significativement plus nombreux que les femmes. En effet, ce sont des spécialisations traditionnellement considérées masculines. De plus, le seul domaine où les femmes ont été significativement plus nombreuses que les hommes est celui des arts, une spécialisation clairement associée aux « soft news » et considérée comme plus féminine. Par conséquent, les spécialisations genrées existent toujours, même si elles semblent plus subtiles.

Nous remarquerons également que la couverture de guerre ou les nouvelles internationales ne font pas partie des spécialisations recensées par Robinson et Saint-Jean et Charron, St-Pierre et Drolet dans leurs recherches, ce qui nous empêche de vérifier le caractère genré de ce type d'affectations dans le journalisme canadien. Par contre, Robinson et Saint-Jean précisent qu'en 1994, 33% des journalistes « correspondants » pour des médias télévisés sont des femmes, comparativement à 67% d'hommes (Robinson et Saint-Jean, 1998 : 358). Il n'est pas précisé dans l'étude ce que signifie le terme « correspondant ». On le considérera ici comme un journaliste affecté à la couverture d'une région extérieure à celle de son média, que ce soit au Canada ou à l'étranger.

De son côté, Hess estime que le pourcentage de journalistes féminines correspondantes à l'étranger aux Etats-Unis a considérablement augmenté, passant de 5% en 1970 à 25% au début des années 2000 (Hess, 2005 : 120). Les femmes auraient ainsi presque dépassé le stade de la minorité (30%) et constitueraient maintenant un groupe suffisamment important pour modifier les pratiques de l'intérieur (Robinson, 2005).

2.5.3 Une écriture « féminine » ?

Cette modification des pratiques effectuées de l'intérieur pourrait aussi se traduire par l'utilisation d'une écriture « féminine » par les femmes journalistes. Rédacteurs en chef et journalistes masculins penseraient

ainsi qu'il existe bel et bien une différence de style entre hommes et femmes journalistes. Chez les théoriciens, le débat est vif : certains chercheurs estiment que le style journalistique est relativement homogène, alors que d'autres croient qu'il existe bel et bien un style féminin.

Les rédacteurs en chef penseraient donc que les femmes ont un style distinct. Avec le changement de paradigme qui tend vers une information de plus en plus subjective (Charron et de Bonville, 1996 ; van Zoonen, 1988; Saint-Jean, 2000; Thérenty, 2009), ils embaucheraient des femmes, perçues comme porteuses d'un journalisme différent, afin de répondre aux nouveaux impératifs du journalisme. Ainsi, ils s'attendent à retrouver chez leurs journalistes féminines des qualités comme une plus grande sensibilité, une intuition plus développée et un intérêt marqué pour les relations humaines et la vie personnelle (van Zoonen, 1988 : 42).

Ces attentes des rédacteurs en chef seraient particulièrement évidentes dans le journalisme sportif, où les femmes journalistes seraient souvent embauchées pour leur style considéré plus « féminin », selon Schoch (2013). Elles auraient un style d'écriture davantage axé sur l'aspect humain du sport et sur la psychologie des personnes interviewées. De ce fait, elles seraient moins qualifiées pour écrire des reportages d'actualité requérant une bonne connaissance technique du sport observé et une capacité de description de l'action sur le terrain. Pour réussir à faire leur place, les femmes interrogées par Schoch préfèrent se spécialiser dans le style demandé par leur rédacteur en chef, insistant sur leur technique d'écriture dite « féminine », plutôt que de se battre sur le même terrain que les hommes avec des textes sur les résultats sportifs, par exemple (2013 : 720). On remarque donc ici un autre aspect de la ségrégation dont sont victimes les femmes journalistes : cette fois, elle s'effectue à l'horizontale, en les privant d'accès à des formes particulières de reportage dans un genre journalistique donné.

Les journalistes masculins eux-mêmes entretiendraient à l'égard de leurs collègues féminines des attentes similaires à celles des rédacteurs en chef. Ils sont parfois déçus, comme en témoigne Jean-Claude Galli, correspondant de guerre pour des médias français :

La profession manque cruellement d'une dimension féminine. Les regards de mâles, portés sur des guerres le plus souvent décidées et menées par leurs congénères, abondent et se ressemblent. On aurait pu s'attendre à autre chose venant de nos consœurs que la simple copie conforme de nos productions musclées. Au lieu de se lancer dans une critique virulente de ce monde, dominé par l'instinct guerrier masculin, elles se sont mises à la page, fondues dans le moule, rejetant la dimension révolutionnaire à laquelle elles pouvaient prétendre. Elles qui donnent la vie semblaient pourtant les mieux placées pour dénoncer avec une fraîche virulence la cruauté et la bêtise de ceux qui la prennent. Malheureusement, la pensée unique est asexuée (1998 : 130).

Toutefois, la plupart des recherches sur les femmes en journalisme ont obtenu au sujet de l'écriture féminine des résultats contradictoires (van Zoonen, 1998; Chambers, Steiner et Fleming, 2004; Löfgren-Nilsson, 2010; Ross, 2001) : certaines confirment l'existence d'un style féminin, alors que d'autres l'infirmant.

Dans le premier camp, Armande Saint-Jean s'appuie sur les résultats d'entrevues qu'elle a effectuées auprès de 600 journalistes pour affirmer que les femmes entraînent une modification du journalisme (2000). Ses

répondants estiment que l'augmentation du nombre de femmes en journalisme pourrait entraîner une modification du contenu des médias. Ces changements se manifesteraient par de nouvelles préoccupations, qui se déclinaient en une « ouverture sur la sphère privée et la famille; intérêt pour la santé, l'éducation, la psychologie des rapports humains, la qualité de vie; tous sujets qualifiés de "mous" par rapport aux préoccupations traditionnelles masculines évidemment qualifiées de "dures" (politique, économie, sports) » (Saint-Jean, 2000 : 81). L'arrivée des femmes entraînerait aussi une augmentation du nombre de publications destinées aux femmes et une valorisation de la subjectivité. Les impacts seraient donc variés : « L'augmentation du nombre de femmes journalistes s'est répercutée autant sur le contenu de l'information elle-même que sur la pratique professionnelle en tant que telle » (2000 : 81).

Cette tendance à l'affirmation d'une écriture féminine se retrouve aussi dans une enquête menée auprès de journalistes néerlandais par van Zoonen (1988). Les femmes journalistes des Pays-Bas croient aussi que leur nombre de plus en plus important aura des conséquences sur le journalisme. Soixante-sept pour cent des répondants de van Zoonen pensent que l'accroissement du nombre de femmes causera une revalorisation des sujets considérés comme des « soft news » (1988 : 42). Ces modifications dans les pratiques pourraient être reliées avec le changement de paradigme observé dans le milieu journalistique, que souligne aussi Thérénty : « Il existe peut-être une coïncidence entre ce moment du reportage féminin au tournant du siècle, la sociologie actuelle de la profession qui se caractérise par une augmentation nette du nombre de femmes et également l'émergence de différentes formes de journalismes qui témoignent d'un nouvel engagement du reporter. Ces formes, souvent pratiquées par des femmes, manifestent justement un certain affaiblissement du tout objectif » (2009 : 124).

L'idée d'une écriture féminine et d'un impact des femmes journalistes sur les contenus n'est toutefois pas consensuelle : plusieurs recherches estiment au contraire que les différences sexuées n'ont aucun impact sur la manière de faire du journalisme.

Ainsi, selon une étude effectuée par Lavie et Lehman-Wilzig auprès d'un échantillon d'éditeurs israéliens composé de 16 femmes et 25 hommes, le sexe n'aurait pas d'influence sur le choix des nouvelles à prioriser. Les deux chercheurs ont demandé aux éditeurs et à 90 étudiants en journalisme d'accorder une note à 24 titres de nouvelles, selon l'importance qu'ils leur accordaient. Le sexe des répondants n'avait pas d'influence significative sur l'importance accordée aux nouvelles : seuls deux titres ont été notés différemment par chaque groupe de sexe (2003). Erik Neveu (2000) arrive à un constat similaire après avoir analysé des quotidiens français : la socialisation professionnelle peut, jusqu'à un certain point, uniformiser la perception de l'importance des nouvelles.

De plus, l'évidence empirique serait insuffisante pour justifier le postulat selon lequel la plus grande présence des femmes en journalisme entraînerait des modifications des pratiques, selon van Zoonen (1988). De plus, le terme de « modifications » et de « changements » sont eux-mêmes sujets à l'interprétation : « Because there

are no convincing empirical data that indicate what it actually is that differentiates (all) female journalists from (all) male journalists, the meaning of 'change' is subject to individual speculations and political positions » (van Zoonen, 1988 : 44). Le sexe à lui seul ne suffirait donc pas à expliquer les modifications des pratiques ou les choix individuels des journalistes, comme l'explique Ross : « Gender alone will not make a difference in changing the culture of newsrooms or in the type of news produced, inasmuch as the journalist's sex is no guarantee that she or he will either embrace sentiments that privilege equality or hold specific values and beliefs that promote a more equitable and non-oppressive practice. Some men may well be more sympathetic to the ideals (and realities) of inclusion than some women » (2001 : 542).

Par ailleurs, affirmer que les femmes peuvent avoir un impact concret sur le journalisme implique que les professionnels de l'information aient suffisamment de liberté dans le choix et le traitement des sujets pour avoir une influence concrète sur le résultat final des nouvelles. Or, cette autonomie est limitée : « Research on news production has shown that the individual journalist works in the midst of social, organizational and ideological factors that jointly shape news content. The autonomy of individual journalists must, at the least, be questioned » (van Zoonen, 1988 : 45).

Donc, les journalistes ne peuvent être tenus entièrement responsables des changements dans les pratiques journalistiques. Selon van Zoonen, la responsabilité reviendrait plutôt au marché médiatique lui-même, toujours en quête de profits, qui se tourne progressivement vers l'information-spectacle pour obtenir de meilleurs résultats en termes d'audience ou de tirage. Les qualités supposées féminines répondraient mieux aux nouveaux impératifs du marché, ce qui rendrait les patrons des entreprises de presse plus enclins à engager des femmes, qui seraient davantage intéressées par le journalisme puisque le type de nouvelles privilégié par l'information-spectacle leur conviendrait davantage (1988).

Par conséquent, l'impact des femmes sur la production journalistique est difficile à évaluer, puisque les changements qui s'opèrent dans le domaine ne dépendent pas seulement des habitudes des praticiens, comment le soulignent van Zoonen (1988) et Neveu (2000).

2.5.4 Des vues différentes sur la profession

Les femmes journalistes auraient cependant des préoccupations différentes de celles des hommes. Selon les statistiques obtenues par Pritchard et Sauvageau, elles accorderaient plus d'importance aux « aspects communautaires du journalisme, comme la possibilité d'aider les gens [...] et celle d'améliorer le milieu de vie communautaire » (1999 : 44). Elles porteraient aussi une attention particulière aux politiques rédactionnelles du média pour lequel elles travaillent : 69% d'entre elles considèrent ce critère comme « très important lors du choix d'un emploi, comparativement à 57% de leurs collègues masculins (*ibid.*).

Hommes et femmes ne verraient pas non plus du même œil la relation de leur média avec le public. Pritchard et Sauvageau résument ainsi les résultats qu'ils ont obtenus après interrogation d'un échantillon de journalistes canadiens :

Pour les femmes, donner aux gens ordinaires la chance d'exprimer leur point de vue était le deuxième rôle [journalistique] en importance sur les quatorze mentionnés (les hommes l'avaient classé quatrième), et influencer l'opinion publique représentait pour elles une fonction journalistique moins importante que pour les hommes. [...] Règle générale, offrir un forum neutre pour la discussion des idées et être à l'écoute des auditoires ont été perçus comme plus importants par les femmes que par les hommes (1999 : 52).

On peut donc affirmer que les préoccupations des femmes journalistes seraient souvent différentes de celles de leurs collègues par rapport à leur profession.

2.6 Femmes correspondantes : D'avantages et d'inconvénients

Partir pour des pays lointains, braver le danger pour obtenir une information, marcher côte à côte avec les militaires de son pays dans un conflit armé... La liste de tâches du correspondant à l'étranger ne correspond pas nécessairement à l'image traditionnelle de la femme journaliste, reléguée à des sujets comme l'environnement, la santé ou l'éducation, ni à l'image stéréotypée de la femme elle-même, cantonnée à la maison. Pourtant, depuis la guerre du Vietnam (Hosley et Yamada, 1987 ; Edwards, 1988), les femmes sont assignées à couvrir différents événements à l'étranger, et les médias sont de plus en plus nombreux à faire appel à leurs services pour couvrir des événements internationaux.

À travers le monde, les femmes correspondantes sont de plus en plus nombreuses, mais elles demeurent marginales. Au Québec, la première correspondante travaillant pour Radio-Canada a été Judith Jasmin, affectée à la couverture de l'Organisation des Nations Unies (ONU) à New York en 1966. Depuis, plusieurs ont emboîté le pas, notamment Francine Bastien, que nous avons mentionnée plus tôt. Deuxième femme correspondante à l'ONU pour Radio-Canada, elle a couvert de nombreuses zones de crises, que ce soit en Europe de l'Est, en Amérique du Sud ou au Moyen-Orient (Bastien, 1998). Les années 1990 et 2000, particulièrement, ont vu augmenter le nombre de femmes correspondantes : à la société d'État, les Galipeau, Napier, Globensky et autres étaient les têtes d'affiche de l'information internationale. Cette embellie a été de courte durée : en 2015, on comptait seulement une femme correspondante active sur un total de huit (IRC : En ligne).

Selon Hess, aux États-Unis, seulement un correspondant employé à plein temps sur quatre était une femme en 2002. Chez les correspondants travaillant à temps partiel, les femmes représentaient cependant la moitié des effectifs (2005: 120-121). Ces chiffres ciblent la population des correspondants étrangers en poste aux États-Unis, et non pas les reporters américains partis en reportage. Toujours selon Hess, sur 15 correspondants canadiens aux États-Unis, seulement quatre étaient des femmes (2005 : 257).

Pour sa part, Feinstein a remarqué au cours de son étude sur les correspondants de guerre à travers le monde que 70% des journalistes couvrant ce domaine sont « des hommes aux alentours de la quarantaine » (2013 : 34). Les femmes représentent donc 30% de son échantillon, puisé dans plusieurs médias sur tous les continents.

2.6.1 Des inconvénients d'être une femme

Plusieurs femmes correspondantes ont écrit des mémoires ou des romans sur leurs expériences en tant que journalistes. Après lecture de ceux-ci, il apparaît qu'être une femme, dans certains contextes, peut être un inconvénient et, dans d'autres situations, un avantage (Scharnberg Hampton, 2009; Nivat, 2000 ; Dietrich, 2012 ; Feinstein, 2013).

D'abord, les femmes doivent composer avec des collègues et des sources majoritairement masculins dans la plupart des pays où elles se rendent. Leur rapport avec eux risque ainsi d'être teinté par le fait qu'elles sont des femmes. Par exemple, Bastien a dû faire face au scepticisme des dignitaires gouvernementaux lui refusant toute crédibilité si elle n'était pas appuyée par un homme lors d'une assignation au Qatar (Bastien, 1998 : 145). Les femmes se voient ainsi nier toute compétence en tant que journaliste, comme le dit Bastien : « Ce que ce voyage m'a révélé de plus important [...] c'est que j'étais une journaliste, femme. Jamais auparavant cette définition ne m'était parue aussi primordiale. Adresser des invitations à une femme en écrivant "Monsieur", c'est un déni complet non seulement de la condition mais de l'existence même des femmes journalistes » (1998 : 146).

Ensuite, les femmes correspondantes à l'étranger doivent souvent se résoudre à ne pas avoir de vie personnelle ou familiale (Scharnberg Hampton, 2009 ; Dietrich, 2002; Feinstein, 2013 ; Lauzon, 2008). Si cette réalité touche d'autres femmes journalistes, il est encore plus difficile pour les femmes correspondantes de maintenir leur avancement professionnel tout en étant en couple ou en fondant une famille, étant donné les déplacements exigés.

Ainsi, les femmes correspondantes sont beaucoup moins nombreuses que leurs collègues à être mariées. En effet, parmi les correspondants interrogés par Feinstein, les femmes sont seulement 24% à être mariées, comparativement à 52% de leurs collègues masculins (2013 : 156). Au Canada, 65% des femmes journalistes sont mariées, alors que 80% des hommes du même groupe le sont (Robinson, 2004 : 181). De plus, le taux de divorce serait significativement plus élevé parmi les couples où on retrouve un correspondant à l'étranger que parmi les couples aux professions plus traditionnelles, selon Hess (2005).

Plusieurs correspondantes à l'étranger ont décidé d'abandonner leur carrière lorsqu'est venu le temps de fonder une famille (Edwards, 1988; Scharnberg Hampton, 2009 ; Dietrich, 2002; Feinstein, 2013). Celles qui ont trouvé le moyen de conjuguer les deux font figure d'oiseau rare (Lauzon, 2008 ; Laurin, 2010). En effet, seulement 10% des femmes correspondantes de guerre interrogées par Feinstein (2013) sont mères.

Le nombre d'enfants est une autre variable qui permet de souligner les différences entre hommes et femmes dans l'organisation de la vie familiale : les femmes journalistes, en général, ont moins d'enfants que leurs collègues masculins.

Even more striking, nearly two thirds of female journalists had no children, whereas only one third of males were childless. Female journalists with children, furthermore, had fewer children than their male counterparts. Of the 26 female journalists with children, the greatest number (17)

had only one, with the remaining 5 females having two children, and only 4 women in the sample had three or more children. In contrast, of the 42 males with children, the number of children were substantially higher. Eleven men had one child, 18 men had two, and 13 men had three or more children (Robinson, 2004 : 181).

Robinson explique ces différences parce que les femmes sont généralement considérées comme devant s'occuper davantage de leurs enfants que les hommes. Par conséquent, elles hésitent à avoir des enfants et à continuer leur carrière, considérant qu'il est de leur devoir de rester à la maison pour s'occuper de leur progéniture.

Déoulant de ces mêmes stéréotypes cantonnant la femme à son rôle de mère, la perception des mères journalistes est très différente de celle des pères exerçant le même métier : les mères qui osent partir en assignation à l'étranger sont très mal vues, ce qui n'est pas le cas de leurs collègues.

Quand on lance des médisances sur la compétence en matière de maternité des femmes journalistes de guerre alors que de nombreux pères, la plupart pères de plusieurs enfants, ont tout loisir d'échapper à ce genre d'examen moral, l'accusation de sexisme est difficile à réfuter. [...] En choisissant volontairement, de bon cœur et avec envie de s'enfoncer dans les zones de conflits, les femmes journalistes font voler en éclats l'image d'Epinal d'une vie de femme accommodante. Cependant, en dépit de leur féroce volonté de réussir dans ce domaine de guerre dominé par des hommes, [...] la plupart des femmes optent pour des missions à l'écart des lignes de front et arrêtent complètement quand elles ont des enfants (Feinstein, 2013 : 157).

Par ailleurs, le journalisme à l'étranger est une profession dangereuse pour les femmes. Elles doivent faire face à des dangers différents de leurs collègues masculins, comme le harcèlement sexuel ou le viol (Matloff, 2007). Dans des pays en guerre civile, les femmes sont souvent ciblées comme victimes potentielles, et les femmes journalistes se retrouvent dans des situations plus périlleuses.

À ce sujet, l'International Women's Media Foundation a récemment publié une étude sur le harcèlement et la violence vécue par les femmes journalistes. Les résultats, dévoilés le 8 mars 2014, démontrent que 22,5% des femmes interrogées ont déjà subi un abus de pouvoir ou d'autorité, que 21% ont été victimes d'intimidation verbale, écrite ou physique, incluant des menaces, et que 18,8% ont subi des dommages à leur honneur ou à leur réputation (IWWMF, 2014a : En ligne). Ces trois formes d'intimidation sont les plus souvent relevées, et elles sont le plus souvent perpétrées par un patron (28,6%). Par ailleurs, 21% des femmes interrogées ont affirmé avoir subi de la violence physique en lien avec leur travail et le fait d'être une femme. De ce nombre, 59,6% l'ont vécue sur le terrain lors d'un reportage. On voit donc que les femmes doivent faire face quotidiennement à différents problèmes en rapport avec leur milieu de travail, ce qui rappelle que l'égalité entre hommes et femmes n'est toujours pas acquise et que le respect est difficile à obtenir.

La violence sexuelle et le harcèlement sexuel ont aussi été examinés dans cette étude. Ainsi, un peu plus de 14% des femmes interrogées affirment avoir vécu de la violence sexuelle. Les attouchements sans le consentement de la journaliste sont la forme de violence la plus rapportée, avec 38,7% des occurrences. Les

autres types de violence rapportés vont de l'exhibitionnisme au viol, ce dernier étant mentionné par six des 546 répondantes. (IWMF, 2014c : En ligne) Près de 40% de ces incidents se sont produits sur le terrain. Le plus souvent, ces actes ont été commis par une personne que la journaliste ne connaissait pas. « Other reported acts of sexual violence were committed by co-workers (18,9% [...]), bosses (15,3% [...]), and supervisors (13.5% [...]) (*ibid.*). Parmi toutes celles ayant vécu de la violence de nature sexuelle, 80,7% n'ont pas dénoncé les incidents, que ce soit à leur média, à la police ou à toute autorité (*ibid.*).

Le harcèlement sexuel est un autre problème rencontré par les femmes. Près de la moitié (47,3%) des répondantes interrogées par l'IWMF affirment en avoir vécu, sous différentes formes. « The most frequently reported act of sexual harassment was “unwanted comments on dress and appearance.” These include remarks reported by one woman who was told “you should wear tight pants more often; they make you look slim.” Other reported acts include “suggestive remarks or sounds” such as catcalling and “jokes of a sexual nature,” as well as “invasion of personal space,” and “unwanted physical contact” » (IWMF, 2014b : En ligne).

Comme ces chiffres proviennent d'une organisation s'intéressant aux conditions de travail des femmes journalistes, la comparaison avec les hommes n'a pas été effectuée ici.

2.6.2 Des avantages d'être femme

Il arrive aussi que les femmes journalistes soient protégées par leur statut de femme (Nivat, 2000; Jentile, 2001; Dietrich, 2002; Feinstein, 2013). Les hommes ne se méfiant pas des femmes, les considérant comme des inférieures, ils s'abandonnent davantage aux confidences et peuvent parfois laisser aller des informations privilégiées, comme Jentile l'explique : « Ils se méfient moins de nous, du haut de leur morgue ou de leurs convictions misogynes, persuadés que nous n'irons pas au-delà de leurs paroles, que nous ne chercherons pas la vérité ailleurs » (2001 : 130).

Par ailleurs, être une femme permet aussi d'avoir accès à des sources souvent inaccessibles aux hommes : les femmes. En effet, dans certains pays, il est impossible pour les hommes de parler aux femmes. À l'opposé, les femmes peuvent parler sans crainte à leurs camarades du même sexe, sans supervision (Jentile, 2000; Scharnberg Hampton, 2009).

Dietrich (2002) rapporte plusieurs exemples où des femmes correspondantes en zone de conflit ont échappé au danger simplement parce qu'elles étaient des femmes. Les stéréotypes du « sexe faible » et autres images de la femme-objet pouvaient parfois les aider à échapper au danger. Par exemple, des soldats israéliens ont ainsi laissé partir une photographe, simplement parce qu'elle était jolie ; une journaliste a reçu des excuses de jeunes hommes qui lui avaient lancé des pierres, parce qu'ils ne savaient pas que c'était une femme et ne voulaient pas la blesser.

2.7 Des stratégies pour mieux faire son travail

Le genre teinte toute l'expérience des journalistes, et sa négociation dans les pratiques professionnelles peut prendre plusieurs formes. Selon Robinson (2005) et Melin-Higgins (2004), il existe quatre tactiques pour les femmes afin d'obtenir la reconnaissance de leurs collègues masculins, dans la salle de rédaction et lors d'assignations à l'étranger.

D'abord, la tactique du « one of the boys » (Melin-Higgins, 2004 : 99; Robinson, 2005 : 91), par laquelle la femme acquiert les habitudes et les réflexes de ses camarades masculins. Ce faisant, elle se conforme au modèle dominant de masculinité et cherche à s'y intégrer. La raison pour laquelle les journalistes adoptent cette approche, selon Melin-Higgins, serait un désir d'échapper au sexisme et au manque de respect qui découlent du fait que les capacités des femmes sont perçues comme inférieures à celles des hommes, et du fait de leur assignation à des sujets considérés féminins (2004 : 213).

La seconde stratégie, qui ne remet pas non plus en question l'ordre dominant, est celle de la ghettoïsation (Melin-Higgins, 2004), où les femmes se tiennent à l'écart des hommes, sans essayer de rivaliser avec eux et sans questionner l'ordre actuel des choses. Elles acceptent de s'intégrer à des domaines dits « féminins » et se conforment aux attentes typifiées de leurs collègues et patrons.

La troisième stratégie, dite « one of the girls » (van Zoonen, 1988) ou du « mission journalism » (Robinson, 2005 : 91), cherche à modifier les rapports de force au sein du journalisme en réclamant un changement des pratiques et des dynamiques de travail. « [Women journalists] rejected the dominant culture and its values. They rejected the objectivist approach and spoke for a subjective journalism, where the journalists feelings and opinions are important » (Melin-Higgins, 2004 : 213).

La dernière stratégie, dite du retrait, consiste à quitter les salles de rédaction pour se lancer dans le journalisme indépendant. Le plus souvent, cette approche est adoptée par les femmes qui cherchent l'équilibre entre leur famille et leur carrière (Melin-Higgins, 2004).

2.8 Question de recherche

Ainsi outillée grâce à ces points de repère scientifiques sur le journalisme et les dynamiques de genre qui s'y opèrent, notre recherche se concentrera sur l'expérience vécue par les journalistes québécoises correspondantes à l'étranger. À travers leurs témoignages, nous chercherons à détecter les dynamiques et perceptions genrées à l'œuvre dans leur milieu de travail, tant dans la salle de rédaction que lors des affectations, au Québec et à l'étranger. Nous chercherons également à définir les stratégies utilisées dans la performance du genre et les variations que celles-ci connaîtront selon le contexte et l'individu.

Notre question de recherche sera donc la suivante : Comment les journalistes québécoises correspondantes à l'étranger négocient-elles les dynamiques et perceptions genrées dans le cadre de leur pratique professionnelle.

3. Chapitre 2 : Méthodologie

3.1 Introduction

Maintenant que nous avons décrit la situation particulière des femmes dans le milieu journalistique et souligné l'apport des études sur le genre à notre recherche, nous définirons dans les prochaines pages les éléments méthodologiques privilégiés pour répondre à notre question de recherche, qui est la suivante : Comment les journalistes québécoises correspondantes à l'étranger négocient-elles les dynamiques et perceptions genrées dans le cadre de leur pratique professionnelle ?

Pour bien situer notre démarche de recherche, nous présenterons d'abord le paradigme constructiviste et poursuivrons avec la définition de la recherche qualitative. Une fois cela fait, nous nous intéresserons à la théorie du point de vue, qui a guidé l'ensemble de notre démarche. Enfin, la dernière partie de ce chapitre sera consacrée aux méthodes de collecte et d'analyse de données qui seront privilégiées, soit l'entretien de recherche et l'analyse critique de discours.

3.2 Le paradigme constructiviste

Tout projet de recherche s'inscrit dans une orientation paradigmatique précise. Dans les pages suivantes, nous traiterons du paradigme constructiviste, qui nous semble le plus pertinent pour notre projet de recherche. Nous procéderons d'abord à la définition générale d'un paradigme, pour ensuite nous attacher à la description du paradigme constructiviste. Nous poursuivrons en établissant la pertinence et les limites du constructivisme dans le cadre de notre projet, pour conclure avec les critères de validité de la recherche constructiviste.

3.2.1 Définition d'un paradigme

Un paradigme est un ensemble de croyances ou une manière d'aborder les questions qui guide le chercheur à travers tout le processus scientifique. Selon Guba et Lincoln, il peut être défini comme le « basic belief system or worldview that guides the investigator, not only in choices of method but in ontologically and epistemologically fundamental ways » (2004 : 17). Le paradigme peut aussi être défini comme une vision du monde dont la légitimité est reconnue par un groupe de chercheurs, dont elle guide les préoccupations et orientations : « Un paradigme est une vision normalisée et légitimée du monde. Cette conception partagée définit l'ordre des préoccupations, des questions, des théories et des méthodes qui sont à l'œuvre pour une science donnée » (Laramée et Vallée, 1991 : 61).

Un paradigme offre également des réponses aux trois sujets d'interrogation premiers de tout chercheur selon Guba et Lincoln (2004). Ces trois questions concernent la nature et la forme de la réalité (2004 : 21), la nature de la relation entre l'individu connaissant et ce qui peut être connu (*ibid.*), et la manière dont les

connaissances peuvent être acquises (Guba et Lincoln, 2004 : 22). Souvent, le paradigme représente la vision du monde la plus cohérente et la plus satisfaisante disponible pour un groupe de chercheurs, dépendant de leurs orientations épistémologiques et ontologiques (Laramée et Vallée, 1991), l'épistémologie déterminant l'origine et la valeur de la science, et l'ontologie définissant comment l'on considère l'être humain. Bailey estime de son côté qu'un paradigme est simplement une théorie de la connaissance, aidant à définir comment l'on sait ce que l'on sait (2012 : 393). Ces définitions rejoignent également celle de Denzin et Lincoln (2008), Le paradigme englobe tous les aspects d'un projet de recherche, de la problématique à la présentation des résultats, et il en oriente les choix.

3.2.2 Des réels multiples et subjectifs

Pour les besoins de notre recherche, nous avons choisi de nous positionner au sein du paradigme constructiviste. Pour présenter cette orientation de recherche, nous nous appuyerons sur la description qui en est faite par Denzin et Lincoln (2011).

L'une des caractéristiques distinctives du mouvement constructiviste est qu'il ne croit pas à une expérience humaine objectivement connaissable, que l'on pourrait atteindre par un ensemble de méthodes strictes. En effet, les constructivistes croient que chaque individu construit le sens de son expérience, et donc, qu'aucune réalité objective et universelle ne peut être trouvée. Elle devient perceptible à travers des « mental constructions, socially and experientially based, local and specific, dependent for their form and content on the person who holds them » (Denzin et Lincoln, 2011 : 102). Il y a donc autant de réels que d'individus, autant de possibles que d'expériences, quoique élaborés dans des contextes précis (socioéconomiques, professionnels, familiaux, individuels). Ces constructions prennent forme à travers les interactions : entre individus, entre eux et les institutions, et entre eux et leurs contextes de production de sens (Denzin et Lincoln, 2011 : 103; Walliman, 2011).

Les chercheurs constructivistes s'intéressent pour leur part aux réels tels que construits par des individus et des institutions en interaction entre eux et avec leurs contextes. Ils cherchent à faire ressortir les interactions les plus significatives et leurs conséquences sur l'expérience des individus afin d'en tirer des conclusions qui permettent d'obtenir une compréhension plus fine des dynamiques sociales à l'œuvre (Walliman, 2011 : 22).

La subjectivité individuelle des sources n'est pas la seule à se trouver au centre de la recherche constructiviste : la subjectivité du chercheur fait elle aussi partie des éléments fondamentaux de ce courant de recherche. De par son rôle, qui le place en interaction avec ses sources, il se trouve en effet à adopter une position de co-constructeur de la connaissance, qu'il s'astreigne à l'analyse de contenu d'un média ou à l'analyse de transcriptions d'entretien. Le chercheur n'est jamais neutre, jamais objectif : il s'engage tout entier dans le processus de recherche et, par le fait même, contribue à la construction du sens qu'il tire de ses données, peu importe la forme que prennent ces dernières. Dans le cas d'entretiens de recherche, le rôle du chercheur est encore plus vital : il participe ainsi au travail de compréhension et d'interprétation de la

signification de l'expérience vécue par les participants (Denzin et Lincoln, 2011 : 110). Il agit dans ces circonstances à titre de participant « passionné » (*ibid.*), qui cherche par ses interventions à faciliter la construction du sens pour les participants afin d'obtenir le plus d'informations possibles sur la question qui l'intéresse.

Sensibles aux contextes de production du sens, les chercheurs constructivistes tiennent aussi compte du fait qu'une fois sorti de son contexte particulier, le sens peut diverger du sens original tel que perçu et voulu par les producteurs d'un discours, que celui-ci soit élaboré lors d'entretiens ou lors de la rédaction d'un article de journal, par exemple. Cette prise en considération du contexte de production de la connaissance scientifique – subjectivité du chercheur, coconstruction du sens, contexte scientifique – revêt une importance fondamentale pour les chercheurs constructivistes.

Par ailleurs, la quête de sens et de compréhension du constructivisme trouve sa raison d'être lorsque la connaissance ainsi créée déclenche un mouvement émancipatoire. La connaissance serait ainsi valable lorsqu'elle sert de moyen pour l'émancipation sociale (Guba et Lincoln, 1995, dans Denzin et Lincoln, 2011 : 111), tout comme dans certaines approches critiques. Cette émancipation peut se produire à long terme : elle n'est pas nécessairement immédiate.

3.2.3 Pertinence pour notre projet

D'abord, le paradigme constructiviste nous semble approprié pour cette recherche parce qu'il valorise une multiplicité des réels, construits par les individus dans leurs interactions avec leur environnement et leur communauté. En effet, cette désagrégation du réel en plusieurs réalités appréhendables à travers le regard des individus nous paraît particulièrement indiquée pour ce projet de recherche, dont la visée principale est de comprendre comment les femmes correspondantes à l'étranger perçoivent les dynamiques genrées et la manière dont elles y réagissent. En considérant qu'il existe une multitude de réalités possibles, chacune construite par un individu spécifique qui y apporte sa couleur particulière, selon ses expériences, nous serons attentive au fait que chacune de nos informatrices présentera sa vision propre de sa profession et du milieu dans lequel elle travaille, ce qui nous permettra de prendre en compte toute la richesse des expériences et des points de vue individuels tout en faisant ressortir les éléments consensusuels.

De plus, la visée émancipatoire du paradigme constructiviste permet de sortir notre projet de sa simple visée académique pour l'inscrire dans le réel : en abordant le genre avec les journalistes correspondantes, nous espérons leur faire prendre conscience des dynamiques d'oppression à l'œuvre dans leur profession et, ce faisant, les rendre plus à même de contester celles-ci si elles le jugent nécessaire.

3.2.4 Limites

La principale limite du paradigme constructiviste, selon certains chercheurs, viendrait justement du caractère construit de toute connaissance et du relativisme qui en découle : en effet, si toutes les connaissances sont

construites, on ne pourrait espérer produire une connaissance objectivement vérifiable, basée sur des faits. On ne pourrait non plus prétendre à l'universalité de méthodes de recherche précises. Par conséquent, toutes les méthodes de recherche et toutes les connaissances seraient aussi valides les unes que les autres. Cette absence de hiérarchie dans la validité des connaissances produites peut mener à un relativisme total, qui permettrait difficilement de départager la science des autres formes de savoir. Ce relativisme est l'une des limites les plus importantes du paradigme constructiviste. Il nous semble toutefois qu'utilisé avec précaution, ce relativisme peut permettre d'élargir les avenues de recherche et les sources de connaissance afin de mieux comprendre certaines dynamiques sociales.

3.2.5 Critères de validité

Tout projet de recherche s'accompagne non seulement de limites, mais également de critères en assurant la validité. Pour cette recherche, nous emprunterons à Lincoln et Guba (2005, dans Lincoln, Lynham et Guba, 2011) les critères de validité pour la recherche située dans le paradigme constructiviste. Pour répondre à l'impératif d'évaluation du travail de recherche qualitatif, Lincoln et Guba dégagent quatre critères : la validité, la transférabilité, la dépendabilité et la confirmabilité. La validité, d'abord, dépend du soin accordé au lien entre les résultats obtenus et le cadre théorique duquel ils dépendent. Pour maximiser la validité, le chercheur doit s'assurer de démontrer efficacement les interactions entre la théorie et la pratique et d'expliquer en quoi les résultats et les prémisses sont bel et bien reliés logiquement entre eux. Plus le lien entre cadre théorique et résultats est étroit, plus la validité est grande.

Ensuite, la transférabilité se manifeste lorsque les résultats obtenus par le chercheur peuvent être utiles à d'autres se trouvant dans des situations similaires. Dans le cadre de notre recherche, il est donc nécessaire que les résultats obtenus soient possiblement utiles à d'autres chercheurs qui s'intéresseraient au genre en journalisme ou, plus généralement, à l'impact du genre dans les expériences professionnelles des femmes.

La dépendabilité, de son côté, exige du chercheur qu'il prenne en considération tous les changements survenus dans les conditions de la recherche : changements du phénomène à l'étude, des répondants, du chercheur lui-même, ou encore du contexte général de réalisation du projet. Cela permet au chercheur de démontrer une meilleure compréhension de sa recherche et du contexte particulier de celle-ci.

Enfin, la confirmabilité répond au besoin de vérifier « whether the findings of the study could be confirmed by another », selon Marshall et Rossman (1999). En fait, la confirmabilité s'apparente au concept traditionnel d'objectivité. Seulement, au lieu de reposer sur le chercheur seulement qui est alors considéré comme exempt de biais, la confirmabilité s'appuie sur les données elles-mêmes. Donc, il doit être possible à un autre chercheur d'obtenir les mêmes résultats en analysant les données de la recherche.

3.3 La recherche qualitative

Une fois déterminé le paradigme dans lequel s'inscrit le chercheur, celui-ci doit choisir le type de méthodes à utiliser. Ce choix lui revient entièrement : les méthodes quantitatives, qualitatives et mixtes peuvent être intégrées à tous les courants de recherche, selon Guba et Lincoln. Ainsi, le chercheur choisit les méthodes les plus convenables selon le type d'informations qu'il veut colliger et le genre d'analyse visée.

Pour notre part, nous considérons la recherche qualitative comme la démarche méthodologique la plus pertinente pour notre projet, et ce, pour plusieurs raisons. Cette approche recoupe sur plusieurs plans le paradigme constructiviste que nous avons présenté plus tôt. D'abord, les chercheurs s'appuyant sur la démarche qualitative adhèrent à l'idée d'une science non neutre et subjective, tout comme les constructivistes. De plus, la subjectivité des participants et du chercheur est au cœur du processus. De ce fait, la recherche qualitative prend en compte la multiplicité et la construction individuelle et contextuelle des réels, rejoignant le paradigme constructiviste. Enfin, cette approche permet de défaire le biais androcentrique des méthodes traditionnelles. Dans cette section, nous nous pencherons plus en détail sur chacun de ces éléments pour décrire la recherche qualitative et sa pertinence pour notre projet.

3.3.1. Un chercheur subjectif et situé

L'une des caractéristiques de la recherche qualitative est qu'elle ne croit pas en une science neutre et objective (Lapan *et al.*, 2012; Saldaña, 2011; Fortin, 1999; Gill, 1999; Laramée et Vallée, 1991; Denzin et Lincoln, 2008 et 2011; Goï et Anderson, 2013; Silverman, 2006). Pour les chercheurs qualitatifs, toute réalité est construite, à la fois par le chercheur et par les répondants qu'il interroge ou par l'auteur des contenus qu'il analyse. De ce fait, ils estiment qu'aucun outil de collecte de données, aucune méthode de recherche ne peut effacer la subjectivité du chercheur qui mène un projet. Saldaña souligne bien cette caractéristique : « Thus, there is no such thing as "neutral", "bias-free", or "objective" lenses for qualitative researchers » (2011 : 23).

La recherche qualitative choisit ainsi de mettre au cœur du processus la subjectivité du chercheur et d'en faire un élément essentiel de l'analyse. Un chercheur ne peut se détacher de sa propre expérience : il doit la reconnaître et en tenir compte durant tout le processus de la recherche, comme l'explique de Robillard : « Fait donc partie des conditions de possibilité indispensables du travail de recherche en tant que travail du sens, l'historicité du chercheur, dans les deux directions de l'historicité, le passé (compétences et limites acquises, imposées, choisies) et le futur : son projet éthique et politique, qui influencent son comprendre » (De Robillard, 2013 : 76).

De placer le chercheur en tant que sujet pensant et agissant est perçu au sein de la recherche qualitative comme un élément positif de la production de connaissances : « l'introduction du sujet observateur n'est plus pensée comme un obstacle, mais apparaît comme une source d'enrichissement de la connaissance » (Soulet, 1987 : 18).

L'analyse qualitative, qu'elle se réalise à l'aide d'entrevues ou d'analyses de contenu de sources écrites ou audiovisuelles, est aussi considérée comme une démarche de reformulation, d'exploitation et de théorisation des sources (Paillé et Muchielli, 2008). Cette démarche nécessite d'une manière ou d'une autre l'intervention du chercheur, posant au premier plan la subjectivité de celui-ci. Ainsi, l'être même du chercheur joue un rôle important dans tout le processus de recherche. La construction des outils de collecte de données sera donc teintée par l'expérience du chercheur et sa subjectivité. L'analyse qualitative qui s'ensuivra relève d'une forme de construction de découverte du sens par le chercheur : ainsi, la subjectivité de celui-ci colore nécessairement l'analyse.

3.3.2 Des réalités multiples

De cette subjectivité revalorisée naît une autre caractéristique des recherches qualitatives : la prise en compte de la multiplicité des réels. En effet, il n'existe pas une seule réalité compréhensible, mais plusieurs, dépendant du point de vue adopté par les chercheurs et par les groupes sociaux à l'étude. Fortin explique bien cette particularité :

Les adeptes de la recherche qualitative affirment qu'il existe autant de réalités que de rencontres individuelles entre une personne et son environnement. Chaque personne construit sa réalité du monde dans lequel elle vit. Cette vision diffère du paradigme quantitatif dans lequel les chercheurs et les chercheuses visent à établir des relations de cause à effet aboutissant à la formulation de théories universelles reflétant une réalité unique pouvant être généralisable (1999 : 27).

Les chercheurs de ce courant se détachent par conséquent peu à peu de la recherche *sur* des objets, faisant plutôt de la recherche *à propos de* sujets. La connaissance porte en effet de plus en plus sur des sujets pensants, agissants, ayant une influence sur leur propre réel et sur la manière dont ils le présentent plutôt que sur des objets. Les données analysées sont une porte d'entrée vers la perception qu'a une personne d'un problème plutôt qu'une description pure et simple d'une réalité qui serait objectivement connaissable.

De plus, il n'est pas question de valoriser un point de vue plutôt qu'un autre : tous les groupes sociaux méritent d'être étudiés et compris; tous les points de vue sont dignes d'intérêt (Taylor et Bogdan, 1998 : 9). De ce fait, il est possible d'enrichir la connaissance produite en examinant « how things look from different vantage points » (*ibid.*).

3.3.3 Pertinence pour notre projet de recherche et limites

La recherche qualitative apparaît donc comme le courant méthodologique le plus pertinent pour notre projet de recherche, puisqu'elle rejoint plusieurs éléments du paradigme constructiviste que nous avons évoqués plus tôt, notamment la multiplicité des réels et la revalorisation de l'expérience individuelle, qui prennent une place centrale dans notre projet de recherche.

L'objectif d'observer une réalité à partir de différents points de vue nous ramène à notre propre projet de recherche, qui s'inscrit bien dans cette affirmation. En effet, on cherche à voir comment, de leur perspective

particulière de femmes journalistes, nos répondantes perçoivent leur milieu de travail et les dynamiques genrées qui s'y jouent.

L'accent mis sur la subjectivité de l'individu nous semble aussi très pertinent, puisque nous cherchons à voir comment chacune de nos répondantes négocie les dynamiques de genre dans son milieu professionnel. Ainsi, nous pouvons dégager des différences individuelles qui enrichissent l'analyse et montrent toute la complexité des dynamiques de genre et de la perception de celles-ci.

Par ailleurs, cette approche de recherche nous semble particulièrement pertinente en regard des dynamiques de genre. En effet, la recherche qualitative est indubitablement efficace lorsque le projet implique des problèmes difficiles à appréhender en termes quantitatifs (Sprague et Zimmerman, 2004 : 44), comme des rapports sociaux, des émotions ou des événements contextuellement spécifiques. Nous croyons que les dynamiques de genre peuvent être incluses dans ces problèmes de recherche.

Enfin, les méthodes qualitatives ont plus de potentiel pour corriger le biais androcentrique des méthodes traditionnelles (*ibid.*). Ce biais androcentrique s'exprime notamment par une préférence pour les points de vue masculins ou dominants dans la société. Il a notamment été observé par Harding, chercheuse féministe : « When we begin inquiries with women's experiences, instead of men's, we quickly encounter phenomena (such as emotional labor, or the positive aspects of "relational" personality structures) that were made invisible by the concepts and categories of these theories » (1989 : 16). Ainsi, la science traditionnellement conçue comme objective et rationnelle s'intéresse surtout au monde tel que perçu par les hommes, qui ont longtemps produit la plupart des connaissances disponibles.

La recherche qualitative cherche plutôt à mettre de l'avant des connaissances créées par d'autres groupes et valorise des avenues de recherche différentes. La recherche féministe s'inscrit particulièrement dans cette visée, en mettant l'expérience des femmes au centre de la production de connaissances et en contestant les théories traditionnelles, comme le disent Fawcett et Featherstone : « An important aim of much feminism could be said to be related to changing societal structures so that women become subjects of history. However, by opening up spaces for women to tell the stories that have been suppressed by men in their theorising about the world, [...] they have challenged what it means to be a subject » (2000 : 13). La recherche qualitative, dont se réclament beaucoup de féministes et de groupes minoritaires, permet donc de réduire le biais androcentrique de la recherche et de multiplier les connaissances. Elle rejoint du même coup la visée émancipatoire du constructivisme.

Toutefois, la recherche qualitative vient aussi avec ses limites. Ainsi, malgré sa pertinence pour la compréhension de l'expérience vécue par nos répondantes, elle ne permet pas de chiffrer, de mesurer ou de comparer les expériences vécues de manière quantitative dans un objectif de généralisation. Les chiffres pourraient s'avérer particulièrement intéressants lorsque l'on songe, par exemple, au lien entre l'âge des répondantes et les manifestations du genre observées dans le cadre professionnel, ou encore une corrélation

possible entre la région d'affectation et les dynamiques de genre. En utilisant une approche quantitative ou des méthodes mixtes, il aurait été possible de faire de telles comparaisons, ce qui est impossible avec les seules méthodes qualitatives. Par ailleurs, il est aussi impossible de généraliser les résultats obtenus à la population globale des correspondantes à l'étranger.

3.4 La théorie du point de vue féministe

Pour guider notre démarche méthodologique, nous avons choisi de faire appel à la théorie du point de vue féministe, qui nous semble répondre à plusieurs de nos préoccupations et dont l'esprit concorde avec celui du constructivisme et de l'analyse qualitative présentés plus tôt. Précisons d'emblée que la théorie du point de vue n'est pas uniquement féministe : le marxisme, notamment, a fait de cette théorie l'un de ses outils dans la lutte des classes. Dans les pages suivantes, nous discuterons de l'émergence de la théorie du point de vue, avant d'en faire ressortir les principales caractéristiques à partir des recherches féministes faisant usage de cette approche.

3.4.1 Émergence de la théorie du point de vue

C'est le philosophe Friedrich Hegel qui a jeté les bases de la théorie du point de vue lorsqu'il s'est intéressé à la perspective de l'esclave dans la relation esclave-maître. Ce faisant, il s'est aperçu que la perspective de l'esclave était totalement différente de celle de son maître et qu'elle permettait d'éclairer d'une nouvelle lumière la dynamique relationnelle entre maître et esclaves. Ainsi, le philosophe a lancé l'idée que la connaissance des groupes opprimés permettait d'obtenir de nouvelles perspectives sur des situations sociales particulières et donc d'ouvrir d'autres avenues de réflexion. Son raisonnement a été repris par les marxistes, qui ont adapté sa pensée à la lutte entre prolétaires et bourgeois. Au courant des années 1960 et 1970, de nombreuses penseuses féministes se sont à leur tour emparées de la démarche hégélienne pour refléter l'oppression dont étaient victimes les femmes (Harding, 2008 : 333).

La théorie du point de vue considère que les groupes dominés, loin de seulement créer une connaissance différente de celle des groupes dominants, produisent une connaissance supérieure, dans la mesure où les opprimés ne cherchent pas à reproduire les rapports de pouvoir inégaux dont ils sont victimes ni à répéter les discours hégémoniques qui confortent l'oppression qu'ils subissent. Dans une optique féministe, de s'intéresser au groupe des femmes en tant que communauté dominée permet d'obtenir une connaissance plus juste, puisque guidée par un désir de changement et offrant un regard critique sur la société telle qu'elle est (Jaggar, 2008).

Les groupes dominants, pour leur part, présenteraient un point de vue à la fois partial et pervers, selon Hartsock (1985). Partial, parce qu'il considère le discours dominant comme légitime au détriment des discours marginalisés, et pervers parce que le groupe dominant, qui crée la connaissance hégémonique, a tout intérêt

à voir sa connaissance se répandre et se perpétuer, étant donné que celle-ci donne sa légitimité à sa position privilégiée.

Malgré le caractère partial et pervers du point de vue des groupes dominants, les théoriciens du point de vue voient la pertinence de s'intéresser aussi aux institutions et groupes dominants. « Standpoint approaches "study up" : they study the dominant institutions and their practices and cultures, rather than focusing only on groups less powerful than the researchers themselves, as it is characteristic of much social science research, or only on purportedly culture-free nature, as it is characteristic of the natural sciences » (Harding, 2006 : 84). Ainsi, les chercheurs du point de vue permettent d'ouvrir de nouvelles avenues de réflexion et de recherche, en adoptant la perspective de groupes marginalisés ou de groupes dominants afin de voir comment les membres des groupes en question perçoivent leur position sociale et ses implications sur leur existence.

3.4.2 Une connaissance « supérieure », située et multiple

Considérant que les femmes en tant que groupe social sont historiquement dévalorisées et considérées comme inférieures, les chercheuses féministes ont fait de la théorie du point de vue un outil méthodologique fondamental de leurs travaux. En valorisant tous les points de vue, cette théorie permet de remettre au centre des préoccupations l'expérience vécue par les femmes et d'en souligner la complexité et la multiplicité.

Encore aujourd'hui, l'idée de connaissance « supérieure » défendue par le marxisme marque la théorie du point de vue féministe. Il serait possible, à partir du point de vue des groupes opprimés, d'obtenir une connaissance plus juste : « Standpoint [...] is a theory of knowledge that argues that one can "know" the world more fully and more critically (with less of material or ideological stake in maintaining the status quo) from the subject position of the marginalized or oppressed » (Ackerly et True, 2010 : 27). Cette idée de connaissance « plus objective » rejoint les propos de Harding (2003, 2006, 2008), Hartsock (2003) et Jaggar (2008), constituant l'un des piliers de la théorie du point de vue féministe.

Les théoriciennes du point de vue féministe estiment par ailleurs que toute connaissance est socialement située, c'est-à-dire qu'elle s'inscrit dans une position sociale précise, variant selon les individus et les groupes auxquels la chercheuse s'intéresse et selon la chercheuse elle-même. Cette connaissance située est foncièrement subjective, sujette à l'influence de la situation sociale de celui qui la produit. En fait, la situation sociale de l'individu façonne et limite la connaissance qu'il peut avoir du monde qui l'entoure. Il ne peut en aucun cas s'en détacher pour espérer obtenir une vision complète et globale de son univers : il est toujours rattaché à sa position sociale, et l'horizon de ses connaissances se trouve limité et structuré par celle-ci (Harding, 2003, 2005, 2006, 2008; Hartsock, 1985, 2003; Jaggar, 2008). Limité, parce qu'il ne peut connaître qu'une infime partie de la sphère sociale dans laquelle il se trouve, et structuré, parce que sa position sociale influence toute relation qu'il peut entretenir, que ce soit avec les institutions ou les personnes (Hartsock, 2003).

Partant de l'idée que la connaissance est située, les théoriciennes du point de vue féministe affirment également que si les conditions matérielles d'existence de deux groupes sont structurées de manière opposée dans une société donnée, on peut s'attendre à ce que la connaissance créée par l'un soit l'opposé total de l'autre. Tenant pour acquise la socialisation différentielle qui affecte les groupes de sexe féminin et masculin, les construisant de manière opposée et hiérarchisée, la vision des femmes et celle des hommes seraient donc totalement opposées.

Il ne faut toutefois pas considérer que tous les membres de ces deux groupes opposés présenteraient des points de vue parfaitement semblables. En effet, les récits individuels ne sont pas uniformes : il existe une multitude de récits possibles. Ainsi, la théorie du point de vue s'oppose à toute idée d'essentialisation, comme le dit Harding : « The subjects/agents of knowledge for feminist standpoint theory are multiple, heterogeneous, and contradictory or incoherent, not unitary, homogeneous, and coherent as they are for empiricist epistemology » (2005 : 227).

De ce fait, l'appartenance à un groupe marginalisé n'entraîne pas nécessairement la conscience de la domination. Des individus faisant partie d'une collectivité considérée dominée pourraient ressentir une certaine forme de domination sans la nommer explicitement dans des termes féministes, alors que d'autres membres de leur groupe le font. « A feminist standpoint may be present on the basis of the common threads of female experience, but it is neither self-evident nor obvious », explique Hartsock (2003 : 303). Il se peut donc que la position sociale d'un groupe n'ait pas les effets attendus sur la dynamique d'oppression, ou que la marginalisation telle que vécue ne soit pas nommée comme telle. En effet, le point de vue attendu d'une collectivité, prévu à l'aide des théories existantes, n'est pas forcément le même que le point de vue réel, tel qu'observé auprès des individus touchés par l'oppression ou la marginalisation.

Toutefois, la variété des points de vue individuels n'empêche pas l'émergence d'éléments communs dans les expériences vécues par les membres d'un groupe. Étant donné qu'ils partagent une position sociale commune, il est possible de faire émerger des éléments de consensus dans leurs témoignages et ainsi, d'établir la perspective générale du groupe, tout en soulignant les variations internes qui s'y retrouvent. De ce fait, il est possible de déterminer les objets de préoccupation du groupe et de détecter des stratégies de négociation ou d'évitement de l'oppression utilisées au sein de celui-ci.

Enfin, utiliser cette approche dans une perspective féministe permet aussi de créer de la connaissance pour les femmes, par les femmes, ce qui fait tout l'intérêt de cette approche pour notre projet. Mettant au premier plan leur expérience, « [s]uch research practices answer questions that arise from women's lives and are about the dominant social order, questions that cannot be asked within the prevailing conceptual frameworks. » (Harding, 2006 : 83) Du coup, cela permet l'élaboration de « new kinds of questions and debates about the role of experience in the production of knowledge », tel que le formule Harding (2006 : 88), qui rejoint à cet égard Hartsock (1985).

3.4.3 Objectifs et pertinence pour notre projet

Du point de vue de la chercheuse, l'objectif premier de la théorie du point de vue féministe est de mettre à profits la connaissance particulière produite dans un groupe social donné afin d'éclairer son projet de recherche d'une lumière originale, en mettant en relief les dynamiques de domination et de pouvoir qui traversent les groupes sociaux et influencent l'expérience vécue par les individus. Utiliser le point de vue d'un groupe ne veut pas dire que la chercheuse elle-même adopte ce point de vue : elle garde sa propre position sociale et utilise les connaissances produites par le groupe pour mieux comprendre la situation et la question auxquelles elle s'intéresse (Sprague et Zimmerman, 2004; Jaggar, 2008).

Le second objectif des chercheuses du point de vue féministe est de déclencher une prise de conscience chez les individus qu'elles interrogent. Ce faisant, elles pourraient, à terme, entraîner des actions politiques au sein du groupe pour modifier ou renverser les dynamiques de domination qui y sont à l'œuvre. Comme les actions seraient élaborées par des individus de l'intérieur même du groupe plutôt que de l'extérieur, elles seraient plus efficaces pour modifier les rapports de force et limiter les effets de l'oppression que celles mises en place par des personnes extérieures à ce groupe. La chercheuse du point de vue ne se contente donc pas d'observer une situation sociale précise : elle veut avoir un impact politique concret sur le groupe avec lequel elle travaille.

Outre ses objectifs qui rejoignent les nôtres, la théorie du point de vue féministe est aussi pertinente pour notre projet en regard de notre concept central, le genre. D'abord, cette théorie porte directement sur les femmes, auxquelles nous nous intéressons. Ensuite, cette théorie met de l'avant une multiplicité des points de vue qui nous semble rejoindre l'intersectionnalité propre au genre : ce n'est pas parce que le genre est une dynamique commune de domination qu'elle déclenche les mêmes conséquences et les mêmes points de vue chez tous les individus. Cet équilibre constamment recherché et renouvelé entre expériences individuelles et collectives nous semble un élément commun fondamental au genre et à la théorie du point de vue, qui permet de justifier notre choix épistémologique et d'assurer la cohérence de notre projet.

De plus, la théorie du point de vue permet de remettre en question les dynamiques inégalitaires qui influencent l'existence des femmes et de mieux comprendre leur réalité, et de les outiller pour contester les dynamiques à l'œuvre, comme l'explique Harding : « Thus, standpoint approaches enable groups' collective experiences of domination, exploitation, oppression, and discrimination to be turned into distinctive resources for knowledge and for political liberation » (2006 : 88). Cette possibilité de transformer les connaissances ainsi acquises en ressources pour la libération politique rejoint la visée émancipatoire du paradigme constructiviste. Par ailleurs, cela rejoint aussi notre propre objectif de conscientisation des femmes journalistes aux dynamiques de pouvoir et d'oppression reliées au genre à l'œuvre dans leur milieu professionnel.

Enfin, l'accent mis sur la situation sociale des individus permet de considérer les femmes journalistes correspondantes comme un groupe particulier au sein d'une institution dominante, les médias. En principe, les

femmes correspondantes seraient considérées comme des membres d'un groupe dominant : elles occupent un emploi prestigieux et ont reçu pour la plupart une éducation universitaire ou au minimum collégiale. Or, faisant partie du groupe des femmes, elles se retrouvent dans une situation particulière de domination, qui peut teinter l'expérience qu'elles vivent et la manière dont elles la perçoivent.

3.4.4 Limites

L'une des critiques principales faites à l'encontre de la théorie du point de vue vise l'apparence d'essentialisme qui découle de l'intérêt porté au groupe des femmes en tant qu'opposé au groupe des hommes. Certains chercheurs estiment que le glissement vers l'essentialisme est inévitable. Or, les théoriciennes du point de vue féministe affirment clairement que l'expérience des femmes n'est pas uniforme : les récits individuels sont variés, mais la chercheuse se réclamant du point de vue cherche à en faire ressortir les éléments communs pour dessiner un portrait général de l'oppression vécue par le groupe à l'étude.

Par ailleurs, une autre critique de la théorie du point de vue qui rejoint celles formulées à l'endroit du constructivisme affirme que le relativisme de cette théorie peut mener à un problème de validité. Comme tous les points de vue et toutes les connaissances sont également valides, comment hiérarchise-t-on la connaissance? Les théoriciennes du point de vue répondent à cette critique en affirmant que plus un groupe souffre des dynamiques d'oppression, plus sa connaissance est valide. De plus, elles rappellent que non seulement les chercheuses adoptant cette théorie demeurent conscientes de leur propre point de vue de scientifique et de féministes, mais elles en font un outil servant les fins émancipatoires de la recherche : susciter de par leur démarche et questionnement situés une prise de conscience de leurs répondantes dans une perspective politique de subversion des rapports inégalitaires. L'écueil du relativisme total est ainsi évité.

La théorie du point de vue présente aussi des limites pour notre projet de recherche. La première que nous relevons se situe dans notre choix de nous intéresser uniquement à un groupe dominé, soit celui des femmes correspondantes. Nous aurions pu choisir de nous tourner vers les hommes correspondants ou de diviser notre échantillon entre hommes et femmes. Toutefois, comme nous cherchons à comprendre l'expérience particulière des femmes correspondantes et la forme que prend le genre dans leur expérience professionnelle, nous croyons justifié de concentrer notre recherche sur les femmes journalistes correspondantes plutôt que sur l'ensemble du groupe des correspondants.

Par ailleurs, même si la théorie du point de vue est particulièrement intéressante en raison de l'attention particulière accordée à la définition de la connaissance et à ses critères de validité, elle n'exprime en aucun cas une manière précise de l'appréhender. Si l'on s'en tient à la théorie du point de vue, l'analyse des données recueillies dans un projet de recherche demeure un processus flou. En effet, les théoriciens du point de vue ne fournissent aucune directive ou façon de procéder particulière quant à la manière d'analyser les données recueillies dans le cadre d'une démarche de ce type. Pour pallier cette faiblesse, il convient donc d'arrimer une théorie d'analyse existante à la théorie du point de vue.

Étant donné le caractère critique des études sur le genre dans lesquelles nous nous inscrivons, qui cherchent à mettre en lumière les dynamiques de domination et à comprendre comment celles-ci interagissent avec des individus socialement situés, nous utiliserons l'analyse critique de discours pour nous guider dans l'analyse des données recueillies. L'analyse critique de discours nous semble aussi rejoindre la visée émancipatoire de la théorie du point de vue, devenant ainsi doublement pertinente.

3.5 L'analyse critique de discours

L'analyse de discours est un procédé d'analyse utilisé par plusieurs disciplines. La linguistique, la psychologie, la sociologie et plusieurs autres utilisent cette méthode pour répondre à leurs questions de recherche. Pour notre part, nous ferons appel à la branche critique de l'analyse de discours afin d'analyser le rôle du genre dans l'expérience vécue par nos répondantes, à travers les propos recueillis lors des entrevues semi-dirigées. Avant d'expliquer en quoi consiste l'analyse de discours, nous tenons à mentionner que nous aurions pu également choisir l'analyse de contenu qualitative comme méthode d'analyse de données. Cette méthode nous aurait permis de nous intéresser aux contenus manifeste et latent du discours pour en tirer les éléments porteurs du genre et les relier à des dynamiques plus larges. Nous avons toutefois rejeté ce choix, pour une raison simple : l'analyse de contenu ne suppose pas d'interaction entre le chercheur et les données qu'il recueille, qu'elles proviennent d'entretiens de recherche ou de textes écrits (Bonneville, Grosjean et Lagacé, 2007 : 195). Ainsi, toute collecte de données devient un processus à sens unique, au cours duquel l'informateur offre ce qu'il sait au chercheur sans aucune forme de réciprocité ou d'influence (*ibid.*). Ainsi, le chercheur n'est pas un individu participant à sa recherche : il se contente de collecter des données sans s'impliquer auprès de ses participants. Le caractère co-construit du discours est ainsi complètement laissé de côté. Cette approche semble ainsi en contradiction totale avec le paradigme constructiviste, la recherche qualitative et la théorie du point de vue dans lesquels nous nous situons.

À l'opposé, l'analyse de discours prend en considération l'aspect co-construit du discours, qui nous paraît primordial dans la conduite de notre recherche. En effet, il nous semble impossible de mettre de côté cette particularité du discours, d'autant que nous avons choisi l'entretien semi-dirigé, qui implique une interaction directe entre chercheur-e et répondant-e, et que nous souhaitons susciter une prise de conscience chez nos répondantes quant à l'existence de dynamiques inégalitaires et des stratégies possibles de subversion de celles-ci.

3.5.1 Le discours

L'analyse de discours, comme le dit son nom, s'intéresse au discours. Ce dernier peut être défini comme « the social and cognitive process of putting the world into words, of transforming our perceptions, experiences, emotions, understandings, and desires into a common medium for expression and communication, through language and other semiotic resources » (Strauss et Feiz, 2014 : 1).

Le discours n'est pas produit dans le vide : il se déploie dans un contexte bien précis, dont il faut tenir compte dans l'analyse. Historiquement produit et interprété, le discours est situé dans le temps et l'espace (Wodak, 2001). Influençant la société et à son tour influencé par elle, le discours peut retransmettre les idéologies des groupes dominants, légitimant et recréant du même coup les structures de domination (Wodak, 2001 : 3).

Cette idée du discours fortement influencé par la domination sociale et le contexte historique dans lequel il est produit nous rejoint particulièrement. En effet, le discours influence la société dans laquelle il est produit, et la société influence le discours. Les deux sont en interaction constante et s'influencent mutuellement. Ainsi, nous pouvons observer les rapports de genre dans et par le discours, puisque le genre est une dynamique sociale observable à travers le récit que font les individus de leurs expériences. Le discours, ainsi, sert d'assise pour examiner les rapports de genre à l'œuvre dans une société et la manière dont ils sont perçus par les individus.

3.5.2 Définition de l'analyse critique de discours

Il existe plusieurs approches pour l'analyse de discours. Les deux plus courantes sont l'analyse critique et l'analyse conversationnelle. Nous avons décidé de privilégier l'analyse critique. Nous justifions ce choix d'abord parce que cette approche s'intéresse aux structures de domination dans un contexte donné telles qu'elles sont présentées dans le discours. Ainsi, les analystes critiques du discours recherchent les traces des processus de domination présents dans une société ou un groupe donnés. La définition de Wodak nous paraît particulièrement éclairante à ce sujet : « [Critical discourse analysis] may be defined as fundamentally concerned with analysing opaque as well as transparent structural relationships of dominance, discrimination, power and control as manifested in language. In other words, CDA aims to investigate critically social inequality as it is expressed, signalled, constituted, legitimised and so on by language use (or discourse) » (2001 : 2).

Cette définition rejoint celle de Van Dijk, qui estime que l'objectif principal de l'analyse critique de discours est d'examiner la reproduction discursive de la domination (2001 : 303). L'auteure ajoute que « critical discourse analysis (CDA) is a type of discourse analytical research that primarily studies the way social power, abuse, dominance and inequality are enacted, reproduced, and resisted by text and talk in the social and political context » (2008 : 352). Ainsi, l'analyse critique de discours rejoint nos préoccupations de recherche principales, soit la reproduction et la légitimation des rapports de domination dans un contexte donné. Nous voulons voir comment le genre, en tant que rapport de pouvoir, teinte le discours et l'expérience de nos informatrices. Également, nous voulons vérifier si elles sont conscientes de l'impact du genre sur leur expérience tel qu'elles l'ont perçue.

L'analyse critique de discours fournit aussi aux chercheurs en communication une méthode efficace et concluante d'étudier « how people present themselves, manage their relationships, assign responsibility and blame, create organizations, enact culture, persuade others, make sense of social members' ongoing interactional practices, and so on » (Tracy, 2001: 734). À l'aide du matériel recueilli en entrevue, nous

pourrons donc voir comment nos informatrices se présentent en tant que journalistes et en tant que femmes, comment elles perçoivent leur expérience personnelle et professionnelle de journaliste à l'étranger et comment elles perçoivent le monde autour d'elles, à la fois dans leurs assignations à l'étranger et dans la salle de nouvelles.

3.5.3 Postulats

Les postulats fondamentaux de l'analyse critique de discours varient considérablement d'un auteur à l'autre. Pour notre part, nous nous appuyons sur les cinq postulats de Wodak (2001 : 6).

D'abord, nous considérons le langage comme un phénomène social, où se reflète l'expérience des individus telle qu'ils la perçoivent. Le langage influence la société dans laquelle il se déploie, et la société l'influence à son tour dans un mouvement perpétuel. C'est pourquoi le langage est intéressant pour notre analyse : c'est à travers lui que l'individu construit le réel et reproduit ou conteste les dynamiques sociales auxquelles il est exposé, rejoignant l'idée de performances de genre à travers lesquelles les dynamiques inégalitaires sont reproduites ou modifiées. De ce fait, nous pourrons avoir accès à la perception qu'ont les journalistes correspondantes de leur société et des dynamiques qui s'y retrouvent, et à leur façon de nourrir ou de contester les rapports de domination.

Ensuite, les institutions et les groupes sociaux donnent un sens spécifique au discours, exprimé systématiquement dans le langage. On voit encore ici l'interaction constante entre discours et société. Le discours est ainsi façonné par les institutions et les groupes sociaux qui le produisent, qui lui donnent un sens précis selon leur expérience propre. Ainsi, le même discours prononcé dans un cadre institutionnel ou social différent pourra prendre un sens variable. Institutions et groupes sociaux prennent ici l'allure de contextes, influençant le sens du discours produit. Il faut donc prendre en compte le contexte institutionnel et social à travers lequel le discours se construit.

Troisièmement, il est important de prendre en compte les textes écrits dans l'étude de la communication. L'analyse de discours ne se contente pas seulement du discours verbal, mais s'intéresse aussi, par exemple, aux articles de journal ou aux témoignages autobiographiques. Ce postulat nous permet de croiser l'analyse de nos entretiens avec celle de textes lus durant l'élaboration de la problématique, comme des biographies où nous avons retrouvé des exemples de dynamiques et stéréotypes genrés à travers l'expérience de femmes correspondantes ou journalistes.

De plus, les consommateurs d'un message ne sont pas seulement des récepteurs passifs : ils reçoivent les messages avec leur propre expérience et leurs propres *a priori*, ce qui fait que même si tous les individus reçoivent objectivement le même message, ils n'en tireront pas exactement le même sens et n'en retiendront pas les mêmes éléments. Cet élément est particulièrement important dans le contexte de nos entretiens de recherche : même si nous avons posé approximativement les mêmes questions à toutes nos répondantes, elles n'en ont pas retenu la même chose et, par conséquent, ont répondu à nos questions sous des angles

différents qu'il faut prendre en compte dans l'analyse : le sens qui leur semble le plus évident reflète ce qu'elles ont retenu de la question et les éléments qui leur semblent les plus importants dans notre propos.

Enfin, tous les types de langage partagent des similitudes, que ce soit le langage scientifique, le langage institutionnel ou un autre. Ainsi, il est possible de faire des liens entre le discours produit dans un contexte scientifique et celui produit dans un contexte institutionnel. Cette idée nous permettra de faire le lien entre le langage d'ordre scientifique utilisé par les théoriciens sur lesquels nous nous appuyons et celui d'ordre institutionnel puisque produit dans le cadre de leurs fonctions de journaliste dans une institution médiatique, dont nos répondantes feront usage.

3.5.4 Genre et analyse critique de discours

L'analyse critique de discours se fait un devoir d'examiner les rapports de pouvoir et de domination tels qu'ils sont construits par les individus à travers le discours. Étant donné que le genre est un rapport de pouvoir et de domination, il trouve sa place dans l'analyse critique de discours. Kendrill et Tannen expriment ainsi le lien entre discours et genre : « Regardless of the vantage point from which research emanates, the study of gender and discourse not only provides a descriptive account of male/female discourse but also reveals how language functions as a symbolic resource to create and manage personal, social, and cultural meanings and identities » (2001 : 548).

Ainsi, l'utilisation de l'analyse de discours dans une perspective genrée nous permettra d'examiner comment nos répondantes utilisent le langage pour créer leur propre univers social et leur identité. Plus précisément, l'analyse de discours permettra de voir dans quelle mesure nos répondantes perçoivent l'influence du genre sur leur expérience et comment elles décrivent celle-ci.

Kendrill et Tannen précisent que l'analyse de discours est le plus souvent utilisée dans les études sur le genre pour l'atteinte de trois objectifs : la documentation des différences empiriques entre le discours des femmes et des hommes, particulièrement dans des interactions intersexes; la description du discours des femmes; l'identification du rôle du langage pour la création et le maintien de l'inégalité sociale entre hommes et femmes (2001 : 548-549). Ce dernier objectif rejoint parfaitement notre projet de recherche : à travers les propos de nos répondantes, nous voulons repérer des marqueurs de production, de reproduction et de subversion des dynamiques inégalitaires.

3.5.5 Pertinence pour notre projet

L'analyse de discours nous paraît pertinente pour plusieurs raisons. D'abord, elle poursuit une visée émancipatoire, cherchant à mettre en relief les rapports de pouvoir mis en œuvre dans les discours pour éventuellement déclencher une prise de conscience chez les individus victimes de dynamiques d'oppression. De ce fait, elle s'inscrit de plain-pied dans notre démarche, rejoignant à la fois le paradigme constructiviste et la théorie du point de vue.

De plus, l'analyse critique de discours permet de remettre au premier plan l'objectif critique de dénonciation des inégalités de la théorie du point de vue. En effet, pour bien observer les effets des structures de domination sur la vie des femmes, il faut adopter une perspective qui permette d'observer comment celles-ci perçoivent et négocient les structures en question. L'analyse critique de discours permet précisément de faire cela, en jetant un regard attentif et critique sur le propos de nos répondantes. Nous pouvons ainsi souligner les manifestations du genre en tissant des liens avec le contexte dans lequel il s'inscrit, et déceler les éventuelles contradictions qui s'y trouvent. Ce dernier élément est particulièrement important, étant donné qu'il permet de mettre en lumière des dynamiques de genre implicitement contenues dans le propos, même lorsqu'elles ne sont pas explicitement désignées comme telles par nos répondantes.

L'analyse critique de discours permet ainsi de combler le vide entre point de vue empirique, recueilli auprès de nos répondantes, et point de vue théorique, construit par le chercheur à travers la revue de la littérature, en portant attention aux points de convergence et de divergence entre ces deux formes de savoir. Tout en gardant à l'esprit la nature co-construite du discours produit lors de la collecte de données, nous analyserons la signification de ces différences pour le groupe des femmes correspondantes à l'étranger et verrons en quoi elles enrichissent l'histoire collective du groupe, tout en se rattachant à une perspective individuelle.

Enfin, nous remarquerons ici que l'analyse de discours est plus généralement utilisée pour l'étude de productions médiatiques. Nous croyons qu'il est tout de même pertinent de faire appel à cette méthode dans le cadre de notre projet de recherche, d'abord parce que le support d'analyse est le même : en effet, nous analysons du texte écrit, que ce soit les notes prises durant l'entrevue sur l'attitude des répondantes ou les transcriptions des entretiens. Par ailleurs, la possibilité d'examiner les rapports de domination à travers le discours nous paraissait un élément plus qu'important, qui présentait un avantage non négligeable et nous semblait permettre de faire un accroc à la tradition de l'analyse de discours comme technique d'analyse de productions médiatiques.

3.6 Démarche méthodologique

Maintenant que nos orientations théoriques sont claires, nous nous tournons vers la démarche concrète qui a mené à la collecte des données. Nous exposerons d'abord la population visée par notre recherche et les moyens pour en tirer un échantillon représentatif, puis les méthodes utilisées pour recruter les répondantes et, finalement, la méthode de collecte de données privilégiée, soit l'entretien de recherche. Nous poursuivrons avec la description des méthodes utilisées pour le dépouillement des sources. Ces méthodes rejoignent les approches théoriques exposées plus tôt.

3.6.1 Méthode de collecte des données : L'entretien de recherche

Pour recueillir les données auprès de nos répondantes, nous avons utilisé la technique de l'entretien de recherche.

L'entretien en soi peut se définir comme une conversation entre deux personnes, où l'une tente d'obtenir de l'information auprès de l'autre, considérée comme possédant des informations intéressantes à propos de l'objet de la recherche (Savoie-Zajc, 2003 et 2009; Kvale, 2007; Seidman, 2012; Berger, 2010; Miller et Crabtree, 2004; Fontana et Frey, 2008; Marshall et Rossman, 1999; Silverman et Marvasti, 2008; Taylor et Bodgan, 1998).

L'entrevue n'est pas seulement une conversation visant à obtenir le plus d'informations possible : c'est aussi un contexte particulier où chercheur et répondant co-construisent du sens (Miller et Crabtree, 2004 : 187; Savoie-Zajc, 2003 : 263; Fontana et Frey, 2008). L'entretien de recherche ne peut toutefois servir à apprendre à propos d'un contexte culturel donné; il ouvre plutôt une fenêtre sur la relation qu'ont les individus avec le contexte dans lequel ils évoluent (Fontana et Frey, 2004 : 191). Ainsi, on ne peut connaître un contexte dans sa globalité, mais seulement à travers les interprétations qu'en font les individus. L'aspect co-construit de l'entrevue rejoint les perspectives exposées plus tôt, notamment avec le paradigme constructiviste et la théorie du point de vue.

Lors d'un entretien de recherche, le chercheur n'est pas simplement le récepteur des informations données par le répondant. Il doit adopter une position plus flexible en acceptant de donner certaines informations à propos de lui-même, dans la mesure où celles-ci permettent d'obtenir de meilleures entrevues et, par conséquent, de meilleures informations (Fontana et Frey, 2008). Ainsi, les intervieweurs peuvent montrer leurs émotions et répondre à des questions posées par les répondants (*ibid.*). D'un point de vue méthodologique, cela implique une certaine prudence. En effet, l'intervieweur ne doit pas perdre de vue l'objectif de l'entretien, soit d'obtenir le plus d'informations possible sur un sujet donné. Il lui revient de trouver l'équilibre qui permettra de mettre l'informateur à l'aise, sans partager trop d'informations ni détourner le but de l'entretien. Au cours du processus d'entrevue, nous avons mis en pratique ce principe de partage d'informations. Nous avons partagé certains éléments avec nos répondantes, comme les raisons de notre intérêt envers le journalisme de correspondance ou certaines anecdotes pertinentes de notre expérience de travail en presse écrite, qui servaient parfois d'inspiration pour des exemples d'inégalités vécues en contexte professionnel par nos informatrices.

La classification des types d'entretien varie selon les auteurs. Habituellement, nous en avons recensé entre trois et quatre, définis le plus souvent selon le niveau de flexibilité de l'entrevue. Par flexibilité, nous entendons la possibilité de modifier des questions, d'aborder des thèmes qui n'étaient pas prévus ou de modifier l'ordre des questions ou thèmes. En bref, cette flexibilité relève de la liberté du chercheur d'aborder le sujet comme il l'entend, selon le déroulement de chaque entrevue.

D'abord, on retrouve l'entretien informel (Marshall et Rossman, 1999; Berger, 2000). Cet entretien prend la forme d'une conversation informelle, sans questions ou thèmes préétablis, généralement destinée à prendre contact avec l'informateur. Ensuite, on définit l'entrevue non dirigée, ressemblant à une conversation, avec

quelques grands thèmes à aborder sans ordre préétabli (Berger, 2000). L'entretien semi-dirigé, ou entretien avec guide, est un peu plus structuré : le chercheur prépare avant l'entrevue un guide, qui comprend plusieurs questions dont l'ordre peut varier selon le cours de l'entrevue (Berger, 2000; Marshall et Rossman : 1999). Ce type d'entretien laisse une certaine marge de manœuvre au chercheur et au répondant. Enfin, l'entrevue dirigée ou « standardized open-ended interview » (Marshall et Rossman, 1999 : 108) pose les mêmes questions, dans le même ordre, à tous les répondants. Ce type d'entretien pourrait être assimilé au questionnaire de sondage écrit, qui est uniformisé pour tous les répondants.

Dans le cadre de cette recherche, nous avons choisi l'entretien semi-dirigé tel que décrit par Berger, qui nous semble le plus approprié pour atteindre nos objectifs. En effet, sa structure souple nous paraît la plus à même de nous permettre de discuter des dynamiques complexes comme le genre, nous laissant suivre le fil des idées de nos répondantes plutôt que de le couper avec des questions à l'ordre préétabli, comme ce serait le cas avec une entrevue standardisée.

L'entrevue semi-dirigée a trois objectifs précis. Premièrement, l'entretien vise à « rendre explicite l'univers de l'autre » (Savoie-Zajc, 2003 : 268). Deuxièmement, il cherche à atteindre la « compréhension du monde de l'autre » (2003 : 269), et à permettre aux interlocuteurs « d'organiser, de structurer leur pensée » (*ibid.*). Enfin, l'entrevue a aussi une fonction émancipatoire en ce qu'elle peut devenir le déclencheur d'une réflexion profonde sur un sujet donné et ainsi amener les interlocuteurs à une prise de conscience, voire une prise de décision concernant le sujet à l'étude. Cet objectif d'émancipation s'insère particulièrement bien dans notre projet de recherche, étant donné que nous cherchons à déclencher une réflexion chez les femmes correspondantes à l'étranger à propos des dynamiques genrées rencontrées dans leur travail et, éventuellement, entraîner une prise de conscience de l'importance que ces dynamiques prennent dans tous les aspects de leur existence. Cela nous permet également de rester cohérente avec les objectifs du paradigme constructiviste et de la théorie du point de vue.

L'entretien semi-dirigé compte sur un guide d'entrevue, avec des questions préparées à l'avance. Toutefois, les questions n'ont pas à être posées dans le même ordre à tous les répondants. Le chercheur peut faire preuve de souplesse dans sa manière de mener les entrevues : il doit chercher à suivre la progression des idées de son interlocuteur afin d'en tirer le maximum d'informations possible, en s'assurant de faire le tour des questions préétablies, sans briser la fluidité de l'interaction. Un bon entretien semi-dirigé doit avoir des allures de conversation normale, sans que l'on sente la structure rigide des questions-réponses (Fontana et Frey, 2008; Uwe, 2012).

Par ailleurs, il est important de passer de questions générales à des interrogations plus particulières, afin de laisser le temps à l'informateur de se sentir à l'aise dans le cadre de l'entrevue, pour qu'il se sente suffisamment en confiance pour partager des informations sensibles avec le chercheur.

3.6.2 Outil de collecte de données : Le questionnaire, question par question

Afin de mieux répondre à notre question principale de recherche, nous avons ciblé quatre thèmes principaux de questionnement pour nos entretiens semi-dirigés. Le premier visait à faire un survol de la carrière de la répondante; le second, à comprendre le milieu de travail dans lequel elle évolue; le troisième, à cibler plus précisément les dynamiques genrées dans le milieu journalistique; le quatrième, à conclure l'entretien avec quelques questions plus générales sur la place des femmes en journalisme et ce qu'elles peuvent apporter à cette profession. Nous avons choisi cette structure parce que nous espérions voir le genre émerger de lui-même dans le propos de nos répondantes. S'il ne ressortait pas, nous avons tout de même préparé des questions pour le faire ressortir dans l'expérience vécue par nos correspondantes. Par ailleurs, de parler d'abord du milieu de travail permettait de mettre à l'aise nos répondantes, en abordant un sujet qu'elles connaissent bien et qui n'est pas trop personnel.

Une fois une première version du questionnaire élaborée, nous avons dû le soumettre à l'examen du Comité d'éthique de la recherche de l'Université Laval (CERUL). Nous avons transmis au Comité une version écourtée de la problématique présentée dans ce mémoire ainsi qu'un plan général de la démarche de collecte des données. Ce premier examen par le CERUL a mené à une série de recommandations pour l'approbation du projet. Nous avons modifié les éléments requis afin d'obtenir l'aval du Comité, que nous avons reçu.

Dans les pages qui suivent, le questionnaire approuvé par le CERUL et utilisé pour la collecte de données sera présenté en détails. Nous justifierons chacune des questions par rapport à nos questions et objectifs de recherche.

Première section : Carrière

Ces questions avaient pour objectif de mettre l'intervenante à l'aise en la faisant parler d'abord de son métier, et d'élaborer le profil sociodémographique de nos répondantes.

Depuis combien de temps êtes-vous journaliste?

Cette question visait à débiter l'entrevue sur un sujet plus factuel, facile à aborder pour la journaliste, afin de la mettre en confiance pour la suite.

Comment êtes-vous devenue journaliste / correspondante à l'étranger?

Cette question précisait le parcours professionnel de notre répondante, en montrant la progression de sa carrière et les différents choix faits pour parvenir au métier de journaliste, et ensuite la spécialisation de correspondante. Nous espérions y déceler des motivations particulières ou des traces des dynamiques genrées ayant guidé les choix de nos répondantes à travers la progression de leur carrière.

Pourquoi avez-vous choisi le métier de journaliste et la spécialisation de correspondante à l'étranger?

Cette question visait davantage les motivations personnelles de la journaliste. Cela nous semblait pertinent pour notre question de recherche puisqu'il était possible que les répondantes glissent certains commentaires sur les stéréotypes reliés à cette spécialisation ou les obstacles rencontrés pour y parvenir.

Comment définissez-vous le métier de journaliste / de correspondante à l'étranger?

Ici encore, nous pouvions voir si les stéréotypes reliés au métier/à cette spécialisation ressortaient dans le discours de nos correspondantes. Nous accédions à leur perception du métier et de leur milieu professionnel. Nous avons vérifié du même coup quels stéréotypes et, si possible, quels idéaux genrés s'y retrouvaient.

Comment décririez-vous le journaliste / le correspondant à l'étranger idéal?

Cette définition du journaliste/correspondant idéal nous permettait de voir à quel point les idéaux masculins retrouvés dans la revue de littérature étaient présents dans l'esprit des correspondantes interviewées. Nous avons vu quelles qualités semblaient le plus nécessaires pour nos correspondantes et dans quelle mesure celles-ci rejoignaient la conception traditionnellement masculine du métier de journaliste.

Qu'est-ce qui fait de vous une bonne journaliste / une bonne correspondante à l'étranger?

Nous allions jouer là aussi sur les perceptions de la correspondante, cette fois envers elle-même. Il se pouvait qu'elle se compare avec des modèles préétablis ou des collègues, et nous espérions éventuellement y déceler des dynamiques genrées.

Deuxième section : Milieu de travail

Cette seconde section du questionnaire nous a servi à comprendre comment se déroulent les interactions dans la salle de nouvelles et sur le terrain. Nous avons profité de ces questions pour explorer les manifestations de l'intersectionnalité, selon laquelle plusieurs facteurs interagissent dans l'élaboration des dynamiques genrées. Cette section permettait aussi de poursuivre notre démarche pour mettre à l'aise la répondante en posant des questions ne touchant pas trop directement son expérience personnelle ou émotionnelle, en permettant aux éventuelles dynamiques genrées d'émerger spontanément.

Comment décririez-vous votre milieu de travail ici et à l'étranger?

- *Pouvez-vous me donner un exemple de ce que vous me décrivez?*

Nous avons vu ici s'il existait des différences remarquées par les intervenantes entre le travail à la maison et à l'étranger, et si des dynamiques genrées ressortaient naturellement dans le discours des répondantes. Ces dynamiques nous ont permis de souligner le caractère relationnel du genre, notamment lorsqu'elles

discutaient des relations avec leurs collègues masculins. Nous avons choisi de commencer par le milieu de travail puisque cela n'impliquait pas directement les émotions de la répondante.

Comment décriez-vous vos relations avec vos collègues/supérieurs/sources ici et à l'étranger?

- *Pouvez-vous me donner un exemple de ce que vous me décrivez?*

Nous avons pu voir ici comment les relations avec les collègues se passaient et quelle évolution elles avaient connue durant les années de pratique de nos correspondantes. Nous avons aussi pu identifier des dynamiques de genre dans la salle de rédaction et à l'étranger, en mettant à profit le caractère relationnel du genre et sa qualité de rapport de pouvoir.

Comment croyez-vous que vos collègues/supérieurs/sources vous perçoivent, ici et à l'étranger?

- *Pouvez-vous me donner un exemple de ce que vous me décrivez?*

Cette question nous semblait suivre la précédente puisqu'elle permettait de faire le tour des relations vécues dans la pratique professionnelle, en y ajoutant l'aspect personnel de la perception par les autres. Après trois entrevues, cette question a été abandonnée puisqu'elle n'offrait aucun détail intéressant : les répondantes disaient toutes n'avoir « aucune idée » de la façon dont elles étaient perçues.

Quels obstacles devez-vous surmonter dans la pratique quotidienne de votre métier, ici et à l'étranger?

- *Pouvez-vous me donner un exemple de ce que vous me décrivez?*

Cette question permettait de cibler les problèmes rencontrés par les femmes correspondantes et de voir si ces problèmes étaient directement liés à leur sexe, ou simplement à leur profession de journaliste. Nous avons observé si les premiers problèmes énoncés par les journalistes relevaient de leur travail journalistique ou des dynamiques genrées. Nous avons aussi cherché à identifier les dynamiques intersectionnelles à l'œuvre dans les obstacles rencontrés ainsi que les rapports de pouvoir qui y jouaient.

Comment faites-vous pour surmonter ces obstacles, ici et à l'étranger?

- *Vos moyens pour les surmonter varient-ils selon l'endroit où vous vous trouvez ou la personne à qui vous vous adressez?*
- *Pouvez-vous me donner un exemple de ce que vous me décrivez?*

Ce bloc de questions permettait d'identifier les stratégies utilisées pour détourner les obstacles et de les comparer avec la théorie. Ce faisant, nous avons vu à quel degré ces obstacles et stratégies étaient teintés par les dynamiques de genre. Nous avons aussi retrouvé dans ces questions des éléments relevant de la

performativité du genre, étant donné que l'on abordait les comportements adoptés pour faire face aux obstacles.

Quels changements avez-vous observés au cours de votre carrière dans votre milieu de travail et vos relations avec les collègues/supérieurs/sources d'information?

- *Pouvez-vous me donner des exemples de ce que vous décrivez?*

Nous espérons avec cette question dégager des changements dans les attitudes des journalistes et des personnes avec qui nos répondantes sont en contact, pour voir l'évolution de la place des femmes dans ce milieu, à travers les dynamiques sociales et les expériences vécues. Cela mettait en lumière des dynamiques genrées dans leur contexte historique et géographique, lorsque les correspondantes nous en donnaient des exemples concrets. Cette question nous a aussi ramenée à l'historicité du genre et à sa construction sociale : les dynamiques inégalitaires qu'il crée peuvent varier selon différents facteurs, comme la période historique et le contexte social.

Troisième section : Genre et journalisme

Cette troisième partie du questionnaire nous a permis d'aborder de front les questions de genre qui nous intéressaient. Nous avons choisi de placer ces questions ici parce qu'après les questions des deux sections précédentes, la répondante était plus à l'aise avec le processus d'entrevue et plus susceptible de parler d'éléments personnels ou sensibles. Cette section visait aussi à vérifier dans quelle mesure il fallait engager nous-même les répondantes dans la voie du genre afin que ces dynamiques inégalitaires émergent. Les deux premières questions de cette section faisaient particulièrement ressortir l'identité sexuée et la dimension relationnelle du genre, en mettant en relief les différences perçues entre un homme et une femme journaliste.

Pour vous, que signifie le fait d'être une femme journaliste?

Cette question nous permettait de voir si les répondantes donnaient un sens particulier à leur appartenance à un groupe de sexe dans leur pratique professionnelle.

Quels stéréotypes/préjugés/clichés/idées préconçues envers les femmes journalistes et les femmes correspondantes sont les plus présents, ici et à l'étranger?

- *Considérez-vous le milieu journalistique comme un milieu macho?*
- *Qu'est-ce qui vous pousse à affirmer cela?*

Cette question nous permettait de comparer les stéréotypes remarqués par les correspondantes dans la salle de rédaction et sur le terrain à ceux observés dans la littérature. Ce faisant, nous avons confronté les points

de vue théorique et empirique et les avons comparés, afin de voir si le tableau brossé par les chercheurs rejoignait celui esquissé par les journalistes, et d'éventuellement trouver des pistes de réflexion expliquant les ressemblances et divergences entre les deux.

Comment réagissez-vous/vous adaptez-vous à ces stéréotypes, ici et à l'étranger?

- *Pouvez-vous nous donner un exemple de ce que vous nous décrivez?*

Nous retrouvons ici d'autres éléments de la stratégie de négociation de nos répondantes. Cette question abordait le genre de front, ce que ne faisait pas la question de la section précédente sur les obstacles rencontrés sur le terrain et dans la salle de rédaction. Cela permettait de déceler l'incohérence ou la cohérence du discours et de voir si le genre émergeait plus clairement une fois qu'on le suggérait aux répondantes. On pouvait également observer ici la dimension performative du genre, les réactions aux stéréotypes étant une manifestation de performances genrées.

Avez-vous déjà été témoin/victime de comportements sexistes/machos de la part de vos collègues/supérieurs/sources, ici ou à l'étranger?

- *Quels comportements avez-vous observés? Dans quelles circonstances?*
- *Comment avez-vous réagi? Quelles conséquences en ont résulté?*

Ce bloc de questions permettait de voir quels comportements étaient considérés sexistes par nos répondantes ainsi que leurs réactions et stratégies pour y répondre. De plus, nous pouvions voir si ces comportements correspondaient à ceux relevés par la littérature. La question générale nous amenait ici sur le terrain des rapports de pouvoir. De plus, les réactions décrites par nos informatrices mettaient en lumière des performances de genre qui nous ramenaient à la performativité de ce dernier.

Selon votre expérience, quelles sociétés sont les plus difficiles pour les femmes journalistes?

- *Pourquoi?*
- *Comment arrivez-vous à faire votre travail dans de telles conditions?*
- *Pouvez-vous nous donner un exemple?*

Ici, nous cherchions à voir si la perception de sens commun selon laquelle les femmes seraient moins bien considérées à l'étranger, particulièrement dans les sociétés musulmanes avait un impact sur la pratique concrète de nos répondantes, si elle était juste. Le fait de situer dans un contexte précis les dynamiques inégalitaires mettaient en lumière l'intersectionnalité du genre, plusieurs éléments se conjuguant pour créer un contexte particulier d'oppression pour les femmes journalistes.

Avez-vous observé des changements au cours de votre carrière quant à la façon de percevoir/de traiter les femmes journalistes/correspondantes à l'étranger? Lesquels?

- *Pensez-vous qu'il existe toujours un « plafond de verre » qui empêche les femmes d'accéder aux fonctions les plus prestigieuses autant que les hommes?*
- *Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer cela?*

Cette question et les suivantes touchaient davantage le journalisme en général, pour nous amener à la conclusion de l'entrevue. Nous espérions voir quelles modifications les femmes ont observé dans leur milieu de travail depuis leurs débuts, s'il y a lieu. Cette première question soulignait l'historicité du genre en situant les dynamiques dans un contexte historique précis. Nous voulions aussi vérifier si elles étaient conscientes du peu de femmes occupant des fonctions de direction : là, nous soulignons le caractère de rapport de pouvoir du genre, en mettant en relief la difficulté pour les femmes d'accéder à des postes de direction. Il est arrivé, toutefois, qu'elles réfutent l'existence du plafond de verre, étant donné que la sensibilité à de tels enjeux varie d'un individu à l'autre.

Pensez-vous que les femmes ont un impact sur la manière de faire du journalisme, ici ou à l'étranger? Lequel?

- *Pouvez-vous nous en donner des exemples concrets, dans votre façon de pratiquer votre métier et celle de vos collègues?*

Ces questions rejoignent la théorie que nous avons vue concernant l'impact des femmes journalistes. Cet impact donnerait au journalisme une couleur plus humaine, plus centrée sur les histoires individuelles, tendant vers la personnalisation de l'information. Il nous paraissait intéressant de voir ce que les praticiennes en pensaient. Aussi, ces questions nous permettaient d'observer les performances de genre d'individus socialement situés et, ce faisant, de vérifier si un certain essentialisme se manifestait dans les conceptions sexuées des manières de faire des hommes et des femmes. La performativité du genre a aussi été utilisée pour les deux questions suivantes.

Croyez-vous que les femmes peuvent apporter quelque chose de nouveau au journalisme?

- *Pouvez-vous nous en donner des exemples concrets, dans votre façon de pratiquer votre métier et celle de vos collègues?*

Plusieurs théoriciens pensent que les femmes peuvent apporter un nouvel éclairage au journalisme, en mettant de l'avant des sujets inexplorés et des sources différentes, notamment. Nous voulions voir si nos répondantes faisaient ressortir spontanément les mêmes éléments que les théoriciens et, sinon, lesquels elles mettaient de l'avant. Nous voulions également tisser un lien avec la dimension relationnelle du genre : l'apport des femmes et des hommes à la profession pouvait ainsi être différent.

Pensez-vous qu'il existe une « écriture féminine » en journalisme? Quelles en seraient les caractéristiques?

- *Pouvez-vous nous en donner des exemples concrets, dans votre façon de pratiquer votre métier et celle de vos collègues?*

Cette question prenait une grande place dans les recherches en genre et journalisme, disant que l'écriture féminine serait plus sensible, avec un style plus élaboré. Avec cette question, nous espérions comprendre ce que les praticiennes en pensent, et pourquoi elles pensent ainsi. Cela nous ramenait également à la dimension relationnelle du genre, en mettant en lien la perception de l'écriture de nos répondantes et leur perception de celle de leurs collègues –idéalement, masculins.

Quatrième section : Conclusion

Cette quatrième partie d'entrevue était la dernière. Elle regroupait des questions d'ordre plus général sur l'expérience des femmes journalistes et des femmes correspondantes à l'étranger. Nous avons choisi de les placer en dernier parce qu'elles étaient susceptibles de faire émerger des éléments genrés ou des sujets sensibles pour les répondantes.

Pourquoi les femmes journalistes/femmes correspondantes à l'étranger sont-elles importantes?

Nous pouvions voir si l'appartenance à un groupe de sexe particulier revêtait une importance pour nos répondantes, et ce que l'augmentation du nombre de femmes pourrait apporter à leur avis. Nous pouvions aussi voir quelles caractéristiques justifieraient pour elles l'importance des femmes journalistes pour le métier.

Quel est le plus grand défi des femmes journalistes/correspondantes à l'étranger en ce moment?

Nous voulions voir ici si les défis énoncés avaient un lien direct avec les dynamiques genrées ou s'ils relevaient plutôt de la profession journalistique en général.

Quels sont les plus grands atouts des femmes journalistes/des femmes correspondantes?

- *Pourquoi sont-ils importants pour la profession?*
- *Dans quelle mesure les défis et les atouts des femmes journalistes/correspondantes à l'étranger diffèrent-ils de ceux des hommes?*

Cette question nous permettait de faire le lien avec la perception traditionnellement masculine du journalisme, et de voir dans quelle mesure les femmes journalistes s'inscrivaient dans cette perception, la renvoyaient ou la confortaient. Certaines d'entre elles pourraient ne percevoir aucun atout particulier pour les femmes, et d'autres, en faire ressortir plusieurs. De plus, la mise en relation avec l'expérience des hommes nous ramène

à la dimension relationnelle du genre, en permettant de souligner comment les atouts des unes sont considérés différents des atouts des autres, dans une relation oppositionnelle.

Le fait d'avoir participé à cette entrevue et réfléchi à votre expérience vous porte-t-il à voir les choses différemment en ce qui a trait à la place des femmes en journalisme et aux fonctions de correspondantes à l'étranger?

Cette question permettait de voir comment les dynamiques de genre étaient perçues par nos répondantes maintenant que le sujet avait été porté à leur attention. Nous pouvions également observer si les dynamiques de genre ressortaient clairement dans leur réflexion. Cette question rejoignait aussi l'objectif de prise de conscience de la théorie du point de vue et de l'entretien semi-dirigé, qui espèrent déclencher une réflexion et, au mieux, conscientiser les groupes marginalisés à l'oppression.

Avez-vous quelque chose à ajouter avant de conclure l'entretien?

Cela permettait aux répondantes d'ajouter des éléments qu'elles avaient omis ou qu'elles hésitaient à partager. Nous espérions, avec cette question, faire ressortir les préoccupations principales de nos répondantes par rapport aux dynamiques de genre.

3.7 Stratégie de collecte des données

Avant de procéder aux entretiens de recherche auprès de nos répondantes, nous avons réalisé un pré-test du questionnaire. Nous avons sélectionné pour ce pré-test une ancienne collègue journaliste, avec qui nous n'avions conservé aucun lien d'amitié particulier et qui présentait une situation intéressante pour notre projet de recherche, étant journaliste depuis plusieurs années. L'entretien s'est déroulé en face à face dans un café choisi par la répondante. Cette première entrevue s'est bien passée, et nous a permis de voir que notre questionnaire convenait pour une entrevue de 60 à 90 minutes. Ce pré-test a duré 70 minutes. Nous avons donc supposé que le questionnaire était adéquat pour la durée que nous avons prévue pour les entretiens. Une fois le pré-test réalisé, nous avons commencé la démarche de recrutement des participantes pour notre recherche.

La population qui nous intéresse est constituée des femmes journalistes spécialisées dans la correspondance à l'étranger travaillant pour des médias québécois. Elles peuvent être actuellement à l'emploi d'un média en tant que correspondante, en tant que journaliste de terrain au Québec ou encore ne plus être employée par un média. L'important, c'est qu'elles apportent un certain bagage d'expérience dans le domaine et qu'elles aient déjà occupé des fonctions de correspondance à l'étranger.

Pour faciliter le contact avec les journalistes, qui sont souvent difficiles à joindre en raison de leurs assignations à l'étranger et de leur horaire généralement chargé, nous avons choisi de construire notre

échantillon à partir des journalistes à l'emploi d'Ici Radio-Canada ou du quotidien *La Presse*. Ce choix nous semblait pertinent puisque ces deux médias possèdent le plus grand contingent de correspondants à l'étranger dans la province.

Notre stratégie de recrutement consistait, en une première étape, à porter une attention particulière aux nouvelles internationales diffusées dans les médias québécois où nous avons puisé nos répondantes, soit *La Presse* et Ici Radio-Canada. Lors de cette première étape, nous avons identifié les correspondantes actives, ce qui nous a permis de faire une première liste de noms.

Notre deuxième étape était de consulter les sites Web des organes de presse visés et de vérifier la section internationale de ces deux médias. Nous y avons vu les adresses courriels des correspondantes déjà identifiées et trouvé d'autres répondantes potentielles. Comme ces informations ne sont pas confidentielles, il a été facile d'y avoir accès.

Une fois cette deuxième étape complétée, nous avons contacté les rédacteurs en chef des sections internationales des médias concernés afin d'obtenir une liste exhaustive des correspondantes actives, des journalistes actives ayant été correspondantes et, si possible, des anciennes journalistes ayant œuvré à l'international pour le média en question.

Pour *La Presse*, cette étape s'est bien déroulée. Nous avons contacté le rédacteur en chef de la section internationale, qui nous a fourni spontanément sept noms de journalistes étant ou ayant été correspondantes à l'étranger ou envoyées spéciales. Étant donné le nombre de femmes qui ont été envoyées spéciales, il a été impossible d'obtenir une liste exhaustive. Nous nous sommes donc contentée des sept noms recueillis.

Pour Ici Radio-Canada, il nous a été impossible de trouver les coordonnées du directeur de l'information de la section internationale. Nous sommes passée par le responsable des communications des Services français afin d'obtenir la liste la plus complète possible des femmes correspondantes à l'étranger pour le volet francophone du média d'État. Cette liste comportait huit noms.

Au départ, notre idée de contacter les responsables des sections internationales nous a semblé une excellente façon de rejoindre rapidement le plus grand nombre de répondantes possible. Toutefois, après avoir contacté les responsables en question, nous nous sommes demandé si c'était réellement la meilleure chose à faire. Dans un souci d'efficacité et d'exhaustivité, ça semblait une idée intéressante. Mais, du point de vue de la confidentialité des sources, cela nous paraît, *a posteriori*, plus risqué.

En effet, en contactant les responsables des sections, nous mettons au courant du projet des gens qui sont en position hiérarchique par rapport à nos répondantes. S'ils ne peuvent pas savoir avec certitude qui nous répond et ce qu'elles disent, il est toutefois possible qu'ils cherchent à savoir qui a participé, ce qu'elles ont dit, et ce glissement nous paraît dangereux. Mais, une fois le contact établi, il n'était plus possible de reculer. Nous tenons toutefois à préciser que personne ne sait qui a répondu par l'affirmative à nos demandes

d'entrevue, ce qui empêche les responsables des sections de savoir hors de tout doute qui a participé, à moins que la répondante elle-même confirme qu'elle a accepté notre demande d'entrevue.

Pour pallier ce manque d'opacité lors du recrutement, nous avons porté une attention accrue à la protection de nos sources lors de la rédaction du chapitre d'analyse des données. Nous avons pris un soin méticuleux à ne pas laisser transparaître le moindre indice quant à celles qui nous ont répondu, en plus d'effacer tout élément contextuel qui permettrait d'identifier avec certitude nos intervenantes. Nous espérons que notre souci de confidentialité lors de l'analyse des données efface la possibilité d'identifier nos répondantes.

Nous avons finalement réalisé les entrevues durant une période d'environ un mois, de la mi-décembre à la fin janvier. Certaines entrevues ont dû être déplacées à plusieurs reprises, notamment à cause de la grippe. Nous avons tout de même réussi à obtenir les réponses de huit informatrices. Cinq entretiens ont été réalisés par téléphone, deux en personne et un autre par Skype.

3.8 Analyse des données

Une fois les entretiens réalisés, nous avons pu nous attacher à l'analyse des données. Cette étape a demandé plus de temps que prévu à cause de problèmes rencontrés dans l'obtention du logiciel d'analyse qualitative nécessaire, HyperResearch. Une fois le logiciel obtenu, l'analyse des données s'est bien déroulée. Dans les pages qui suivent, nous expliquerons notre démarche d'analyse en présentant le corpus ainsi que les démarches de transcription d'entrevue et d'analyse utilisés.

3.8.1 Corpus

Notre corpus d'analyse était composé des verbatim des huit entretiens menés. La durée de chaque entretien variait entre 50 et 90 minutes. L'entretien de 50 minutes était plus court notamment à cause de problèmes techniques qui ont coupé la conversation à quelques reprises et nous ont empêchée de faire usage des 60 minutes prévues par notre répondante. En raison des variations dans la durée de nos entrevues, les verbatim étaient eux aussi de longueur variable.

3.8.2 Transcription des entrevues

Dans un objectif d'efficacité, nous avons choisi de procéder à une transcription semi-intégrale des entrevues, selon la méthode préconisée par Roberge (1995). Cette méthode consiste en une transcription partielle des entrevues, au cours de laquelle le chercheur note intégralement les citations les plus importantes et résume par ailleurs le propos dans sa globalité. La transcription se fait dans l'ordre chronologique de l'entrevue. Pour chaque section transcrite, on ajoute le repère chronométrique : ainsi, on s'assure de savoir combien de temps a été alloué à chaque section ou sujet. De plus, ces points de repère temporels permettent le repérage rapide des séquences s'il faut revenir sur l'enregistrement.

Selon Roberge, un guide d'écoute est réalisé pour chaque heure d'entrevue. Un nouveau guide a dû être réalisé pour chacune des entrevues ayant duré plus d'une heure. Donc, un entretien de 80 minutes, soit une heure 20, aura deux guides d'entrevue : l'un pour les 60 premières minutes, et un autre pour les 20 minutes restantes. Nous avons toutefois laissé tomber le second guide d'entrevue pour les entretiens ayant duré entre 60 et 65 minutes. Il nous semblait inutile de créer un nouveau document pour si peu de temps à transcrire.

Cette approche de transcription nous a aussi permis de sauver du temps : la transcription intégrale d'un entretien demanderait huit heures de travail, alors que la transcription par guide d'entrevue demande environ cinq heures. Cela nous a fait économiser approximativement 24 heures de travail au total.

Une fois les transcriptions réalisées, nous nous sommes attachée à l'analyse des données, par le biais de l'analyse critique de discours.

3.8.3 Démarche

Nous avons d'abord procédé à plusieurs lectures des transcriptions obtenues. Cela nous a permis de maîtriser le corpus et d'avoir une idée générale des idées les plus importantes qui s'y trouvaient. Toutefois, nous avons gardé ces idées pour plus tard, attendant l'analyse plus approfondie pour les coucher sur papier.

Une fois les lectures réalisées, nous avons procédé à l'élaboration d'un système catégoriel basé sur le questionnaire. Nous avons d'abord déterminé quelle(s) information(s) nous cherchions à obtenir avec chaque question, tel que précisé dans la description du questionnaire. Nous avons ensuite regroupé les informations qui possédaient une parenté conceptuelle explicite. Par exemple, nous avons regroupé sous le code « Définition du journalisme » les catégories « Qualités d'un bon journaliste », « Qualités d'un bon correspondant à l'étranger », « Fonctions du journaliste » et « Principes fondamentaux du journalisme ». Il est clair, ici, que tous ces éléments contribuent à la construction d'une définition du métier journalistique.

Une fois ce système catégoriel construit, nous avons consulté le corpus afin d'en tirer les thèmes qui auraient émergé par eux-mêmes, sans que nous ayons posé une question précise pour entraîner nos répondantes à en parler. Ainsi, la conciliation travail-famille s'est retrouvée dans plusieurs de nos transcriptions, tout comme certaines stratégies de négociation du genre que nous n'avions vues dans aucune lecture théorique réalisée au préalable.

Après avoir tiré du corpus les thèmes ayant émergé par eux-mêmes, nous avons enrichi notre système catégoriel de différentes réponses possibles dans les thèmes abordés. Prenons exemple sur la catégorie « intersectionnalité », qui regroupait tous les propos traitant de l'impact du genre jumelé à une autre caractéristique personnelle. Suivant la théorie, nous avons créé « sexe + race » et « sexe + classe sociale ». Finalement, cette catégorie s'est enrichie des codes « sexe + religion », « sexe + état civil » et « sexe + âge », qui reflétaient le contenu du corpus.

Par la suite, nous avons procédé au codage de deux entrevues afin de vérifier la pertinence des codes et leur applicabilité concrète. Nous avons dû ajouter certaines catégories à notre système après ce premier codage, lesquelles nous ont permis d'arriver à une compréhension plus fine du corpus.²

Après ces ajustements, nous nous sommes lancée dans le codage des huit transcriptions d'entretien, réalisé à l'aide du logiciel HyperResearch. Il nous a fallu une vingtaine d'heures pour procéder au codage, ce qui était beaucoup moins que ce que nous avons initialement prévu.

Durant l'analyse, nous avons porté une attention particulière à toute contradiction dans le propos de nos répondantes. Il nous semblait primordial de le faire, car ces contradictions peuvent être l'indice d'un malaise par rapport à certains éléments genrés et d'une non-conscience des dynamiques inégalitaires qu'elles racontent. Ces contradictions pouvaient aussi faire émerger des divergences entre la théorie et l'expérience des répondantes, telle qu'elles l'ont perçue. L'utilisation de vocabulaire connoté (adjectifs, termes ou expressions associés au féminin ou au masculin) a également été examinée attentivement, puisqu'elle nous semble révélatrice des sentiments et perceptions de nos informatrices et donc un indice de l'importance qu'elles accordent à un sujet par rapport à un autre et du sens spécifique qu'elles donnent à un sujet précis. Ce vocabulaire connoté permet aussi de voir comment elles-mêmes attribuent un caractère genré à l'expérience qu'elles racontent : les mots utilisés peuvent servir à étiqueter des manifestations du genre ou à reproduire des dynamiques inégalitaires.

3.9 Conclusion

Au fil de ce chapitre, nous avons démontré la manière dont nous avons construit notre démarche méthodologique. Nous avons décidé de bâtir celle-ci autour de quatre idées principales. D'abord, toute connaissance est construite et située : il n'existe pas de savoirs objectifs ou neutres. Ensuite, l'expérience des individus est teintée par leur situation sociale propre, qui limite et structure l'horizon des connaissances et des expériences disponibles pour ceux-ci. De ce fait, les réalités et les points de vue sont multiples. Enfin, tout sens est produit dans un contexte de co-construction où le chercheur joue un rôle actif, notamment dans la visée émancipatoire de sa recherche.

Gardant à l'esprit ces quatre orientations de recherche, nous nous sommes consacrée à l'analyse des données. Ce faisant, nous avons cherché à répondre à notre question de recherche : Comment les journalistes québécoises correspondantes à l'étranger négocient-elles les dynamiques de genre à l'œuvre dans le cadre leur pratique professionnelle? Les réponses à cette question et les résultats de notre analyse seront présentés dans le chapitre suivant

² La liste complète des codes utilisés peut être consultée dans l'Annexe I.

4. Chapitre 3 : Analyse des données

Après avoir réalisé huit entrevues avec des journalistes correspondantes québécoises, nous nous sommes attachée à l'analyse de ces entretiens en utilisant l'analyse critique de discours. Dans les pages suivantes, nous présenterons les résultats de cette analyse. D'abord, nous nous pencherons sur les concepts d'écriture féminine et de « beats » genrés, pour ensuite analyser le malaise qu'ils ont déclenché chez nos répondantes. Nous poursuivrons en identifiant les diverses manifestations du machisme dans les salles de nouvelles au pays. Nous présenterons ensuite les différentes stratégies de négociation du genre observées dans les propos de nos répondantes dans la salle de rédaction et sur le terrain, tant au Québec qu'à l'étranger. Nous poursuivrons en nous intéressant aux dynamiques genrées remarquées par nos correspondantes lors de leurs affectations à l'étranger, dynamiques qui seront présentées en deux parties, la première portant sur les avantages qu'elles comportent pour ces femmes journalistes, et la seconde, sur les inconvénients. Par la suite, nous discuterons des thèmes ayant émergé d'eux-mêmes dans le propos de nos répondantes, soit les stratégies de la séduction et de la nunuche, les réseaux informels de solidarité et la conciliation travail-famille. Avant de clore le chapitre, nous discuterons de l'apport des femmes à la profession journalistique et des reculs connus par les femmes journalistes dans les dernières années. Enfin, nous réfléchirons sur la portée de notre analyse et sur sa signification pour les femmes journalistes.

Avant de commencer l'analyse, il nous paraît important de procéder à deux précisions terminologiques. D'abord, nous utiliserons le terme « sexe » dans certains cas où nous paraphrasons nos répondantes. Nous justifions ce choix pour la simple raison que dans leurs réponses, c'est le sexe qui a le plus d'influence : c'est leur appartenance à un groupe de sexe, à une catégorie sociale, qu'elles perçoivent comme productrice d'inégalités ou cause de leurs problèmes. Dans l'analyse, par contre, nous utiliserons le terme genre, étant donné que ce sont les manifestations de celui-ci que nous examinons. L'utilisation du terme « sexe » réfèrera donc aux propos de nos informatrices, et l'utilisation du terme « genre », à l'analyse que nous en tirerons.

Ensuite, nous utiliserons indifféremment les termes « salle de rédaction » et « salle de nouvelles. » Traditionnellement, le premier réfère à la presse écrite et le second, à la presse électronique. Nous avons choisi de faire usage des deux puisque nos journalistes proviennent à la fois de médias écrits et télévisuels. Il n'y a donc aucun lien entre le terme utilisé pour traiter des propos d'une informatrice et le type de média par lequel celle-ci est employée.

4.1 L'écriture féminine : Un concept à plusieurs dimensions

Rappelons d'abord que l'écriture féminine, selon van Zoonen, dépendrait surtout des attentes qu'entretiennent les patrons envers leurs collègues et employées féminines : ainsi, ils s'attendraient à une sensibilité plus

affirmée, une intuition développée et un intérêt certain pour les relations humaines et la vie personnelle (1988 : 42).

4.1.1 Une « sensibilité » différente

Pour la plupart de nos répondantes, l'écriture féminine relève de stéréotypes, et n'existe pas dans les faits dans la salle de rédaction. « Non. Je pense pas [qu'il existe une écriture féminine]. Il y a du monde qui ont des bonnes plumes, pis il y a du monde qui ont des moins bonnes plumes », résume la répondante 4, faisant écho à ses consœurs.

Si telle est la réponse que l'on reçoit quand on aborde la question directement, au fil des entrevues, des caractéristiques émergent qui nous semblent reliées à l'écriture féminine telle que définie par van Zoonen (1988) et Saint-Jean (2000), comme la sensibilité, l'approche plus humaine et une manière différente de percevoir le journalisme.

Ainsi, plusieurs de nos répondantes soulignent l'existence d'une certaine « sensibilité » féminine. « On couvre pas les histoires exactement de la même façon », admet la répondante 7, rejoignant les répondantes 1 et 5. La répondante 5, par ailleurs, explique bien ce qu'elle entend par « sensibilité différente » : « Normalement, une femme va être moins froide dans son traitement qu'un homme. Moi c'est ce que j'ai pu observer. Il y a toujours des cas d'exception, là, des femmes qui vont faire une bonne analyse et tout ça, mais c'est une espèce de touche personnelle de sensibilité que je trouve que les hommes ont moins. Encore aujourd'hui. »

Cette citation nous semble par ailleurs particulièrement évocatrice. En effet, en associant la chaleur à la féminité, cette répondante rejoint les catégories de Bourdieu (2002) et de Préjean (1994). Traditionnellement, la chaleur représente l'émotion, la proximité relationnelle, voire la perte de contrôle des émotions. Ces émotions sont elles aussi traditionnellement associées à la femme (Bourdieu, 2002; Préjean, 1994; de Beauvoir, 1949a). Que notre répondante associe spécifiquement la chaleur à l'approche féminine nous semble l'indice de l'intériorisation des stéréotypes genrés, voire de leur acceptation, puisque cela lui semble normal que les femmes adoptent une approche plus chaleureuse. La norme devient donc ici de se conformer aux attentes genrées envers les femmes, et non pas de les mettre en doute ou de les contester, ou encore de reconnaître l'action située des femmes, dont la position sociale spécifique les ouvre à d'autres approches et perspectives.

4.1.2 Une approche plus humaine

Cette sensibilité féminine se manifesterait aussi dans la manière globale de préparer le reportage, par exemple dans l'attitude envers les sources. Elle serait aussi présente dans la manière d'aborder les sujets, dans les angles choisis et dans la manière dont la journaliste couvre l'événement, qui serait plus centrée sur l'expérience humaine que les faits bruts.

L'approche plus humaine de préparation des reportages peut se manifester dans une attitude plus compréhensive envers les sources (répondantes 1, 2, 3, 5, 7). Ainsi, la journaliste prend le temps de mettre à l'aise son informateur, de poser plusieurs questions et de faire parler davantage l'interlocuteur, comme l'explique la répondante 7 :

Quand tu fais des nouvelles, c'est sûr que tu peux débarquer, allume le Kodak, braque le micro dans la face de la personne, pis dès que tu as ta clip, pis des fois ta clip c'est la première affaire que la personne va te dire, OK, merci, bonsoir, tu t'en vas [...]. Effectivement, il y a des situations où ça s'impose, ce genre d'approche-là, parce que tu travailles [...] dans l'urgence, mais moi [...] je remarque que les filles travaillent beaucoup plus [sic] comme ça. Elles vont pas se contenter d'une ou deux questions, tu sais, elles vont gratter un petit peu plus [...], faire parler la personne. [...] Moi je trouve que des fois, ça vaut la peine de mettre les gens à l'aise, et [...] c'est pas très masculin comme approche, ça.

Ce réflexe plus humain se manifeste aussi dans l'intérêt porté aux sujets touchant la famille et l'expérience humaine, ainsi que dans une manière plus empathique et chaleureuse d'aborder les reportages, selon nos répondantes. On voit aisément ici le lien avec l'écriture féminine telle que décrite par la théorie : donc, même si elles rejettent d'emblée l'idée d'une écriture féminine, les femmes journalistes adopteraient tout de même une manière de travailler qui s'en approche.

Toutefois, il n'y a pas d'unanimité parmi nos répondantes sur ce point. En effet, quelques-unes apportent des points de vue différents. Ainsi, la répondante 6 exprime un certain malaise par rapport à la sensibilité particulière des femmes relevée par ses collègues et la littérature : « On dit que les femmes sont plus sensibles, plus humaines. Parfois, oui, mais il y a aussi des reporters hommes qui sont très sensibles et très humains. » Elle présente donc une position généralement plus nuancée que celle de ses collègues.

On remarque aussi une certaine forme de négation de cette écriture féminine, notamment auprès de la répondante 8 : « Quelque part, tu rencontres des individus avec des dadas pis des approches ben particulières, mais je peux pas dire, tu sais, que les gars sont plus centrés sur les faits et que les filles sont plus centrées sur les émotions. Pour moi, je sais pas, mais je pense que le terrain [...] a cette capacité de [...] niveler, vraiment [...]. Les gars et les filles, c'est du pareil au même. »

Cette perception nous rappelle van Zoonen (1988) et Lavie et Lehman-Wilzig (2003), qui affirment que les journalistes ne disposent pas de suffisamment d'autonomie pour avoir un impact réel sur les nouvelles produites, celles-ci étant construites selon le modèle d'objectivité journalistique en vigueur.

4.1.3 Le journaliste comme témoin subjectif créateur d'empathie

L'écriture féminine n'est pas nécessairement liée à l'écriture elle-même : elle peut aussi se manifester à travers une conception différente du métier. En effet, femmes et hommes auraient une vision différente de leur travail (Pritchard et Sauvageau, 1999). De plus, les femmes seraient plus critiques de la notion d'objectivité (van Zoonen, 1988).

Après avoir discuté de ces phénomènes avec nos répondantes, il en ressort deux constats principaux. D'une part, elles soulignent des éléments classiques de la définition du journalisme, comme l'importance de rapporter fidèlement les événements et de débusquer les faits les plus importants dans un objectif d'intérêt public. D'autre part, elles font aussi émerger de nouvelles préoccupations, soit la création de l'empathie et le partage d'histoires humaines.

Nos informatrices s'entendent sur le premier point : l'importance de témoigner des événements auxquels elles assistent. Cet élément rappelle les écrits de Sormany, pour qui le rôle de témoin est le premier devoir du journaliste (2011). Les journalistes de notre échantillon placent aussi l'objectivité parmi les éléments les plus importants du journalisme. Relevons toutefois que la moitié d'entre elles doutent qu'il soit possible d'atteindre une quelconque forme d'objectivité (répondantes 3, 4, 5 et 8), affirmant que l'individualité des journalistes se fait sentir dans chaque reportage et que la neutralité absolue est impossible.

Cette contestation de l'objectivité nous ramène aux nouveaux paradigmes journalistiques énoncés par Charron et de Bonville (1996) et par Essert et Umbricht (2014). En effet, que l'on parle de journalisme « de communication » comme les premiers, ou de journalisme « interprétatif », comme les seconds, le constat est le même : le journalisme se modifie peu à peu pour mettre de l'avant l'opinion et l'analyse, reléguant les faits bruts au second plan. Ainsi, la subjectivité du journaliste prend beaucoup plus d'importance que dans le journalisme traditionnel. Par conséquent, la critique de l'objectivité que font nos répondantes rejoint davantage le nouveau paradigme journalistique que l'ancien, ce qui viendrait appuyer la théorie quant au changement qui s'observerait à cet égard dans les pratiques des professionnels. Toutefois, il importe de rester prudent, puisque selon van Zoonen (1988), les femmes journalistes ont une tendance plus marquée à critiquer l'objectivité, étant donné que cette notion est construite à partir de standards masculins qui ne cadrent pas nécessairement avec leur vision du journalisme. On ne peut donc pas savoir avec certitude si ce scepticisme face au concept d'objectivité vient du changement de paradigme journalistique ou plutôt d'une conception « féminine » de la profession.

La perception du journalisme chez nos répondantes diverge du modèle journalistique classique sur un autre point : la création d'empathie. Selon elles, la création d'empathie serait un élément fondamental de tout travail journalistique. Cette formule particulièrement efficace nous vient de la répondante 3, qui affirme que le journaliste doit « créer l'empathie » et permettre à son public de « se mettre dans les souliers » des acteurs de l'actualité. Ce procédé permet donc de rendre l'actualité plus intéressante pour le public et de lui faire comprendre les enjeux de manière plus personnelle.

L'humain en tant qu'individu touché directement par une situation prend aussi une place centrale dans les témoignages de nos répondantes. Toutes s'entendent sur le fait qu'il faut donner la parole aux individus, expliquer à travers ce qu'ils vivent. « [Il faut] expliquer à travers l'humain, à travers les expériences humaines, parce que ce sont des humains qui sont concernés par ces situations-là, c'est pas des abstractions », explique

la répondante 1. « Ce qui est important, c'est les gens qui sont dedans. À la journée longue. Pis qui voient pas la lumière au bout du tunnel. C'est leur histoire que tu vas raconter », affirme pour sa part la répondante 8, critiquant la tendance actuelle du journalisme à mettre au premier plan le journaliste lui-même plutôt que l'histoire qu'il raconte.

Cette idée de mettre l'humain au cœur de l'actualité et de créer de l'empathie en abordant un sujet de façon subjective rappelle les propos de Debras (2003), qui a interrogé des hommes et des femmes sur leur perception de ce que devrait être le journalisme. La plupart de ses répondantes ont affirmé que le journalisme devrait être plus humain et s'intéresser aux impacts des événements sur les personnes plutôt que les présenter comme des enjeux abstraits (Debras, 2003 : 122).

Autre fait intéressant, pour les femmes avec lesquelles Debras s'est entretenue, un bon article de presse écrite laisse entrevoir la subjectivité du journaliste : on sent que le journaliste a « vécu » son article et ne se contente pas d'énoncer des faits l'un après l'autre (Debras, 2003 : 123). Par ailleurs, les femmes aimeraient que « l'information internationale soit moins austère dans la forme, et dans le fond » (Debras, 2003 : 125). Le soin apporté à « créer l'empathie » par nos répondantes permettraient donc de répondre à cette préoccupation qui, selon Debras, est bien réelle chez les lectrices. On peut donc remarquer que les préoccupations des lectrices et des journalistes se rejoignent de manière globale, ce qui pourrait permettre aux femmes journalistes de conserver l'intérêt de leur public féminin envers les enjeux couverts et de justifier une certaine « différence » dans leur démarche.

4.1.4 Un lien avec le journalisme de communication?

Il apparaît donc que nos répondantes mettraient de l'avant un journalisme correspondant aux critères du journalisme de communication, qui serait le nouveau paradigme dominant. Ainsi, elles semblent pratiquer un journalisme s'inscrivant dans la dynamique intersubjective propre au journalisme de communication, à travers laquelle le journaliste énonciateur cherche à rejoindre un public considéré comme sujet. Cette valorisation de la subjectivité ne serait donc pas nécessairement « féminine », au sens biologique du terme, révélant plutôt une facette du journalisme de communication où l'objectivité n'est plus le point de repère central.

Toutefois, l'apparition de cette caractéristique du journalisme de communication ne signifie pas nécessairement que nos informatrices se conforment en tous points à ce modèle théorique : en effet, elles n'hésitent pas à placer l'objectivité parmi les idéaux journalistiques les plus importants, au même titre que la véracité de l'information.

Par ailleurs, l'idée du journaliste « créateur d'empathie » à travers des histoires vécues par des individus impliqués dans les événements rappelle le « storytelling » de Salmon (2007). Le journaliste s'applique, dans cet esprit qui rejoint celui des femmes interviewées, à mettre en scène des personnages auxquels le public pourra s'identifier, afin de l'intéresser plus directement aux événements. Ce recours au « storytelling »

entraîne aussi une plus grande part d'émotions dans les reportages, ce qui rappelle aussi la démarche expliquée par nos répondantes.

Comme nous n'avons pas interrogé d'hommes journalistes, il nous est impossible de vérifier si ces similitudes entre la démarche de nos répondantes et le journalisme de communication sont réellement dues au changement de paradigme ou si elles relèvent plutôt d'une expérience située qui entraînerait les femmes à faire une plus grande place à l'émotion dans leur couverture.

De plus, le fait qu'elles attribuent elles-mêmes ces différences à leur appartenance au groupe des femmes nous semble important : les différences perçues sont, pour elles, reliées aux différenciations sexuées, et non pas aux mutations paradigmatiques. Ce point de vue situé et partiellement genré souligne une différence perçue sur le terrain. Il met aussi en garde contre une éventuelle dévalorisation de ce qu'elles considèrent comme une source de richesse pour le journalisme, élargissant le spectre des pratiques possibles. Ces différences perçues et leur explication par nos répondantes permettent une fois de plus de remarquer la complexité des rapports sexués analysés à la lumière du genre.

Par ailleurs, les nombreuses références aux paradigmes du journalisme d'information et de communication démontrent bien l'hybridation possible du paradigme journalistique en tant que dispositif sociocognitif grâce auquel les journalistes définissent leur activité professionnelle. Ainsi, les caractéristiques théoriquement liées à l'un ou l'autre des paradigmes peuvent, dans la réalité, se côtoyer dans les pratiques et les perceptions des professionnels : ainsi, on voit que nos informatrices laissent une plus grande place à la subjectivité dans leurs reportages, rejoignant le journalisme de communication, tout en reconnaissant l'objectivité comme primordiale, s'inscrivant dans le journalisme d'information.

4.2 Des « beats » genrés reconnus, mais pas acceptés

L'idée des « beats » genrés a également causé un certain malaise chez nos répondantes. Ces « beats », selon Robinson et Saint-Jean (1998), se manifesteraient dans une division sexuée des domaines de couverture. Les femmes seraient associées à des domaines comme les affaires sociales, l'éducation, la consommation ou encore la santé, les minorités ethniques et l'environnement, considérés comme moins prestigieux (Djerf-Pierre et Löfgren-Nilsson, 2004; van Zoonen, 1994).

Nos informatrices reconnaissent l'existence de ces domaines d'affectation genrés : la majorité d'entre elles (répondantes 1, 3, 4, 5, 6 et 7) admettent que les femmes sont le plus souvent assignées à ce genre de sujets. De plus, leurs témoignages convergent avec la théorie : les sujets plus « humains » seraient le plus souvent attribués aux femmes. Ainsi, l'idée du journalisme « human » revient très souvent dans le discours de nos informatrices pour décrire les « beats » genrés.

La répondante 5 affirme ainsi que les femmes sont plus souvent associées aux sujets « human social », comme la prostitution, les questions reliées aux femmes, les soins de santé et la natalité. À l'opposé, elle cible

l'économie et la politique comme des sujets traditionnellement masculins, rejoignant notamment Robinson et Saint-Jean (1998; Djerf-Pierre et Löfgren-Nilsson, 2004; van Zoonen, 1994; Neveu, 2000).

Même si nos informatrices reconnaissent l'existence de ces domaines genrés, elles ne sont pas d'accord avec l'étiquette qu'ils apposent aux femmes journalistes. En effet, elles rejettent toutes l'idée que les femmes seraient meilleures dans ce type de sujets que dans d'autres considérés plus « masculins. »

Plusieurs de nos répondantes estiment toutefois que la séparation sexuée des domaines de couverture est de moins en moins évidente. La répondante 2 croit que ce phénomène « existe encore, mais dans la plupart des bureaux, on est moins porté à juger qu'avant. Tout est fermé ou ouvert pour une fille, et pour un gars aussi. [...] Les patrons ne disent plus "Ah non, je l'envoie pas, c'est une fille" ». D'après elle, le sexisme est désormais « latent », puisqu'il est socialement mal vu d'adopter des comportements sexistes ou de verbaliser des opinions de ce type.

Malgré le caractère plus subtil de la caractérisation genrée des « beats », quelques-unes de nos répondantes mettent en garde contre le risque pour les femmes d'être associées trop étroitement à ces domaines stéréotypés. La répondante 5 affirme ainsi que le risque de se laisser « enfermer » dans ce genre de sujet est bien réel, et qu'il faut trouver un moyen de sortir de ces « beats » genrés pour prouver sa valeur dans d'autres spécialisations considérées comme masculines. La répondante 6 exprime elle aussi son désaccord avec ces pratiques genrées, tissant un lien entre les attentes quant à une écriture « féminine » et ces « beats » sexués :

Je trouve ça trop réducteur, d'associer certaines valeurs [aux hommes, et d'autres aux femmes]. C'est souvent aussi, le plus souvent, condescendant pour les femmes. Justement quand on dit, les *hard news*, c'est les hommes, et ce qui est plus secondaire, c'est les femmes. [...] On peut très bien combiner les deux, faire des trucs importants, mais le faire avec sensibilité, humanité. Je pense que les hommes et les femmes peuvent le faire. [...] Comme plusieurs domaines de la société, on va associer certains domaines les plus virils, politique, je dirais plus [aux] hommes, parce que les plus humains, ce sera plus les femmes, mais c'est [...] des vieux stéréotypes qui [...] sont présents dans notre société et qui peuvent pas disparaître comme ça.

En bref, les femmes journalistes n'acceptent pas d'être étiquetées à des domaines de couverture moins prestigieux.

4.3 Un malaise clair

Il ressort de notre analyse une tendance claire : les idées d'écriture féminine et de « beats » genrés causent un certain malaise chez nos répondantes. Nous avons aussi remarqué une importante proximité des deux termes dans le discours de nos informatrices, ce qui nous permet de relier ces deux thèmes dans notre analyse. En effet, les journalistes interrogées abordent souvent ces deux sujets l'un après l'autre, voire dans la même phrase, ce qui nous paraît le reflet de leur parenté théorique. La répondante 3 nous fournit un bon exemple de ce malaise et de cette proximité: « Un journaliste a dit que "Tous les gars, vous êtes juste intéressés par le bang-bang, alors que les filles, vous allez plus en profondeur." [...] Je ne suis pas sûre

jusqu'à quel point je souscris à ce point de vue, mais c'est vrai qu'en général, je remarque que les grands dossiers human sont plus souvent faits par des journalistes femmes, et elles mettent plus de soin à ce genre de papier-là. » On voit clairement dans ces propos le malaise créé par ces deux concepts : « Je ne suis pas sûre [...], mais c'est vrai » reflète bien la réticence à admettre une écriture différenciée, que notre informatrice aurait pourtant concrètement observée dans sa pratique professionnelle.

Nous croyons que ce malaise trouve son origine dans l'opposition permanente entre socialisation professionnelle –qui fait que les journalistes sont censés choisir les mêmes sujets, à aborder de manière similaire, en faisant ressortir des éléments semblables – et socialisation différenciée –qui imprime éventuellement sur les individus des attentes et performances sociales différenciées selon le sexe. En effet, en tant que journalistes, elles doivent se conformer à des manières de faire bien précises, qui cherchent à gommer toute différence individuelle pour obtenir un produit journalistique exempt de subjectivité. Mais, en tant que femmes, elles sont habituées à être considérées comme différentes des hommes, et comme devant faire les choses d'une manière distincte. Se déroule ainsi un combat perpétuel entre socialisation professionnelle et socialisation genrée, dont les attentes contradictoires sont parfois difficiles à satisfaire – voire totalement irréconciliables, d'où les propos ambivalents retrouvés dans le témoignage de nos informatrices.

4.4 Un machisme toujours présent au pays

La seconde tendance qui ressort de notre analyse est le fait que le machisme est toujours bien présent dans les salles de rédaction. Cette dynamique inégalitaire hiérarchisant les sexes impose aux correspondantes de solides contraintes qui se répercutent jusque dans leur vie personnelle.

Le machisme se manifeste lorsque femmes et hommes ne sont pas également considérés dans un milieu donné. La salle de rédaction ne fait pas exception à cette règle. Dès leurs débuts dans la profession journalistique, ce rapport inégalitaire marque leur expérience de diverses manières : comportements machistes, plus subtils aujourd'hui qu'il y a 20 ou 30 ans, harcèlement sexuel, « double standard », réseaux informels réservés aux hommes et culture typifiée masculine, dont les ramifications s'étendent des comportements attendus dans la salle de rédaction aux structures organisationnelles, sont autant d'éléments à l'avantage des hommes observés par nos répondantes.

4.4.1. Un milieu macho en progression...ou le genre en reconfiguration

Dans les années 1970 et 1980, jusqu'au début des années 1990, le machisme était particulièrement présent dans le milieu journalistique, selon nos répondantes. Aujourd'hui, il semble y avoir eu une certaine progression, qui tend vers une diminution des comportements machistes et surtout, une reconfiguration de ceux-ci.

Ainsi, les répondantes de notre échantillon aux carrières les plus longues (1, 2, 5 et 8) sont presque unanimes : le milieu journalistique était profondément macho lorsqu'elles y sont entrées. La répondante 1 illustre bien ce phénomène :

Quand j'ai commencé moi, c'était un monde de machos, vraiment, il y avait très peu de femmes. J'ai une collègue qui, dans son entrevue d'embauche, s'est fait demander "Avez-vous l'intention d'avoir d'autres enfants?" pis c'était avec le sentiment que si elle disait oui, elle serait pas embauchée, là. Ça, je vous parle d'il y a trente ans. C'était un monde de gars, macho. Il y avait pas [...] de place pour les gays, il y avait pas de place pour les femmes beaucoup.

La résistance de la part des patrons à affecter des femmes dans des domaines strictement masculins était monnaie courante dans les années 1980. En effet, la répondante 2 a dû faire face à une réticence marquée de ses supérieurs après son affectation dans un milieu jusque-là entièrement couvert par des hommes. Après un an dans cette section, où elle était la première femme, sa compétence était finalement reconnue par tous. « Une fois que ça a cliqué, une fois qu'ils ont vu [ton travail], tu sais, au bout d'un an, là, quand tu as fait la manchette [...] régulièrement, [...], et que t'es officiellement le chroniqueur [...], sans équivoque, tout d'un coup, ton sexe n'a plus d'importance », explique-t-elle.

Depuis les années 1990 et particulièrement dans les années 2000, il semble y avoir une certaine progression quant à la perception des femmes journalistes, qui serait aujourd'hui plus neutre. À ce sujet, la répondante 2, qui a vu l'évolution depuis le milieu des années 80, est catégorique :

Chez nous, les relations sont devenues beaucoup plus neutres. OK. À cause du politiquement correct, tu trouveras jamais un collègue qui te dit ouvertement "Ah non, vous êtes des filles, vous pouvez pas faire ça." Tu comprends. Même s'ils le pensent, ils le diront plus, parce que c'est comme : "T'es quoi, un dinosaure", quelqu'un qui parle comme ça c'est un vrai dinosaure, tu vois. Donc les comportements et les attitudes ont changé beaucoup par rapport à ça.

Cet optimisme est partagé par nos répondantes les plus jeunes (répondantes, 3, 4, 6 et 7), dont la plupart (3, 6 et 7) affirment n'avoir pas été victimes de comportements ouvertement sexistes. Ayant commencé à travailler à la fin des années 90 ou durant les années 2000, ces journalistes ont donc vu les résultats de l'évolution remarquée par nos répondantes les plus âgées.

Toutefois, il est important de relever que la répondante 4 nous a fourni un exemple marquant de comportement machiste dans la salle de rédaction. Une jeune journaliste de son média a remporté récemment un prix d'excellence. Le patron de l'entreprise l'a décrite comme faisant partie « d'un très petit noyau dur de jeunes journalistes de la relève », selon notre répondante. Une autre jeune journaliste a demandé si elle faisait elle aussi partie de ce noyau, ce à quoi le supérieur a répondu : « Non, parce que toi, t'as enfanté. » La journaliste qui a nous a raconté cette histoire est certaine qu'il s'agissait d'une blague, mais d'une blague « qui a mal passé ».

À première vue, le machisme semble donc en régression dans les salles de rédaction. Toutefois, il faut être prudent : en effet, lorsque l'on aborde la question de front, les femmes journalistes affirment que les

comportements machistes sont très rares, voire absents. Mais, lorsque l'on analyse plus attentivement l'ensemble du discours, on retrouve plusieurs manifestations du machisme dans les anecdotes racontées par nos informatrices. Nous croyons donc que les comportements machos sont toujours présents dans la salle de rédaction, mais qu'ils se sont reconfigurés en prenant des formes plus subtiles.

4.4.2. Le harcèlement sexuel toujours présent

Le harcèlement sexuel est la forme de machisme la plus évidente que nous avons relevée. Le harcèlement sexuel, selon Blackstone et McLaughlin, se définit ainsi : « Sexual harassment refers to unwanted sexual attention that occurs at work or in school. Specific behaviors that may qualify as sexual harassment include unwanted touching or sexual advances, invasion of one's personal space, offensive sexual joking or other remarks, and the display of offensive sexual materials such as posters or calendars » (2009 : 763).

Le harcèlement sexuel est généralement admis comme faisant partie de la vie professionnelle des journalistes. Trois de nos répondantes ont été témoins ou victimes de harcèlement de forme plus ou moins grave. La répondante 2 résume la situation en disant : « Le harcèlement, on en a toutes vécu, je pense. »

Le harcèlement peut prendre plusieurs formes, variant selon le contexte ou les expériences de chacun. La répondante 8 décrit le harcèlement dont elle a été victime comme « des patrons masculins qui voulaient coucher avec des employées féminines. Oui [...] c'est ça. Vraiment, [...] des hommes qui font sentir à des femmes que ils ont plus de pouvoir et puis qu'il faut se plier à leur façon de voir les choses si on veut obtenir quoi que ce soit. » Ce rapport de pouvoir liant patron et employée nous semble particulièrement dangereux, puisque la journaliste qui refuserait d'accéder aux demandes d'un patron pourrait être sanctionnée par la perte d'un emploi ou une rétrogradation.

Les blagues de mauvais goût font aussi partie des formes de harcèlement relevées. La répondante 4 a fait les frais de l'une de ces blagues, de la part d'un de ses patrons, qu'elle nous a racontée ainsi :

L'autre fois, je parlais avec un boss, [...] il m'a parlé de son gros pénis. Mouais. Pis c'était vraiment comme, out of nowhere. En fait, j'en ai parlé à mon chum pis il était vraiment fâché, pis "Ça a pas de bon sens", pis c'est vrai que ça a pas de bon sens. Pis, si je m'étais plaint, il aurait probablement perdu sa job ou je sais pas quoi, [...] mais je l'ai pas fait, parce que moi je pense [que c'était] pas du harcèlement sexuel [...], il a essayé de faire une joke, [...] c'est le genre de jokes qu'ils font tout le temps entre [hommes].

Il paraît y avoir une certaine dédramatisation de ces agissements dans les salles de nouvelles, incluant chez les femmes journalistes, qui nous semble un indice de leur fréquence, voire de leur normalisation. C'est ce qui explique selon nous que des comportements tels que ceux qui ont été relevés par nos informatrices n'aient pas été systématiquement dénoncés afin d'éviter qu'ils ne se reproduisent.

4.4.3. « Double standard » et jeunesse : Redoubler d'efforts pour faire sa place

Le machisme ambiant que décrivent nos répondantes se manifeste également dans l'attitude générale envers les femmes, qui doivent le plus souvent redoubler d'efforts pour obtenir leur crédibilité professionnelle et mériter leur place dans la salle de nouvelles.

À ce sujet, notre échantillon est divisé : la moitié de nos répondantes estiment que leur sexe n'a aucun impact sur la crédibilité qu'on leur accorde, alors que la seconde moitié des informatrices pensent qu'elles ont dû redoubler d'efforts pour voir leur compétence reconnue et mériter leur place.

Les informatrices 1, 4, 6 et 8 affirment qu'elles n'ont jamais rencontré d'obstacles particuliers à cause de leur sexe, et qu'elles n'ont pas fait l'objet de traitement différencié de la part de leurs collègues ou patrons. « Je n'ai jamais eu de problème particulier parce que j'étais femme », résume la répondante 4. La répondante 6 partage ce point de vue, affirmant : « Je pense pas qu'on est désavantagée parce qu'on est femme aujourd'hui. » Elle ajoute qu'il y a maintenant beaucoup de femmes parmi les meilleurs journalistes de son média, ce qui semblerait une preuve du traitement égalitaire réservé aux femmes et aux hommes.

De leur côté, les informatrices 2, 3, 4, 5 et 7 sont convaincues que leur sexe a un impact sur la perception de leur crédibilité. La répondante 5 fournit un exemple particulièrement éclairant, racontant l'hostilité avec laquelle ses collègues masculins ont réagi à sa promotion à un « emploi de prestige », selon ses propres termes, prétendant qu'elle avait été favorisée parce qu'elle était une femme :

Ils critiquent toujours ton travail. Ils minent ton travail tout le temps. Ils critiquent ton travail. "C'est pas bon ce que tu fais, t'es poche", tes idées sont jamais bonnes. T'es toujours, toujours critiquée. Même [...], à moment donné, quelques-uns se sont ligüés contre moi. Là une chance que [...] mon patron me faisait très confiance. [...] Il les a remis à l'ordre, si tu veux. Mais j'ai été [...] presque intimidée à une certaine époque, au début surtout, par ces gars qui [...] estimaient que c'est eux qui devaient avoir la job et pas moi. Et que, en plus, dans leur tête, si j'avais eu la job, c'est parce que j'étais une femme. Donc, j'étais pas aussi compétente qu'eux.

Par ailleurs, ce problème de crédibilité serait particulièrement criant lorsque la journaliste est en début de carrière : quatre de nos répondantes ont souligné cet aspect. Cette combinaison du sexe et de l'âge ayant un impact sur la crédibilité des journalistes nous ramène à la dimension intersectionnelle du genre : il se conjugue à d'autres rapports sociaux pour créer une dynamique oppressive complexe, contraignante pour les femmes (Bereni *et al.*, 2012).

De plus, cet élément est particulièrement intéressant puisqu'il s'étire dans le temps : les répondantes ayant affirmé avoir eu des problèmes liés à leur jeune âge n'étaient pas toutes de la même génération, cumulant parfois une trentaine d'années d'expérience, et parfois, une dizaine au moment de l'entrevue que nous avons réalisée avec elles. Cette constante nous semble symptomatique d'un problème systématique de crédibilité rencontré par les jeunes femmes : elles ont suffisamment de connaissances pour être considérées comme compétentes, mais leurs collègues refusent de leur accorder la crédibilité qu'elles méritent.

Ce problème de crédibilité se manifeste en outre peu importe où la journaliste se trouve : que ce soit au Québec ou à l'étranger, la situation est la même, estime la répondante 3 : « Même ici, les gens nous prennent moins au sérieux quand on est jeune, pis qu'on est une fille », affirme-t-elle, rejoignant la répondante 2. De son côté, la répondante 7 a éprouvé des difficultés particulièrement marquantes à ce sujet après avoir obtenu un poste prestigieux : « J'ai trouvé ça difficile. J'avais vraiment pas le respect de mes collègues masculins, qui étaient plus vieux que moi. Ça, moi j'ai trouvé ça très difficile à plein d'égards. » Elle nous a ainsi donné plusieurs exemples de situations où ses patrons ont douté de sa compétence, voire ignoré complètement ses recommandations quant aux changements à apporter au fonctionnement du bureau qu'elle dirigeait.

Être jeune diminue ainsi la crédibilité auprès des sources, des patrons et des collègues. Les jeunes journalistes doivent donc déployer de plus grands efforts pour être reconnus comme compétents, à plus forte raison lorsque ce sont des femmes, selon plusieurs de nos répondantes. Il serait par conséquent plus difficile pour une jeune femme que pour un jeune homme de faire sa place dans la salle de rédaction.

Par contre, une fois leur carrière bien lancée, les répondantes ont vu certains problèmes se résorber. Ainsi, la répondante 2 affirme que plus personne n'ose la harceler ou se moquer d'elle : « Je n'ai plus 20 ans. Ça prend beaucoup de courage pour me harceler! J'admire ceux qui me harcèlent! » Cette diminution des problèmes liés à l'âge au fil de la carrière est une caractéristique commune à toutes nos répondantes.

Avant de voir sa compétence reconnue, le parcours n'est pas simple. Pour obtenir la reconnaissance professionnelle, les possibilités sont limitées : il faut faire plus, et le faire mieux. La répondante 5 exprime bien la nécessité de performer davantage pour les femmes : « Encore aujourd'hui, je crois qu'une femme, pour faire ses preuves dans le milieu, a besoin d'être plus persévérante et de faire plus, d'être plus exemplaire que les hommes. Encore aujourd'hui. Je le vois parmi mes jeunes collègues, et c'est un peu ce que je peux observer. Faut qu'elles soient encore meilleures, exemplaires, plus performantes, pour faire leur place. »

L'idée d'être meilleure et d'en faire plus rejoint le propos de plusieurs de nos répondantes, qui dégagent des pistes de solution similaires : travailler très dur, donner le meilleur de soi-même et ne pas se laisser abattre par les critiques. La confiance en soi est primordiale, comme le dit la répondante 5 : « Il faut avoir confiance en soi et un moral d'acier. Et ça je pense que je l'ai eu, parce que sinon j'aurais pas passé au travers. »

Le respect du public et le support des proches sont aussi des éléments très importants pour réussir à prendre sa place parmi la communauté journalistique. L'appui de l'entourage et des collègues a ainsi été soulevé par deux de nos informatrices. Sans le support du conjoint ou de la conjointe, notamment, il semble difficile de garder le cap.

Enfin, relevons que le manque de confiance exprimé par les patrons envers les femmes journalistes se manifesterait également lorsque les postes de direction sont occupés par des femmes. La répondante 5 souligne bien ce problème : « On vit, veut, veut pas, dans des sociétés un peu machos, et [...] même les femmes, parfois, qui deviennent nos patrons, ont des réflexes de macho, des réflexes d'hommes. » Cette

tendance à engager des hommes, et pour les femmes d'adopter des comportements « de macho » s'expliquerait par la notion d'homosocialité telle que décrite par Löfgren-Nilsson. L'homosocialité se manifeste comme une préférence pour la compagnie des individus de même sexe, que l'on apprécie davantage que les individus de sexe opposé (2010 : 141). Or, dans le cas qui nous occupe, l'homosocialité sert aussi à définir les comportements désirables dans la salle de rédaction. La majorité des postes de direction étant occupés par des hommes, les comportements masculins deviennent désirables puisqu'ils semblent gages d'un certain pouvoir. Les femmes qui se retrouvent dans des positions de direction ou de pouvoir sont entourées d'hommes : pour confirmer leur place en tant que membres du groupe et préserver leur pouvoir, elles adopteront des comportements semblables à ceux des hommes, que ce soit à travers l'embauche de journalistes masculins ou dans la reconduction de dynamiques inégalitaires.

4.4.4 Des réseaux informels fermés aux femmes

Au sein des salles de nouvelles, les femmes ne sont pas seulement désavantagées parce qu'on met leur crédibilité en doute : elles le sont aussi parce qu'elles n'ont pas accès aux réseaux informels que développent leurs collègues masculins à la faveur de rencontres après les heures de bureau ou d'activités sportives (Löfgren-Nilsson, 2010).

Certaines de nos répondantes (1, 4 et 8) parlent ainsi de l'existence d'un « old boys' network » dans la salle de rédaction. Ce réseau de solidarité masculine permettrait aux hommes d'obtenir plus facilement des promotions, étant donné qu'ils socialisent davantage avec leurs collègues, développant ainsi plus d'affinités.

Ces réseaux posent problème aux femmes journalistes pour une raison majeure. Ces réseaux, dont elles sont le plus souvent exclues, les privent de possibilités d'avancement, les promotions étant habituellement offertes entre « amis » faisant partie du réseau de solidarité. Les compétences réelles se retrouvent ainsi au second rang des critères de promotion, derrière le réseau de connaissances. Le réseau informel revêt ainsi une importance capitale dans l'attribution des postes de prestige.

Les répondantes 1 et 8 ont remarqué ce phénomène, la première affirmant que ce sont « des vieux copains, gars, qui se nomment entre eux », et la seconde déclarant qu'il y a eu « beaucoup de copinage, [...] il y a eu beaucoup de promotions entre amis. [...] Nous, en journalisme, t'as pas besoin de beaucoup de connaissances pour devenir patron. Ça dépend surtout de qui tu connais [plutôt] que de tes compétences reconnues. »

La répondante 8 a semblé particulièrement touchée par ces réseaux, s'étant vu refuser l'accès à certaines activités considérées masculines, comme des parties de golf ou de hockey où les journalistes étaient invités. « Ça se passe entre gars, tu sais. C'est sûr que [...] les filles sont un peu exclues de ça, à la base », explique-t-elle.

Cette idée de réseau n'est pas ressortie chez les autres informatrices, mais il nous semblait important d'en glisser mot, étant donné l'impact concret que cela peut avoir sur la carrière professionnelle des femmes. De

fait, un réseau qui serait bien implanté dans une salle de rédaction pourrait empêcher des femmes d'obtenir des promotions, ou les couper de certaines activités qui leur permettraient d'avoir accès à de nouvelles sources, ou simplement de créer des liens plus étroits avec leurs collègues.

4.4.5 Une culture typifiée masculine au désavantage des femmes

Les avantages des hommes ne se limitent pas à leur présence dans les réseaux informels : la socialisation différenciée qui les rendrait plus agressifs ou les inciterait à performer en ce sens serait aussi un atout dans le milieu typifié masculin de la salle de nouvelles. La démonstration d'une certaine forme d'agressivité peut ainsi aider à obtenir le respect des collègues, comme l'a remarqué la répondante 7 : « Moi, la seule façon que je voyais [d'établir ma crédibilité], c'était de toujours donner le meilleur de moi-même. Mais c'est sûr que j'ai probablement pas mis assez mon poing sur la table. Je pense que, à moment donné, c'est une question d'attitude aussi. Malheureusement, je me souviens de m'être chicanée avec quelqu'un, tu sais, engueulée, et après, je pense que cette personne-là me respectait plus [davantage]. [...] Ça m'avait un peu abasourdie. »

Cette idée de montrer sa force et son agressivité nous ramène aux stéréotypes associés au masculin de Préjean (1994) et de Bourdieu (2002). Les normes que l'on applique aux journalistes relèvent d'un idéal typifié masculin, ce qui entraîne pour les femmes un certain dilemme. Puisque la socialisation différenciée incite les filles à être calmes, voire effacées (Bourdieu, 2002), de devoir faire preuve d'agressivité dans le cadre du travail crée un certain malaise chez les femmes journalistes. Cette obligation d'adopter des comportements masculins nous ramène à la notion d'homosocialité de Löfgren-Nilsson (2004) : comme ce sont les hommes qui possèdent le pouvoir dans la salle de rédaction et qui y sont historiquement majoritaires, les comportements typifiés masculins sont synonymes de compétence et constituent un modèle à suivre. Or, lorsqu'une femme adopte de tels comportements, elle est perçue comme trop agressive ou pas assez féminine : elle se retrouve donc prise entre la socialisation professionnelle, qui lui prescrit des comportements masculinisés pour obtenir la reconnaissance de ses pairs, et la socialisation différenciée, qui la pousserait plutôt à adopter des attitudes typifiées féminines.

Dans l'analyse de l'exemple ci-haut, il faut aussi prendre en compte la position sociale spécifique des femmes : ce n'est pas seulement la socialisation qui influence leur opinion de ces comportements genrés, mais bien leur position sociale en tant que groupe de sexe différent. Dû à leur appartenance à un autre groupe de sexe, elles n'ont pas la même vision quant aux comportements qui devraient être valorisés dans la salle de rédaction.

Par ailleurs, la performance de genre est ici très claire : pour obtenir sa place, il faut se conformer au modèle masculin préétabli, et donc adopter des performances de genre socialement reliées au masculin. Toutefois, le même comportement ne sera pas perçu de la même manière selon qu'il est adopté par une femme ou par un homme (Löfgren-Nilsson, 2004).

Cette culture typifiée masculine est aussi remarquée par d'autres répondantes, dans des circonstances diverses. Ainsi, les qualités nécessaires pour obtenir des postes de prestige seraient masculines, selon la répondante 5 : « Il faut vraiment donner des coups, il faut foncer énormément, et il faut pas avoir peur de piler sur les pieds des autres [pour obtenir ces postes]. Il faut aussi être persévérant. [...] Si on te ferme la porte, tu vas aller par la fenêtre, si on te ferme la fenêtre, tu vas aller par l'autre fenêtre. » Les femmes manqueraient selon elle de la combativité nécessaire pour obtenir de tels postes, et se retrouveraient dans des postes inférieurs. Toutefois, il est important de préciser ici que, si le point de vue de la répondante 5 est intéressant et pertinent, ce n'est pas le caractère des femmes qui est en cause dans leur impossibilité d'obtenir des promotions, mais bien la discrimination dont elles sont victimes, quelle que soit leur performance de genre, qu'elles en soient conscientes ou non. Cette discrimination les coupe ainsi de promotions intéressantes et les cantonne à des postes inférieurs ou des domaines de couverture moins prestigieux.

De ce fait, la direction des médias devient un domaine presque exclusivement masculin : la plupart de nos répondantes s'entendent sur le fait que les femmes sont très peu nombreuses dans les échelons supérieurs des salles de nouvelles (répondantes 1, 2, 3, 4, 5, 7). Cela s'explique en partie parce que les hommes sont traditionnellement considérés comme ayant le meilleur leadership et étant donc plus aptes à occuper des emplois prestigieux offrant de nombreuses responsabilités et des salaires élevés. Par conséquent, on peut affirmer que le genre influence fortement le parcours professionnel des femmes, en diminuant leurs capacités perçues à occuper les postes de direction.

La culture masculine du journalisme se manifeste jusque dans la structure du métier, qui rend les choses très difficiles pour les femmes qui espéreraient de l'avancement ou qui voudraient fonder une famille. En effet, les horaires sont le plus souvent irréguliers, et la disponibilité attendue des journalistes est presque permanente.

Ces deux caractéristiques de la structure journalistique sont encore plus évidentes lorsque l'on s'intéresse aux postes de direction et à la spécialisation de correspondant. En effet, un rédacteur en chef ou un chef de nouvelles doit être disponible à toute heure du jour ou de la nuit, au cas où les journalistes et chefs de pupitre auraient des questions urgentes : que ce soit le samedi soir, par exemple, n'importe pas. De son côté, le correspondant à l'étranger doit le plus souvent être prêt à partir sans préavis, et à travailler à toute heure du jour ou de la nuit si un événement d'importance se produit.

Or, cette exigence de disponibilité pèse lourd pour les femmes, à qui incombe souvent la part la plus large des tâches domestiques et familiales (Bereni *et al.*, 2012). Lorsque la femme journaliste reste dans les échelons intermédiaires, il se peut qu'elle trouve un certain équilibre : mais dès qu'elle obtient un poste plus important, les exigences se font plus contraignantes.

On peut ainsi se poser la question à savoir si la structure même du journalisme empêche les femmes d'accéder à des postes de direction ou de prestige. Les horaires irréguliers et la disponibilité permanente sont des éléments structurels qui font partie du journalisme : or, ces deux facteurs, comme plusieurs autres dont le

peu de reconnaissance pour leurs compétences, incitent plutôt les femmes à désertier les postes de direction et de prestige qu'à les occuper. Les combinaisons de facteurs coupant les femmes de postes prestigieux sont donc multiples et leur impact n'est pas à négliger. Par conséquent, on peut affirmer que la structure journalistique n'est pas adaptée aux femmes.

Lorsque les journalistes ont des enfants, le poids de ces éléments structurels est encore plus lourd. Selon nos répondantes, les horaires irréguliers et la disponibilité permanente font des postes de direction des emplois trop exigeants pour les mères de famille. L'équilibre entre vie familiale et vie professionnelle se trouve vite menacé lorsque la femme obtient un emploi de ce type, selon les répondantes 1, 2, 3, 4 et 5. Les femmes se retrouvent ainsi prises entre leur vie professionnelle et leur vie familiale. Elles choisiraient le plus souvent de donner la priorité à cette dernière, refusant des postes de direction pour passer plus de temps avec leur famille et leurs enfants. « Souvent, on veut pas consacrer notre vie à tout le temps travailler, tu sais. On a d'autres priorités aussi familiales », explique la répondante 1.

Pour les journalistes correspondantes à l'étranger, la conciliation travail-famille prend souvent des allures de véritable sacrifice. C'est en tout cas le mot utilisé par les répondantes 4 et 7 pour définir leur choix d'avoir des enfants. Le choix même de ce terme, fortement connoté, laisse deviner le poids de ce choix sur leur carrière et leur vie en général.

Avoir des enfants devient pour elles une réorientation presque complète de la carrière. « Je pense que [avoir des enfants] est un sacrifice énorme. [...] On voit énormément de femmes célibataires ou en tout cas de femmes qui n'ont pas d'enfants, parce que on s'entend qu'il y a jamais un bon moment, [...] peu importe le boulot, il y aura jamais un bon moment pour avoir des bébés, quand t'es une femme. Mais d'autant plus quand tu es journaliste », affirme la répondante 7.

De plus, le sacrifice professionnel exigé pour fonder une famille devient de plus en plus grand alors que la carrière de la journaliste avance. La répondante 4 nous fournit un exemple frappant :

[C'est un sacrifice] parce que c'est tough, je pense. Moi j'ai eu quand même comme un genre de peak, tu sais, j'étais partout, tu sais, je voyageais, les boss me disaient que j'étais le Wayne Gretzky du journalisme, tu sais [...]. Pis après ça je suis revenue, pour avoir des enfants. Parce que mon chum était ici, pis moi j'étais là-bas, fait que, ça faisait pas des enfants forts. [...] Mes boss voulaient que je reste [là-bas], mais j'ai pris la décision de revenir pour avoir des enfants. Fait que c'est sûr que c'est un sacrifice pour moi. Parce que ça allait super bien mon affaire. Ma carrière allait super, pis c'est sûr que [...] j'en aurais fait beaucoup plus [de reportages à l'étranger] si j'avais pas eu d'enfants, c'est clair et net.

Ainsi, avoir des enfants revêt un caractère presque définitif pour les femmes journalistes à l'étranger. S'il est toujours possible d'avoir des assignations intéressantes, de faire des reportages plus près de chez soi, il est tout de même difficile de concilier carrière et famille. Même pour celles qui n'ont pas d'enfants, le choix de fonder une famille semble lourd de conséquences, comme l'explique la répondante 8, elle-même sans enfants : « Pour [celles qui ont des enfants] c'est un conflit perpétuel entre le désir de faire leur métier de

journaliste, de couvrir ces histoires-là, et puis la famille qui est à l'autre bout, parce qu'à partir du moment où tu mets un enfant au monde, [...] tu t'engages une responsabilité par rapport à cet être humain-là, qui est énorme [...] c'est difficile de se départager entre le métier et la famille. »

La perception des femmes journalistes qui ont des enfants rend aussi la situation plus difficile pour celles qui choisissent de partir à l'étranger. La répondante 4 a souvent remarqué des comportements sexistes à son égard, en raison de la conception traditionnelle qui veut que les femmes restent à la maison et s'occupent des enfants : « Quand je pars en reportage, systématiquement, tout le monde me demande "Oui, mais tes enfants? Oui, mais [...] qu'est-ce que tu vas faire avec tes enfants?" Les gars, ils leur demandent pas ça! Jamais. [...] Il y a plein de femmes qui me disent "Oui, mais tes enfants?" Mais, mon chum va s'en occuper, de mes enfants, tu sais! [...] Ce qui me choque, dans cette question-là, c'est que si j'étais un gars, ils me poseraient pas la question. »

On remarque donc que les femmes sont victimes d'un sexisme certain lorsque vient le temps de privilégier leur travail, ou de confier le soin des enfants à leur conjoint, sexisme qui se manifeste partout, que ce soit dans leur entourage ou dans la salle de nouvelles. Les normes sociales extérieures à leur milieu professionnel ont ainsi un impact sur leur expérience, dans ce cas dans leur décision d'avoir des enfants et dans la manière de gérer la maternité. Ces normes sociales nous ramènent à la dimension de différenciation du genre, qui se manifeste dans le caractère oppositionnel des qualités attendues chez les individus des deux groupes de sexe.

Par ailleurs, le statut de mère nous rappelle la dimension intersectionnelle du genre. En effet, la maternité est ici importante dans la mesure où elle devient un rapport social producteur d'inégalités, qui vient s'entremêler au genre pour créer une structure d'oppression bien particulière. De fait, les journalistes mères ne se trouvent pas dans la même situation sociale que leurs collègues qui n'ont pas d'enfants, ou que leurs collègues célibataires. Cela teinte leur approche de la profession, en les incitant parfois à faire preuve de plus de prudence : ainsi, les répondantes 2 et 4 n'hésitent pas à refuser d'aller dans des zones dangereuses parce qu'elles ont des enfants.

4.5 Une position mitigée révélatrice de dynamiques inégalitaires

Nos informatrices ont présenté une position mitigée quant aux difficultés rencontrées par les femmes journalistes dans les salles de nouvelles. Une moitié affirme qu'il est plus difficile d'affirmer sa crédibilité et d'obtenir sa place en tant que femme, alors que la seconde croit le contraire.

La polarisation de nos résultats pourrait s'expliquer par plusieurs éléments. D'abord, la perception du machisme ou des problèmes rencontrés est très subjective, ce qui peut expliquer que certaines voient du sexisme là où d'autres n'en perçoivent pas. Certaines répondantes sont plus sensibles aux questions de genre, ce qui les rend peut-être plus critiques envers leur milieu de travail et donc plus enclines à remarquer

des comportements sexistes ou des problèmes généraux de perception envers les femmes. À l’opposé, d’autres répondantes ont choisi de se concentrer sur leur travail et de ne pas prêter attention à certains comportements qui pourraient sembler sexistes.

Par ailleurs, cette polarisation nous semble l’indice d’un refus général de la différenciation sexuée que l’on cherche à inculquer aux individus à travers la socialisation différenciée. Le malaise par rapport aux concepts d’écriture féminine et de « beats » genrés témoigne fortement de cette tension entre les dynamiques genrées différenciatrices et le désir de se détacher de celles-ci pour se poser comme individu libre. Mais la différenciation sexuée ne peut pas disparaître aussi aisément : les stéréotypes sont fortement ancrés, et la reconnaissance de plusieurs éléments de l’écriture féminine témoigne de cet ancrage dans les pratiques et les perceptions.

Le fait que notre échantillon soit ainsi divisé en deux groupes nous ramène à l’idée de la théorie du point de vue selon laquelle l’appartenance à un groupe ne rend pas nécessairement l’individu conscient de l’oppression dont le groupe est victime. La perception de l’oppression en question varie selon les individus, et c’est cette variation interindividuelle qui fait toute la richesse du point de vue du groupe en tant que collectivité. Malgré les variations observées entre les répondantes, il est possible de dégager des éléments communs afin de comprendre la position des journalistes correspondantes dans leur milieu professionnel, notamment dans leurs ambivalences et leurs contradictions.

Certes, la nature et l’impact admis des dynamiques de genre varient selon l’expérience et les perceptions des répondantes. Toutefois, refuser de voir l’influence du genre dans sa pratique ne l’annule pas automatiquement. Ainsi, ce n’est pas parce que l’une de nos répondantes affirme que son sexe n’a jamais eu d’impact sur son expérience professionnelle qu’il n’en a pas eu. De même, ce n’est pas parce que l’on refuse de se rendre compte que ses compétences sont diminuées ou niées par ses collègues qu’elles cesseront de l’être, et ainsi de suite. Quoi qu’il en soit, négocier le genre est un défi qu’elles relèvent de différentes façons.

4.6 Des stratégies pour négocier le genre

Les dynamiques genrées teintent l’expérience des femmes correspondantes à l’étranger, y compris lorsqu’elles se trouvent dans la salle de rédaction. Or, les femmes peuvent utiliser différentes stratégies pour négocier ces dynamiques, selon la littérature : elles peuvent se conformer au modèle masculin en vigueur, chercher à les contester, se contenter des postes stéréotypés auxquels on leur permet d’accéder ou se retirer des salles de rédaction pour travailler en tant que journalistes indépendantes. Ces quatre stratégies ne sont toutefois pas les seules à être mises en application par nos informatrices : en effet, nous avons relevé dans notre corpus deux autres stratégies, utilisées au Québec et à l’étranger, soit celle de tenter de séduire son interlocuteur par différents moyens, et celle de jouer à la « nunuche », soit de faire semblant de ne pas connaître le dossier pour faire parler la source.

Dans les pages qui suivent, nous présenterons d'abord les stratégies tirées de la théorie : « one of the boys », « one of the girls », ghettoïsation et retrait, en les reliant à des éléments de notre corpus. Ensuite, nous procéderons de même avec les stratégies qui ont émergé d'elles-mêmes dans le propos de nos répondantes.

4.6.1 « One of the boys » : Négocier le genre en niant le sexe

Le malaise remarqué quant à l'écriture féminine et aux « beats » genrés nous paraît une manifestation de la stratégie du « one of the boys » énoncée par Melin Higgins (2004). Cette stratégie se présente lorsque nos informatrices choisissent de se conformer aux standards établis dans une salle de rédaction, standards généralement « masculins. » Plutôt que de chercher à se distinguer comme femme, donc, elles refusent les attributs dits « féminins » et se lancent dans le modèle préétabli, en essayant d'agir en tous points comme leurs collègues masculins ou, à tout le moins, en disant qu'elles le font. Par conséquent, la non reconnaissance d'une forme d'écriture ou d'approche « féminine » pourrait venir d'un désir de se conformer aux normes de la profession, sans chercher à les modifier ou à les contester.

Donc, toutes les répondantes qui ont affirmé qu'être femme ne changeait rien dans leur expérience professionnelle, soit la moitié de notre échantillon, emploient indirectement la stratégie du « one of the boys », en niant l'impact de leur appartenance à un groupe de sexe sur leur expérience et en s'appuyant sur l'idéal de neutralité journalistique qui correspond bien aux normes de leur profession.

Pour éclaircir davantage ce concept, nous ferons appel à une citation de la répondante 8, qui s'inscrit fermement dans la stratégie du « one of the boys », affirmant qu'hommes et femmes agissent de la même manière lorsqu'ils sont en reportage. « C'est beaucoup plus l'individu qui [...] teinte les intérêts, les décisions sur les reportages et tout ça que [...] le fait qu'il soit masculin ou féminin au départ », affirme-t-elle. Cette position tranchée, qui contraste avec l'opinion générale de notre échantillon, nous démontre bien que les individus faisant partie d'un même groupe social ne partagent pas nécessairement le même point de vue sur leur situation, comme l'avance la théorie du point de vue qui nous a guidée dans la démarche méthodologique. La réaction aux blagues sexistes observée chez la répondante 4, surtout celle de son patron parlant de son « gros pénis », est aussi révélatrice d'un désir de faire partie du « club » des hommes : en ne dénonçant pas, elle devient en quelque sorte complice de ce genre de blague, en confirmant indirectement que de tels propos sont acceptables, ou au moins tolérables.

Par ailleurs, on doit prendre en compte la dimension de performativité du genre. En effet, les journalistes, à travers leurs actions répétées dans le cadre professionnel, performent le genre d'une manière qui peut varier selon les individus. Celles qui optent pour le « one of the boys » adopteront des comportements typifiés « masculins », en se conformant aux idéaux traditionnels du journalisme et en refusant toute allusion à une quelconque différenciation hommes-femmes. C'est ce que fait la répondante 8 lorsqu'elle affirme : « Vraiment, j'ai toujours détesté les gens qui pensent qu'il y a une façon féminine de faire du journalisme. » L'utilisation du terme « détester » démontre une position claire, engagée, voire émotive, qui pourrait être l'indice de certaines

difficultés rencontrées par le passé à s'affirmer comme femme journaliste : s'il n'y a aucun problème à être « one of the boys », pourquoi utiliser un mot si fort pour qualifier ceux qui croient qu'hommes et femmes n'ont pas la même approche? Ce qui peut sembler à première vue comme une simple soumission aux normes masculines peut donc aussi être interprété comme un refus total de la différenciation sexuée et de l'essentialisme. Loin de se contenter d'aplanir les différences possibles, notre répondante attribue même un caractère universel au mot « journaliste » : « J'aime beaucoup le mot journaliste, parce que justement, c'est [...] un mot sans genre. »

Que certaines répondantes construisent à travers leur discours, à l'instar de la répondante 8, un monde non genré leur permet surtout, à notre avis, de ne pas ressentir le besoin éventuel de remettre en cause des dynamiques inégalitaires.

4.6.2 « One of the girls » : Influencer de l'intérieur

À l'opposé de la stratégie du « one of the boys », on retrouve la stratégie du « one of the girls », qui se manifeste lorsque les femmes et les hommes cherchent à modifier les dynamiques de genre en faveur du groupe opprimé, en changeant les pratiques de l'intérieur (van Zoonen, 1998).

Cette stratégie apparaît elle aussi d'une manière indirecte dans les propos de nos répondantes. En s'opposant aux concepts d'écriture féminine et de « beats » genrés, nos informatrices démontrent une volonté de changement et un refus du statu quo. Or, c'est dans cette volonté que peuvent ensuite émerger des moyens d'action précis pour modifier les dynamiques de genre dans la salle de rédaction ou à l'étranger. Par ailleurs, l'augmentation du nombre de femmes journalistes (IWMF : 2014) peut aussi contribuer à l'expansion de cette stratégie de modification par l'intérieur, en donnant plus de poids à la parole des femmes au sein de la profession.

Le « one of the girls » se manifeste donc le plus souvent par un malaise face aux normes en vigueur et la contestation de celles-ci, que ce soit par rapport au choix des nouvelles ou au comportement des journalistes. La réaction de la répondante 7, lorsqu'elle s'est rendu compte qu'elle devait faire preuve d'agressivité pour qu'on reconnaisse sa compétence, en est un bon exemple : « Mais moi je fonctionne pas comme ça dans ma vie. Je trouve ça déplorable de devoir en arriver là [...], tu sais, de devoir hausser le ton pour quelqu'un te respecte. Ça m'avait un peu abasourdie », dit-elle. En dénonçant les comportements, elle remet en question le modèle traditionnel.

La réaction vive de la répondante 6 à la directive de Reporters sans frontières conseillant le retour à la maison des femmes journalistes lors du Printemps arabe s'inscrit aussi dans cette stratégie. Notre informatrice, en colère, s'exclame que : « Pour la femme, c'est toujours perçu comme si la seule solution possible c'est de rentrer à la maison. [...] Ça a quelque chose de paternaliste, de condescendant, de méprisant pour les femmes journalistes. » De dénoncer de telles directives conteste le modèle dominant du journalisme et les dynamiques inégalitaires qui s'y dissimulent.

La remise en question des rapports de pouvoir au sein de la salle de nouvelles est aussi un indice du « one of the girls. » On peut citer en exemple la répondante 8 qui, dénonçant le harcèlement sexuel, déplore qu'un « patron homme » utilise de son pouvoir pour obtenir des faveurs sexuelles d'une jeune employée. Ce faisant, cette informatrice conteste elle aussi les normes en vigueur, qui tolèrent de tels comportements.

Le seul fait que certaines femmes journalistes, comme la répondante 4, continuent d'accepter des assignations en tant que correspondantes à l'étranger une fois qu'elles sont mères relève également de la stratégie du « one of the girls. » En effet, cette initiative permet de remettre en question la division sexuée des rôles (la femme avec les enfants, l'homme au travail) en renversant les tâches traditionnelles : la femme part travailler et l'homme s'occupe des enfants. Cela nous semble aussi une bonne manière de déclencher une réflexion sur le partage des tâches liées à la parentalité et, à terme, d'amener à un changement dans la répartition de celles-ci.

4.6.3 Ghettoïsation : Accepter la différenciation... ou la corrompre

À l'opposé, l'admission d'une forme d'approche et d'écriture « féminines » nous semble révélatrice d'une autre stratégie genrée que nous avons identifiée dans la théorie : la ghettoïsation. En effet, cette stratégie consiste pour les femmes à accepter les dynamiques sexuées qui leur assignent des « beats » stéréotypés et exigent d'elles un style d'écriture particulier.

Aucune de nos répondantes n'a clairement affirmé se conformer aux « beats » stéréotypés. Leur seule présence en tant que correspondantes à l'étranger laisse croire qu'elles refusent le caractère genré des assignations et qu'elles rejettent les stéréotypes. Cette position, couplée au fait que plusieurs d'entre elles reconnaissent l'écriture féminine, nous semble dévoiler une subversion du modèle journalistique dominant considéré comme masculin : en reconnaissant une forme d'écriture féminine, des journalistes qui se situent dans un genre journalistique typé masculin se donnent les outils pour déconstruire le modèle journalistique traditionnel et pour refuser les stéréotypes genrés que l'on tente de leur imposer.

La ghettoïsation se révèle ainsi comme une arme à double tranchant : d'un côté, elle peut enfermer les femmes dans un modèle masculin au sein duquel elles sont considérées comme inférieures, mais de l'autre, elle peut leur permettre de déconstruire ce même modèle pour en créer un autre, qui s'accorderait davantage avec leurs aspirations et leurs préoccupations. Toutefois, si elles ne trouvent pas le moyen de répandre ce modèle et de le rendre acceptable dans toute la salle de rédaction, elles se retrouveront de nouveau dans une position de ghettoïsation qui les cantonnera à un certain modèle de journalisme considéré « féminin ».

4.6.4 Le retrait pour préserver l'équilibre

Le retrait fait également partie des stratégies genrées que nous avons relevées dans la littérature. Il se produit lorsqu'une journaliste se retire du réseau officiel du journalisme pour se lancer en tant que journaliste

indépendante, de manière à pouvoir mieux concilier travail et famille ou, plus généralement, vie professionnelle et personnelle (Melin-Higgins, 2004).

Dans le cas qui nous occupe, nous croyons pertinent d'élargir cette définition pour l'appliquer à toute décision qui modifie durablement la carrière de la correspondante pour l'aider à concilier la vie de famille et le travail, même si elle continue à travailler pour le même média.

Ainsi, les journalistes qui sont rentrées au pays pour fonder une famille, qui ont décidé de privilégier les horaires réguliers ou de refuser les assignations à l'étranger ou les postes de direction appliquent une forme de retrait. Par conséquent, au moins trois de nos répondantes ont dû recourir à une telle stratégie pour établir un certain équilibre entre leur vie personnelle et leur vie professionnelle. Cela nous semble un autre indice de la structure genrée du journalisme.

4.6.5 La séduction

Cette stratégie de négociation est la première à avoir émergé de notre corpus, enrichissant les possibilités de négociation du genre et élargissant le modèle préexistant.

Même si elles l'admettent presque à contrecœur, nos informatrices ont parfois recours à la séduction pour obtenir les informations qu'elles recherchent. Les répondantes 1, 4 et 5 ont relevé explicitement cette stratégie, utilisée auprès de différentes sources. « L'autre fois, deux collègues ont rencontré des policiers, et elles s'étaient habillées pour rencontrer les policiers, avec des petites jupes, je n'ai jamais fait ça », illustre la répondante 4, qui prend grand soin de préciser qu'elle ne s'est jamais livrée à ce genre d'action.

La séduction répond d'abord à la nécessité d'obtenir des informations, rejoignant un objectif d'efficacité. Parfois, elle est nécessaire pour faire parler les sources : « C'est sûr que, il faut que les gens nous parlent, donc, on les approche d'une façon pour qu'ils nous parlent. Voilà. [...] Des fois, il y a une forme de séduction, là, il y a beaucoup de séduction dans ce métier-là, je pense pas à une séduction sexuelle, mais il faut que les gens aient envie de nous parler, et [...] on a l'impression qu'on en fait beaucoup, des fois » (Répondante 1).

Parfois, sur le terrain, la propension des hommes à aimer les belles femmes est aussi un atout pour les journalistes, comme le raconte la répondante 5 :

N'importe qui, si tu es une femme et que tu as des manières, il va mieux te traiter, et va peut-être se sentir plus en confiance parce que t'es une femme. Autant ils sont machos, mais en même temps le fait que tu sois une femme, et une femme journaliste, tu as du prestige, et très souvent, si t'es intelligente en plus et que tu te présentes bien, et que tu as du charme, ils vont se livrer beaucoup plus. Tu sors de là avec quelqu'un en qui il va avoir confiance, et tu pourras le rappeler, et [...] le charme opère.

Cet exemple nous semble intéressant dans la mesure où il démontre encore une fois que la séduction fait partie des possibilités offertes aux femmes, qu'elles prennent parfois lorsqu'elles veulent obtenir quelque chose. Cette séduction possible ramène à des stéréotypes féminins, en mettant de l'avant des moyens détournés pour obtenir de l'information plutôt que de faire appel à des stratégies plus directes comme la

persistance ou la confrontation. Par ailleurs, cet exemple nous démontre bien le caractère variable des performances de genre : les femmes adoptent des façons de faire différentes de celles des hommes, selon nos répondantes, ce qui souligne le caractère construit des performances de genre et le caractère oppositionnel des attentes envers hommes et femmes.

4.6.6 La « nunuche »

Une seconde stratégie se dégage de notre corpus : celle de la nunuche, qui consiste à faire semblant de ne pas connaître ses dossiers pour faire parler une source. Cette stratégie serait particulièrement utile pour faire parler des hommes en position de pouvoir. La journaliste essaie de passer pour quelqu'un qui ne connaît pas ses dossiers, et demande à la source de « tout lui dire ». « Moi, j'ai plus une technique d'approche sympathique. Pis, tu sais, faut pas trop avoir l'air nunuche, mais tu sais, jusqu'à un certain point, là, "Dites-moi tout, là, je comprends rien". Pis j'ai l'impression que là, [les hommes] baissent leur garde », explique la répondante 4. Il serait plus facile, selon elle, d'obtenir des informations lorsqu'on est une femme et que l'on fait semblant de ne pas tout comprendre : on attirerait plus facilement la sympathie. « Des fois, je trouve que quand t'interviewes des gens, des hommes [...] qui sont très confiants, pis que tu veux les amadouer, tu veux les faire parler, des fois je pense que c'est bon d'être une femme, tu sais, pis de faire, pas la nunuche, mais, tu sais, de pas être sûre d'avoir bien compris », précise la répondante 4.

Ce qui frappe le plus dans l'existence même de cette stratégie, c'est que des femmes intelligentes, cultivées, ressentent le besoin de s'abaisser pour obtenir des informations. Cela révèle donc qu'il est mal vu pour une femme d'être au courant de ce qui se passe, d'avoir des connaissances variées et d'accoster un homme d'égal à égal. Cette stratégie est encore une preuve du machisme ambiant, qu'il se trouve dans les salles de rédaction –où l'on accepte cette pratique– ou dans la société en général, qui laisse croire aux journalistes qu'elles doivent user de tels stratagèmes pour obtenir les informations qu'elles veulent.

4.7 À l'étranger : une situation ambiguë

Lorsqu'on se tourne vers leur pratique professionnelle sur le terrain, lors d'assignations à l'étranger, nos informatrices sont à peu près unanimes : être femme devient un avantage et un inconvénient, dépendant des circonstances. Il existe aussi certaines situations, moins nombreuses, où cela n'aurait aucun impact.

4.7.1 Des avantages nombreux

Toutes nos répondantes reconnaissent volontiers qu'être femme, à l'étranger, représente un avantage dans plusieurs situations, notamment pour l'accès aux sources. Ainsi, une femme est perçue comme étant moins menaçante et plus sympathique qu'un homme; de plus, elle a plus facilement accès aux femmes et aux hommes. Ces trois éléments ont été les plus souvent cités par nos informatrices.

D'après les répondantes de notre échantillon, l'accès aux sources semble simplifié par le fait d'être femme. Considérées comme plus sympathiques ou moins menaçantes, les correspondantes approchent plus facilement les dirigeants de groupes rebelles ou les politiciens.

Nous avons choisi de relier ces deux idées d'abord parce qu'elles sont très proches conceptuellement, et ensuite parce qu'elles sont étroitement liées dans notre corpus. En effet, les répondantes ont souvent abordé ces deux éléments de concert, parfois dans une seule phrase.

L'idée de la sympathie est revenue chez toutes nos répondantes, à une exception près. Que ce soit en parlant d'une approche générale ou de la perception qu'ont les individus, la sympathie est un atout indéniable pour les femmes lorsqu'elles se retrouvent en assignation à l'étranger.

La répondante 1 affirme de son côté que, grâce à son corps de femme, « les gens [la] trouvent plus sympathique », ce qui lui donne plus facilement accès à des sources. On retrouve le même son de cloche chez la répondante 3, qui affirme que c'est plus facile de « laisser rentrer une femme qu'un homme », parce que les femmes sont généralement considérées comme plus dignes de confiance. La sympathie que nos répondantes déclenchent habituellement chez leurs interlocuteurs peut être liée aux stéréotypes de genre qui rendent le féminin plus accueillant, plus chaleureux, voire moins « dangereux » (Bourdieu, 2002; Préjean, 1994).

Cette sympathie qu'elles inspirent amène parfois les correspondantes à contribuer à la sécurité de leur équipe. À ce sujet, la répondante 2 nous a raconté une anecdote de l'une de ses assignations en zone de guerre, où les gardiens d'un point de passage refusaient catégoriquement de les laisser passer quand le caméraman leur demandait de le faire.

J'ai dit [à mon caméraman] "Mais t'es malade! [...] ils se battent entre eux et ils nous tirent dessus, on arrivera jamais de l'autre côté." Il me dit : "Tu vois le gars il veut pas nous faire passer." Alors je suis allée le voir, avec le casque, le gilet pare-balles et tout, et je lui ai expliqué qu'on pouvait pas passer de l'autre côté [...], je lui ai dit exactement la même chose que le caméraman. "La logique c'est que vous nous avez laissés entrer, on est pas entrés clandestinement. On est passés par le checkpoint de vos collègues de l'autre côté [...], ils nous tirent dessus, mais ils vont nous tuer! [rires] We're gonna die!" j'ai dit. Et je le regarde, je lui dis "Fuck! C'est comme [...], il y a pas de logique, appelez votre collègue de l'autre côté pis [...] dites-leur ils vont vous dire qu'ils nous ont laissés passer, nous tout ce qu'on veut c'est partir!" Ah là il m'a regardée, et il a dit [...] au gars : "OK, bouge les tanks."

L'équipe de notre répondante est jusqu'à ce jour convaincue d'avoir obtenu le droit de passage parce que la journaliste était une femme et leur avait parlé directement, selon notre informatrice. Elle-même n'en est pas certaine, mais croit que le gardien était « peut-être plus enclin » à écouter une femme qu'un homme. Cet exemple nous paraît très intéressant parce qu'il démontre les risques réels dans lesquels se placent les correspondantes –et les correspondants en général. De plus, il permet de mesurer l'impact que peut avoir une femme sur le terrain. Bien sûr, on ne peut pas généraliser cet exemple, mais il reste très éclairant puisqu'il démontre que les hommes peuvent, parfois, être plus ouverts à parler aux femmes qu'à d'autres hommes.

Cette attitude plus compréhensive des hommes envers les femmes peut aussi se manifester lorsqu'ils adoptent un comportement plus protecteur envers celles-ci qu'ils ne le feraient avec d'autres hommes. La répondante 1 rend évident ce désir de protection lorsqu'elle partage avec nous une anecdote de l'un de ses séjours à l'étranger, où son chauffeur a insisté pour l'accompagner jusqu'à la gare de train un jour où la situation était particulièrement tendue.

Quand je quittais [une ville en crise], j'avais un chauffeur [...], c'était un peu inquiétant parce que, il y avait eu des fusillades à la gare de train, pis moi, l'aéroport ne fonctionnait plus, j'allais prendre le train, et puis j'avais des informations contradictoires, [...] finalement, c'était super tranquille, mais mon chauffeur qui faisait à peu près 200, 250 livres, six pieds, il dit "Je vais aller te reconduire, pis je te mets dans le train, là". [...] tu sais, j'aurais pu lui dire "Nononon, c'est pas nécessaire", mais ça faisait un peu mon affaire.

Cet exemple nous semble important puisqu'il relève de la culture locale et qu'il représente bien les avantages des stéréotypes dans des sociétés où les femmes sont considérées comme plus physiquement plus faibles, donc moins à même de se défendre.

Les deux exemples précédents sont aussi très éclairants en regard de la théorie du genre. En effet, le genre se manifeste souvent à travers des différences perçues (Scott, 2012). Or, ce sont exactement les différences perçues, qui donnent sa valeur à l'exemple du passage de la répondante 2, particulièrement : le gardien du passage, voyant un corps de femme, le perçoit différemment. En effet, les mêmes paroles, prononcées par un homme et par une femme, ne déclenchent pas la même réaction : au premier, il répond de repartir, et pour la seconde, il accepte de lever la barrière.

La même logique s'applique à l'exemple du chauffeur : s'il avait conduit un homme à la gare, il y a fort à parier qu'il ne lui aurait pas offert de l'accompagner jusqu'au train. Or, un corps de femme, dans une situation incertaine comme celle vécue par la répondante 1, déclenche une réaction de protection et d'aide. On voit aussi ici une démonstration évidente de hiérarchisation des capacités corporelles, où les hommes occupent encore une fois le haut du pavé, se retrouvant à jouer les protecteurs auprès de femmes supposées faibles et incapables de se protéger elles-mêmes. Les différences perçues entre corps d'homme et corps de femme sont ainsi un exemple flagrant des dynamiques genrées à l'œuvre dans tous les contextes.

Le second avantage relevé le plus souvent par nos informatrices est le caractère moins menaçant des femmes. En effet, la plupart de nos répondantes estiment que leur qualité de femme les fait paraître moins menaçantes aux yeux de ceux et celles qu'elles rencontrent dans leurs assignations à l'étranger. Cette tendance à ne pas se méfier des femmes rejoint une fois de plus les stéréotypes de genre, qui veulent le plus souvent que la femme ne représente pas une menace, peu importe dans quelle situation elle se trouve. Cela pourrait être lié au stéréotype de la mère, souvent associé à toute femme, qui fait d'elle une figure rassurante ou accueillante (Bereni *et al.*, 2012; Bourdieu, 2002; Préjean, 1994; de Beauvoir, 1949).

La répondante 2 met cette idée sur le compte des stéréotypes associés aux femmes et sur le peu d'évolution survenu à ce sujet depuis plusieurs années. « Le monde a encore la mentalité où les femmes sont moins

dangereuses que les hommes », explique-t-elle. Pour la répondante 6, le cas est simple : « De façon générale, j'ai l'impression que quand on essaie d'entrer quelque part, dire, "Je suis journaliste" [si c'est] une femme, bof, on va la laisser passer. »

La dimension intersectionnelle du genre (Bereni *et al.*, 2012) peut aider à comprendre la perception qu'ont les gens de certaines catégories de femmes journalistes. En effet, l'imbrication du genre et de l'âge peut jouer, surtout lorsque la journaliste est jeune. Plus la femme est jeune, plus la menace potentielle qu'elle représente diminue, comme l'explique la répondante 7 : « Entre moi qui débarque de la voiture, [30] ans [âge approximatif], pis un homme de 55 ans, journaliste, un peu tu sais, cynique parce que ça fait trente ans qu'il fait ça, je pense que c'est clair que les gens ils vont avoir moins peur de moi », affirme-t-elle.

Enfin, les idées d'être plus sympathiques et moins menaçantes rejoignent deux stratégies ayant émergé du corpus, soit celle de la séduction et celle de la nunuche. En effet, en ayant l'air plus sympathiques, les correspondantes font appel à une certaine forme de séduction qui leur permet d'obtenir plus d'information ou d'aide de leurs sources. D'être perçues comme moins menaçantes ramène aussi à la stratégie de la nunuche : considérées comme si elles ne comprenaient pas vraiment ce qui se passe, elles semblent moins menaçantes, puisqu'on ne croit pas qu'elles peuvent faire usage des informations qu'elles recueillent. Les exemples précédents démontrent ainsi que le genre, loin d'être une structure rigide à laquelle les individus doivent se plier, peut être mobilisé par les individus pour faire face à une situation ou une autre. Ainsi, le genre est une ressource utilisable par chacun dans le cadre de performances qui permettent de négocier des situations sociales diverses. Les performances en question, si elles sont répétées, finiront par former l'identité de genre de l'individu.

Par ailleurs, l'accès aux sources se trouve aussi facilité par cette perception plus favorable à l'égard des femmes journalistes. En effet, toutes nos répondantes s'entendent pour affirmer qu'être femme leur permet d'accéder plus facilement à des témoins ou des victimes.

Cet avantage se manifeste particulièrement lorsqu'elles tentent de parler aux femmes. À ce sujet, la répondante 7 parle même d'une « solidarité féminine universelle », grâce à laquelle il serait plus simple pour les femmes journalistes de parler aux autres femmes et d'établir le lien de confiance propice au partage d'informations.

Si les autres répondantes ne vont pas jusqu'à parler d'une solidarité universelle, elles reconnaissent qu'être femme aide à avoir accès au monde féminin lorsqu'elles se retrouvent en assignation. « C'est plus facile pour une femme de se confier à une autre femme », estime la répondante 4. « Ce que toutes les correspondantes à l'étranger vont te dire, c'est que dans certaines cultures, quand t'es une femme, c'est plus facile de parler aux femmes de cette culture-là », explique la répondante 8. Son affirmation est confirmée par notre échantillon, au sein duquel une seule informatrice n'a pas mentionné la facilité d'accès aux femmes.

Par contre, l'accès aux femmes n'est pas garanti, même lorsqu'on est une femme soi-même : le traducteur ou le fixeur accompagnant la journaliste est souvent un homme, ce qui peut annuler l'effet de proximité entre femmes, selon la répondante 4.

D'un point de vue journalistique, avoir accès aux femmes permet de présenter au monde une perspective moins fréquemment entendue, étant donné que plusieurs correspondants à l'étranger sont des hommes. Or, il est primordial pour les professionnels de l'information d'assurer la variété des perspectives présentées, et c'est ce que permet la présence des femmes journalistes sur le terrain : de donner une voix aux femmes, de faire ressortir des problèmes différents et des enjeux moins évidents. Cette notion de multiples voix rappelle le concept d'équité mis de l'avant par Colette Beauchamp, qui affirme que :

L'équité est la seule éthique possible en information [...] : ne pas manipuler les faits, les propos ou les déclarations des gens. [...] La responsabilité journalistique consiste à expliquer les enjeux pour permettre aux gens, à partir de l'arrière-plan d'une situation, de se former leur propre jugement. L'équité exige d'en révéler le plus d'aspects possibles, y compris ses plus occultés. Elle prend aussi d'autres formes. Elle commande de donner la parole aux personnes qui vivent les événements et les situations, de ne pas couvrir des événements anecdotiques qui n'ont aucune signification réelle pour l'ensemble de la population. L'équité est fort exigeante. Elle met sur un pied d'égalité les femmes et les hommes, les sans-pouvoir officiel et les élites traditionnelles (1987 : 150-151).

Ainsi, on peut remarquer un lien étroit entre les propos de nos répondantes, les désirs des lecteurs et lectrices tels qu'énoncés par Debras (2003) et l'équité de Beauchamp (1987). En effet, nos informatrices cherchent à refléter le plus de réalités possibles et à faire entendre de multiples voix, et les lecteurs cherchent des histoires humaines et une meilleure compréhension des enjeux. L'équité telle que conçue par Beauchamp sous-tend ces préoccupations, en mettant de l'avant des perspectives variées formant un contrepoids aux pouvoirs et autorités officiels. Les trois éléments forment donc un ensemble étroitement lié qui permet de mieux comprendre comment les femmes s'inscrivent dans le schéma global de l'information et comment elles peuvent l'influencer, en mettant de l'avant une approche, des sources et des préoccupations qui échappent aux hommes et qui permettent de présenter un portrait plus humain, complet et complexe d'une affectation donnée, et de rejoindre davantage le lectorat.

4.7.2 Aussi des inconvénients

Être femme comporte aussi certains inconvénients, selon trois de nos informatrices. Si les autres répondantes n'affirment pas clairement qu'être femme est un inconvénient, elles racontent toutes des événements précis où être femme a eu un impact négatif sur leur expérience. Ces inconvénients se manifestent sous forme de harcèlement sexuel, d'exigences particulières liées à l'habillement sur le terrain et de problèmes relatifs aux cultures locales, comme le non respect du fixeur, les questions répétées à propos de l'état civil et l'impossibilité de faire son travail.

Sur le terrain, le harcèlement est bien présent, sous diverses formes. Les exemples de harcèlement, plus ou moins mineurs, sont nombreux dans le discours de nos répondantes. En effet, plusieurs ont raconté des anecdotes où des hommes leur lançaient des commentaires explicites à caractère sexuel, ou posaient des gestes déplacés comme de leur pincer les fesses.

Ainsi, la répondante 2 affirme avoir été harcelée très souvent. « J'ai peut-être eu de la chance [que rien de grave ne me soit arrivé] parce que oui, je me faisais harceler. Beaucoup beaucoup beaucoup. Mais je me faisais harceler quand j'allais au marché aussi, alors c'était pas seulement quand j'étais en affectation », explique-t-elle. La répondante 6, de son côté, nous a raconté plusieurs anecdotes de harcèlement plus ou moins mineur. « Une fois, [il y avait] vraiment des ados qui me suivaient et [...] il y en a un qui m'a pincé les fesses en passant, [...] c'est du harcèlement de jeunes adolescents en pleine rue, mais [...] c'était pas une grande menace, c'était juste dérangeant », raconte-t-elle. Elle a aussi été victime de harcèlement téléphonique, alors qu'un homme inconnu l'appelait sans arrêt de numéros différents. Des appels du genre seraient assez courants dans le pays où cela lui est arrivé.

La répondante 3 a aussi été victime d'une forme de harcèlement bien particulière, attribuable à son manque d'expérience dans le journalisme à l'étranger au moment des événements : « Les hommes que je rencontrais, dans la cinquantaine, m'embrassaient tous sur la bouche, pis ils me disaient que c'était normal, pis moi je les croyais, jusqu'à temps qu'à moment donné un de mes amis il fait "Quoi! Mais [...] il y a personne qui s'embrasse sur la bouche ici!" [...] Ils me l'ont tous fait croire, les vieux crisses! »

Cela montre bien une situation où des individus ont profité de l'inexpérience de la journaliste pour poser des gestes qu'ils n'auraient sans doute pas osé faire autrement. Aujourd'hui, cette répondante ne voyage plus seule et s'entoure d'un fixeur et d'un chauffeur, qu'elle emmène partout avec elle. « Je trouve que ça coupe beaucoup les possibilités de se faire dire des niaiseries », explique-t-elle.

Par ailleurs, les réponses des organisations au harcèlement sexuel témoignent elles aussi d'une forme indéniable de machisme. La répondante 6 nous en fournit un bon exemple lorsqu'elle rappelle l'agression sexuelle d'une journaliste par des manifestants lors du Printemps arabe. Après cet événement, Reporters sans frontières (RSF) a émis la directive selon laquelle toutes les femmes journalistes devaient rentrer dans leur pays d'origine, sous prétexte que le contexte était trop dangereux pour elles. Le fait qu'une institution mondialement reconnue et respectée comme RSF se permette de diffuser, même pour une courte période, une directive aussi clairement discriminatoire à l'égard des femmes nous semble un indice fort du machisme dans la communauté journalistique. Plutôt que de proposer des pistes de solution pour diminuer le problème rencontré par les femmes, RSF a préféré prendre la voie traditionnelle et leur suggérer de sortir du terrain.

Par contre, plusieurs correspondantes estiment n'avoir pas été victimes de harcèlement : en effet, cinq de nos informatrices déclarent n'avoir vécu aucun comportement qui s'en approcherait.

Le harcèlement n'est toutefois pas le seul inconvénient rencontré. Parmi les expériences particulières vécues par les femmes journalistes, l'obligation de modifier son habillement arrive en tête de liste. En effet, il faut prendre un soin particulier à la manière dont on s'habille, une fois sur le terrain. Selon trois de nos répondantes, un habillement spécifique, que nous considérons comme genré, est nécessaire si l'on veut faire son travail correctement. Il serait ainsi impossible pour la correspondante de s'habiller comme dans son pays d'origine, dans un objectif de respect des sensibilités et d'efficacité.

La répondante 2 illustre ainsi la situation : « Moi, j'avais des uniformes : jupes longues avec T-shirts à manches longues même s'il faisait quarante. [...] Je voulais effacer mon sexe pour pouvoir faire mon travail. » Nous remarquerons ici que « effacer » le sexe, dans ce cas, revient tout de même à se conformer à certaines attentes genrées quant à l'habillement : en effet, notre informatrice ne portait pas de pantalons, mais bien une jupe, vêtement féminin par excellence.

De son côté, la répondante 4 a même dû porter une burqa pour faire un reportage. « C'était très spécial. La seule fois où je me suis vraiment déguisée. Des fois je me mets un voile, mais c'est juste par respect, pour la sympathie des gens, surtout quand ce sont des conservateurs », explique-t-elle. Elle n'est pas la seule journaliste québécoise à avoir dû porter la burqa. Céline Galipeau, de Radio-Canada, s'était également équipée d'un voile pour un reportage au Moyen-Orient au début des années 2000 (Galipeau, 2002 : En ligne). L'idée de modifier son apparence permet le plus souvent de se fondre dans la masse et d'effacer un peu son identité d'Occidentale afin d'avoir un accès plus facile aux sources : si on respecte leur culture, il est plus facile de leur parler.

Le choix de s'habiller différemment relève donc d'un objectif d'efficacité plutôt que d'une réelle contrainte, selon la plupart de nos répondantes. « Quand tu veux rapporter un reportage, tu fais le nécessaire », résume la répondante 2 pour justifier son choix de s'habiller différemment, avec « les gros pantalons Gap de deux tailles plus grandes, les grandes chemises [et] un T-shirt en-dessous. »

Nous avons choisi de placer cet élément dans les inconvénients parce que l'habillement décrit par nos répondantes est profondément genré, se rattachant aux stéréotypes féminins. De plus, si les femmes journalistes ne s'y conforment pas, elles n'auront probablement accès à aucune source et ne pourront pas mener leur faire leur travail. À défaut d'être un inconvénient au même titre que le harcèlement, c'est une contrainte genrée supplémentaire.

La culture locale a aussi son rôle à jouer dans les relations avec le fixeur. Celui-ci représente souvent le seul lien entre la journaliste et ses sources lorsqu'elle ne parle pas la langue locale. En effet, les dynamiques de genre présentes dans la société d'accueil influencent la perception qu'a le fixeur de la journaliste qu'il accompagne, ce qui teinte son comportement envers elle, parfois de façon négative.

Dans notre échantillon, une répondante a rapporté des difficultés vécues avec son fixeur.

[Avec] les hommes, pis souvent ça va arriver quand on travaille avec des hommes en zones de conflit [...], il peut y avoir un machisme important qui s'installe, et il y a plus une guerre de

pouvoir entre le journaliste et le fixe. À tout bout de champ, surtout quand on est une jeune femme, faut [...] rétablir son autorité [...]. Ce qui arrive le plus souvent, les premiers jours, le fixe est sur son meilleur comportement, donc il est super efficace, et plus les jours avancent, moins ça lui tente, et donc là, faut vraiment, souvent, rappeler la personne à l'ordre. C'est là que la guerre de pouvoir se manifeste. (Répondante 3)

L'un des autres inconvénients les plus souvent cités par nos répondantes dans leurs assignations à l'étranger est le nombre de questions indiscretes sur leur état civil. En effet, quatre informatrices ont mentionné les interrogations de leurs sources ou fixeurs à ce sujet. La répondante 1 va jusqu'à dire qu'elle se « faisait achaler » sur un éventuel mari. C'est ce qui se rapproche le plus du harcèlement dans les propos de cette informatrice. « C'est hyper fatigant, c'est pas juste parce que je suis femme, là, [...] de se faire demander tout le temps "Es-tu mariée, as-tu un mari, as-tu des enfants", et moi je mens [...]. Enfin, je mens, que j'aie un mari ou pas, je dis que j'ai un mari, pis j'ai des enfants, et tout, pour pas me faire achaler. » Qu'elle prenne la peine de préciser que ce n'est pas seulement parce qu'elle est femme est particulièrement révélateur : elle tient à aplanir les possibles différenciations genrées en niant le caractère spécifique de son expérience, qui serait selon elle partagée par les hommes. Il nous est impossible de vérifier, dans le cadre de cette recherche, si les hommes doivent aussi mentir sur leur état civil lorsqu'ils sont célibataires, mais la précision apportée par notre informatrice nous semble digne de mention. Remarquons aussi que la répondante 8 est du même avis : « Moi, je porte toujours une alliance, quand je vais dans ces pays-là, parce que c'est toujours tellement plus simple d'être mariée. Même si je ne le suis pas dans la vie. »

L'état civil nous paraît pertinent parce qu'il démontre encore une fois les stéréotypes associés aux femmes. Une femme qui ne serait pas mariée serait peut-être mal perçue, ou serait l'objet de harcèlement plus insistant de la part des hommes. Mentir sur son état civil en se disant mariée devient donc une manière de se protéger de comportements indésirables. De plus, l'influence de l'état civil sur l'expérience vécue par nos répondantes souligne l'importance de l'intersectionnalité, qui fait s'entremêler différents rapports de pouvoir pour créer une toile d'oppression spécifique selon les situations.

Par ailleurs, la culture locale serait, dans des contextes précis, un véritable frein pour les femmes journalistes, leur rendant impossible de faire leur travail. « Il y a certains endroits où tu pourras pas envoyer une femme. [...] Tu te mettrais une burqa sur la tête mais tu pourrais rien faire! Les femmes peuvent pas parler, elles peuvent pas être en public sans être en compagnie d'un homme, pis etc. », affirme à ce sujet la répondante 8. Cette déclaration de la répondante 8 nous paraît particulièrement éclairante, dans la mesure où cette informatrice nie le plus souvent l'influence du genre sur son expérience. Or, on voit clairement ici que le genre joue un rôle sur les possibilités d'assignation des femmes. Cela nous semble une autre preuve du malaise généralisé envers le genre que l'ensemble de nos répondantes a exprimé : on reconnaît l'influence du genre, mais de manière indirecte, sans lui donner une portée précise.

Toutefois, la culture de la société d'accueil semble rarement un inconvénient pour nos répondantes. La large majorité d'entre elles affirment n'avoir jamais rencontré de problèmes particuliers reliés à la culture locale dans leur rapport avec des sources.

Après avoir analysé les réponses de nos répondantes, nous en arrivons à la conclusion que les stéréotypes de genre influencent positivement l'expérience vécue par celles-ci lorsqu'elles se trouvent à l'étranger. Même s'il existe quelques inconvénients, ceux-ci sont moins nombreux et moins influents que les avantages, qui ressortent clairement dans les propos de nos informatrices.

4.7.3 Des avantages et des inconvénients comme indices de dynamiques oppressives

À première vue, les dynamiques genrées remarquées par nos répondantes lors de leurs assignations à l'étranger semblent avantageuses. Il nous semble toutefois important de souligner que ces avantages sont le résultat des dynamiques inégalitaires qui traversent les sociétés d'accueil de nos correspondantes. En fait, ces dynamiques genrées sont, selon le contexte dans lequel elles se déploient, porteuses de plusieurs sens, variant selon les situations et les individus.

Ainsi, les avantages et les inconvénients observés éclairent de manière complémentaire les perceptions négatives de la femme et les dynamiques oppressives qui sous-tendent l'expérience vécue par nos informatrices. D'un côté, les avantages laissent entrevoir un espace d'action élargi pour les femmes; de l'autre, les inconvénients soulignent les normes sexuées qui limitent cet espace.

De ce fait, les dynamiques oppressives observées ouvrent certaines fenêtres pour les femmes journalistes qui resteraient fermées pour leurs confrères, comme l'accès aux femmes. Toutefois, la marge de manoeuvre plus grande ainsi créée ne vient pas sans bémol : comme elle tire son origine de dynamiques oppressives, elle s'accompagne nécessairement de contraintes. En effet, cet espace d'action est extrêmement restreint : les dynamiques qui lui donnent corps reconduisent les stéréotypes et ne peuvent pas être contestées : si une femme essayait de s'affirmer comme l'égal d'un homme, il ne fait aucun doute qu'elle n'obtiendrait pas ce qu'elle veut. De ce fait, elle se retrouverait de nouveau dans une forme de ghettoïsation, puisque les stéréotypes reproduits par les dynamiques inégalitaires limiteraient ses possibilités d'action.

Par ailleurs, il nous paraît intéressant de souligner que les dynamiques genrées observées à l'étranger par nos répondantes sont le plus souvent avantageuses dans leur pratique professionnelle, alors qu'au Québec, ces mêmes dynamiques prennent à leurs yeux une allure contraignante, les empêchant notamment d'obtenir des promotions ou de mener leur carrière comme elles l'entendent. Ce constat est d'autant plus étonnant que c'est ici, au Québec, que ces dynamiques devraient être le moins contraignantes. Or, il ne faut pas se laisser emporter par une telle impression : même si les dynamiques genrées offrent une certaine marge de manoeuvre aux femmes correspondantes lorsqu'elles sont à l'étranger, elles n'en sont pas moins oppressives, révélatrices de nombreuses dynamiques inégalitaires qui désavantagent les femmes.

Nous concluons de cette analyse que tous les comportements genrés observés dans les propos de nos répondantes nous guident vers un même constat : la situation des femmes correspondantes à l'étranger est vivement colorée par le genre, peu importe les formes qu'il prend dans l'expérience de chacune.

4.8 Des thèmes genrés imprévus

Après recension de la littérature, nous espérions avoir suffisamment fait le tour de la question pour pouvoir faire des liens entre le corpus d'analyse et la théorie. Notre questionnaire était construit de manière à faire émerger certains thèmes, notamment les stéréotypes et les dynamiques genrés dans la salle de rédaction et à l'étranger. Or, certains thèmes ont émergé des propos de nos répondantes que nous n'avions pas prévus : les stratégies de séduction et de la « nunuche », les réseaux de solidarité et la conciliation travail-famille.

Les stratégies de la séduction et de la « nunuche » ont ressorti dans les propos de quelques-unes de nos informatrices. Nous n'avons pas trouvé de stratégie équivalente lors de notre recension de la littérature à ce sujet. Cela nous montre que les stratégies de négociation du genre sont en constante évolution, cherchant à renouveler et parfois à subvertir les modèles existants –si on me croit inférieure parce que je suis une femme, pourquoi ne pas mettre à profits ce stéréotype pour obtenir plus d'informations? En adoptant la stratégie de la « nunuche », par exemple, nos répondantes mettent à profits une image négative de la femme pour la changer en outil qui leur permet de mieux faire leur travail –ou, à tout le moins, d'obtenir plus d'informations.

Les réseaux de solidarité sont un second thème à avoir émergé sans que nous y soyons préparée. Lors de notre recension de la littérature, nous n'avions pas relevé l'existence de tels réseaux, qui n'apparaissent que très rarement dans les recherches consultées –si rarement que nous n'avions pas jugé pertinent de les intégrer à notre problématique. Toutefois, lors des entrevues, nous nous sommes rapidement aperçue que ces réseaux prenaient une importance certaine pour nos répondantes : qu'elles en aient parlé sans aucune incitation de notre part prouve bien que ce sujet les touche directement.

L'émergence de la question de la conciliation travail-famille nous a également surprise, mais dans un autre sens. Notre questionnaire évitait soigneusement toute allusion à ce thème, étant donné l'aspect personnel du sujet et les recommandations du Comité d'éthique de la recherche de l'Université Laval (CERUL). En effet, le retrait de toute question faisant référence à ce sujet avait été demandé pour l'acceptation du questionnaire. Nous nous sommes évidemment pliée à cette exigence, mais lorsque les répondantes ont parlé elles-mêmes de la difficulté de concilier vie familiale et professionnelle, nous avons saisi l'occasion de voir ce qu'elles en pensaient, tout en respectant leur vie privée et en ne poussant pas le sujet lorsqu'elles semblaient vouloir passer à un autre chose. Nous nous sommes rapidement rendu compte qu'une fois lancées, nos répondantes étaient heureuses de pouvoir en parler, puisque ce thème était au cœur de leur vie, à la fois professionnelle et personnelle. Leurs réflexions à ce sujet se sont révélées particulièrement développées et senties.

Nous croyons que cette apparition naturelle de la conciliation travail-famille reflète l'importance de ce sujet pour nos informatrices. Nous relevons également que nos répondantes directement touchées par le sujet, soit celles qui ont des enfants, en ont parlé pour la plupart en toute fin d'entrevue, lorsque la confiance était bien installée et qu'elles se sentaient à l'aise d'aborder un tel sujet. Pour les répondantes n'ayant pas d'enfants, les commentaires à ce sujet se sont glissés au fil de l'entrevue, à travers d'autres thèmes qui leur semblaient reliés à la conciliation travail-famille.

L'émergence de ces différents thèmes nous ramène à l'idée de co-construction du sens chère au constructivisme et à la recherche qualitative. Au fil des entrevues, nous avons été participante dans la construction du sens que nos répondantes ont donné à leurs expériences : nous avons essayé de les aider à exprimer leur pensée le plus clairement possible, en tentant d'approfondir leur propos et en leur donnant tout l'espace nécessaire pour le formuler adéquatement. Si nous n'avions pas adopté une approche constructiviste, il est possible que nous ayons rejeté de tels écarts au questionnaire, nous privant ainsi d'informations cruciales pour la compréhension de l'expérience de nos informatrices. Ces thèmes imprévus nous ont démontré encore une fois la pertinence du choix du paradigme constructiviste et de la recherche qualitative pour notre projet de recherche, en nous laissant plus de liberté dans la construction des entretiens et des propos qui y ont été formulés.

4.9 Femmes importantes, mais pourquoi?

Presque toutes nos répondantes s'entendent pour affirmer que la présence des femmes en journalisme est importante, mais les raisons pour lesquelles elles le sont restent floues –du moins lorsque l'on aborde directement la question.

En effet, lorsque l'on s'intéresse de front à la contribution des femmes au journalisme, nos répondantes affirment que leur impact serait négligeable. Leur présence serait importante pour une seule et unique raison : comme les femmes existent dans la société, elles doivent aussi faire partie de la communauté journalistique, au même titre que les groupes minoritaires (répondantes 1, 2, 3, 4, 6).

Toutefois, lorsque l'on examine l'ensemble du corpus en gardant en tête la question de la contribution des femmes au journalisme, d'autres éléments apparaissent. Ainsi, nos répondantes ont affirmé que les femmes permettent d'aborder des sujets différents, sous des angles nouveaux, et qu'elles donnent accès à une partie de la population le plus souvent ignorée. Par conséquent, on peut affirmer que nos répondantes croient inconsciemment que les femmes apportent une contribution bien particulière au journalisme, qui enrichirait l'information produite.

De plus, la définition de l'écriture féminine qui a émergé des propos de nos informatrices nous semble l'une des raisons pour lesquelles il est primordial d'encourager la présence des femmes dans le journalisme : elles apporteraient, selon plusieurs répondantes, une approche plus humaine, centrée sur les répercussions

concrètes des événements sur les individus; elles chercheraient à créer l'empathie chez leur lecteur plutôt qu'à simplement lui expliquer des faits; et elles permettraient d'avoir accès aux femmes dans des sociétés où cela serait autrement impossible. Ainsi, les femmes sont primordiales dans le domaine de l'information, puisqu'elles seraient porteuses de nouvelles perspectives riches en humanité, en complexité et en équité, mettant en place une approche accordée aux nouveaux impératifs du journalisme de communication et permettant de rejoindre davantage les lecteurs en produisant une information qui a le potentiel de les intéresser plus, et en plus grand nombre, selon les recherches effectuées par Debras (2003).

Nous pouvons encore une fois remarquer dans le discours de nos répondantes un malaise par rapport à l'idée qu'il existerait une différence sexuée entre hommes et femmes. En réduisant l'apport des femmes au journalisme à un simple reflet de l'existence des femmes dans la société en général, elles démontrent indirectement leur refus de la socialisation différenciée, en affirmant que femmes et hommes font le même travail en tant que journalistes. Or, au fil des entretiens, des éléments de différences, du moins perçues, sont bel et bien apparus. En dépassant l'idée selon laquelle ce type de journalisme serait l'apanage des femmes, et en valorisant ces approches qui sont attendues d'elles mais qui sont déconsidérées par le journalisme traditionnel, il serait possible de renouveler la pratique de ce métier, et d'enrichir le nouveau paradigme qui est en train de prendre forme.

4.10 Des avancées fragiles... qui tendent au recul

Les progrès réalisés dans le journalisme demeurent fragiles : le machisme est toujours bien présent, les structures mêmes sont désavantageuses pour les femmes et il est très difficile pour elles de mener de front carrière et famille.

De ce fait, l'un des plus grands défis dans les prochaines années, selon nos répondantes, est de s'assurer qu'il n'y ait pas de recul pour les femmes. Trois de nos informatrices (1, 2 et 5) ont nommé cet élément comme le plus grand défi des femmes. La répondante 5 explique ainsi que, malgré les avancées notables réalisées au courant des années 1980 et 1990, les jeunes journalistes doivent rester attentives pour éviter de retomber dans des assignations genrées qui confirmeraient le modèle dominant.

Dans ma génération, ça [les assignations réservées aux femmes], ça a changé complètement, mais j'observe qu'on est en train de revenir un peu à [ça]. Je me dis, c'est les filles qui sont un peu responsables de ça, parce qu'il faut pas qu'elles se laissent attraper [...] Et [imitant un homme] "Alors j'ai un gros sujet économique, analyse du budget", on va donner surtout ça aux gars. Et puis il faut pas se contenter de ça, parce que sinon, c'est un frein. Et on peut vouloir faire ça pis rester là, oui, c'est possible, mais c'est un frein à l'avancement. (Répondante 5)

Ce commentaire est doublement intéressant puisqu'il révèle une stratégie de type « one of the girls », en insistant sur le fait que les jeunes femmes doivent refuser la différenciation sexuée et s'affirmer comme professionnelles capables de couvrir tous les sujets. Cependant, il faut être prudent : ce n'est pas

nécessairement la faute des femmes si elles se retrouvent dans des sujets étiquetés « féminins », mais celle des dynamiques genrées qui les y assignent.

La répondante 7 souligne elle aussi un recul des femmes dans sa spécialisation : « Quand j'étais correspondante, on était pratiquement que des femmes. Et là, renversement! Ils ont [une femme correspondante], mais le reste, c'est que des hommes. [...] C'est dire que les acquis ne sont pas toujours solides! », explique-t-elle.

La répondante 1, ayant elle-même occupé un poste à la direction de l'information de son média, apporte un exemple éclairant à ce sujet : « Il y a eu quatre femmes à la direction de l'information sur [une période de] huit ans, et on est toutes sorties de ça. C'est redevenu un monde d'hommes », explique-t-elle. Pour cette informatrice, cette inquiétude quant au recul des femmes dans les postes de direction se traduit par une quête de solutions : elle en discute avec ses consœurs, pour trouver des moyens de changer les choses et de rendre ces postes plus accessibles pour les femmes. Cette initiative nous paraît salutaire en ce qu'elle déclenche une réflexion sur la structure journalistique et permettra peut-être, à terme, de rendre le milieu plus accueillant pour les femmes. Cela nous ramène aussi à la stratégie du « one of the girls ».

Partant de l'initiative de la répondante 1, il serait pertinent de s'interroger sur les manières de modifier la structure des postes de direction et du journalisme en général afin d'accommoder davantage les femmes qui auraient les compétences nécessaires pour y travailler. Selon nos répondantes, il semblerait en effet que les exigences liées à ces postes soient un facteur déterminant dans le refus des femmes d'accepter des promotions, ou même de soumettre leur candidature pour de tels emplois.

Par ailleurs, de tels reculs ont également été constatés par certains auteurs, notamment Löfgren-Nilsson (2010). Dans la télévision privée suédoise, selon elle, la division sexuée du travail avait diminué dans les années 1980 et 1990, pour revenir en force au début des années 2000. Il se pourrait donc que nos répondantes se fassent l'écho d'un mouvement similaire dans les salles de rédaction québécoises.

À la lumière de ces éléments, on voit que la place des femmes en journalisme est loin d'être acquise. Le progrès dans les salles de nouvelles doit provenir de l'intérieur, et l'apport des journalistes à la modification des dynamiques de genre ne saurait être éclipsé. Il incombe à tout le milieu journalistique, et pas seulement aux femmes, de prendre conscience du sexisme qu'il couve, et de prendre des mesures claires pour aider les femmes journalistes à mener leur carrière dans une atmosphère égalitaire, où elles pourront prendre la place qui leur revient et travailler côte à côte avec les hommes, dans une optique d'égalité des chances et des individus.

Cette égalité des chances et des individus est loin d'être atteinte, mais nous osons espérer que nous contribuons avec ce mémoire à mettre en lumière les dynamiques oppressives et encourageons les femmes à contester les normes journalistiques qui les désavantagent, pour, un jour, atteindre l'égalité.

5. Conclusion

Dans le cadre de ce mémoire de maîtrise, nous avons voulu voir comment les dynamiques de genre teintaient l'expérience vécue par les journalistes québécoises correspondantes à l'étranger, et quelles perceptions elles en avaient. Après analyse des entretiens semi-dirigés que nous avons menés, le constat est clair : les dynamiques genrées sont bien présentes dans l'expérience des femmes correspondantes à l'étranger, au pays et ailleurs dans le monde, ce dont elles sont parfois conscientes, et parfois pas.

Nous tirons de notre analyse trois constats principaux. D'abord, les femmes journalistes ressentent un malaise indéniable à l'idée d'une socialisation différenciée qui entraînerait une écriture féminine et des « beats » genrés. Ce malaise, toutefois, ne les empêche pas de nommer des éléments que les femmes feraient différemment des hommes sur le terrain. Ensuite, la profession journalistique est profondément typifiée masculine, ce qui en fait un domaine sexiste jusque dans ses structures. Enfin, les avancées remarquées au cours des années 1980 et 1990 par nos répondantes sont fragiles : de plus en plus, la peur des reculs s'installe –et les reculs se précisent.

5.1 Un malaise persistant

Lorsqu'abordée de front, l'écriture féminine a été niée en bloc : cela relève de visions archaïques de la femme et hommes et femmes peuvent réaliser le même travail sur le terrain, affirment nos répondantes. Mais au fil des entretiens, plusieurs traits associés par la théorie à l'écriture « féminine » ont émergé : une sensibilité différente, une approche plus humaine, et un journaliste non objectif, agissant en tant que témoin subjectif cherchant à créer l'empathie chez son public. Ainsi, plusieurs femmes semblent porteuses, de par leur expérience située, de cette nouvelle conception du journalisme, dit de communication, qui s'observerait dans la salle de rédaction et à l'étranger. Cela ne signifie pas pour autant qu'elles soient les seules à mettre de l'avant une conception divergente du modèle qui a dominé une bonne partie du XX^{ème} siècle, celui du journalisme d'information : les hommes peuvent aussi souscrire à de tels modèles émergents.

Par ailleurs, certaines parentés entre l'approche défendue par nos informatrices et le journalisme d'information démontrent une forme d'hybridation entre journalisme d'information et de communication : les caractéristiques des deux types purs se retrouvent à différents niveaux dans le dispositif cognitif des journalistes professionnelles, démontrant par là le processus de mutation paradigmatique dans son aspect le plus concret. Toutefois, comme nos répondantes placent ces différences sur le compte de leur appartenance au groupe des femmes, nous croyons qu'il est pertinent de faire de même afin de démontrer le caractère genré du journalisme actuel.

Quant aux « beats » genrés, ils ont déclenché une réaction légèrement différente. En effet, la plupart de nos répondantes ont reconnu que, dans la vision traditionnelle du journalisme, certains domaines de couverture sont davantage associés au « féminin » ou au « masculin », les *hard news* (politique et économie, entre autres) étant reliées aux hommes et les *soft news* (éducation, arts, santé, etc.) aux femmes. Mais, tout en admettant l'existence d'une telle catégorisation, nos répondantes l'ont catégoriquement rejetée : il est hors de question pour les femmes de rester enfermées dans des « beats » stéréotypés et moins prestigieux.

Ces réactions mitigées aux concepts d'écriture féminine et de domaines de couverture genrés nous semblent l'indice d'une contestation des dynamiques de genre qui différencient hommes et femmes sur la base du sexe, générant des attentes le plus souvent opposées envers les uns et les autres.

5.2 Une structure profondément genrée

La salle de rédaction n'est pas un milieu neutre : les dynamiques de genre y sont nombreuses et se manifestent sous différentes formes. D'abord, les comportements machistes sont toujours présents : plus subtils qu'avant, ils restent partie intégrante du quotidien des femmes journalistes. Harcèlement sexuel, « double standard », réseaux informels et structure organisationnelle masculine comptent parmi les manifestations de ce machisme reconfiguré. Le harcèlement prend ainsi la forme de blagues à caractère sexuel ou de demandes de faveurs sexuelles de patrons envers de jeunes employées. Le « double standard » désavantage les femmes en ce qu'il exige d'elles plus d'efforts que de leurs collègues masculins pour obtenir la reconnaissance professionnelle : elles doivent en faire plus, et le faire mieux. Les réseaux informels, pour leur part, rendent la tâche difficile aux femmes cherchant à obtenir des promotions : en effet, les hommes se rencontrent hors des heures de travail, développant des affinités qui pourraient jouer dans l'attribution de postes de prestige ou de direction.

La structure même du journalisme est un désavantage criant pour les femmes : les horaires sont irréguliers et la disponibilité demandée, quasi permanente. Ces deux caractéristiques rendent la profession difficile pour les femmes, qui portent souvent la plus large part des tâches domestiques et familiales. Si elles obtiennent des postes de direction ou une spécialisation comme celle de correspondante à l'étranger, les exigences sont encore plus contraignantes. Entre vie de famille et vie professionnelle, le choix semble inévitable –et la conciliation presque impossible. Ainsi, la plupart des femmes obtenant des postes de direction les abandonnent peu après afin de consacrer plus de temps à leur famille; plusieurs femmes correspondantes quittent leurs fonctions pour avoir des enfants, ou refusent des affectations.

Par conséquent, le milieu journalistique est profondément genré, dans ses structures et dans sa culture : les dynamiques oppressives qui s'y déploient doivent être négociées avec soin par les femmes journalistes afin de tirer le meilleur de leur expérience professionnelle. La journaliste qui s'inscrit dans la stratégie du « one of the boys » se conforme aux normes masculines en vigueur pour s'extirper des stéréotypes féminins; celle qui

adopte le « one of the girls » cherche à modifier de l'intérieur les pratiques genrées, en subvertissant le modèle dominant; l'autre qui choisit la ghettoïsation accepte les stéréotypes en vigueur et répond aux attentes sexuées envers les femmes journalistes; enfin, celle qui utilise le retrait quitte la salle de nouvelle pour se lancer à son compte, en tant que journaliste indépendante. Ces stratégies remarquées dans la théorie et dans le discours de nos répondantes s'accompagnent d'autres moyens de négociation : la séduction et la « nunuche. » La première se produit lorsque la journaliste essaie de paraître le plus sympathique possible, en procédant à une certaine forme de séduction de son interlocuteur masculin. La « nunuche », elle, se fait passer pour plus ignorante qu'elle ne l'est, poussant ainsi sa source à lui dire tout ce qu'elle sait. Ces deux stratégies nous semblent particulièrement intéressantes puisqu'elles subvertissent les stéréotypes de la femme accueillante et de la femme un peu idiote pour les utiliser afin d'obtenir de l'information.

Une fois à l'étranger, ces stratégies sont aussi utilisées, mais elles prennent un sens différent. Les dynamiques genrées oppressives dans les sociétés d'accueil adoptent le plus souvent l'allure d'avantages : les femmes journalistes paraissent plus sympathiques et moins menaçantes que leurs collègues masculins, ce qui leur donne un accès plus facile aux sources, entre autres aux femmes. Cette perception leur permet aussi de profiter de la protection de certains hommes, voire d'obtenir de leur part des autorisations que leurs collègues masculins se voient refusées.

Par contre, des inconvénients émergent aussi des dynamiques de genre une fois hors du pays : en effet, la femme doit souvent composer avec le harcèlement sexuel, en plus de se conformer à un habillement genré afin de réaliser son travail. Aussi, elle rencontre parfois des difficultés dans les relations avec son fixe, qui la considère comme inférieure. Les questions à propos de son état civil sont légion, et, si elle est célibataire ou non mariée, elle doit souvent mentir pour se protéger en affirmant qu'elle est mariée.

Qu'elles se présentent comme des avantages ou des inconvénients, les dynamiques genrées colorent l'expérience vécue par les journalistes québécoises correspondantes à l'étranger. Il est important de rappeler ici que toutes nos répondantes n'ont pas remarqué les mêmes éléments dans leur pratique professionnelle, la perception des dynamiques de genre étant subjective et variable. Ces différences de perception individuelles nous semblent particulièrement importantes dans notre échantillon : certaines femmes, ayant travaillé pour le même média durant la même période, ont tenu un discours tout à fait différent. Cela nous semble l'indice des différentes manières de négocier le genre selon les stratégies énoncées plus haut. Les différentes avenues de négociation du genre expliquent en partie les variations dans la perception des dynamiques inégalitaires.

Le genre colore de plusieurs manières l'expérience de nos informatrices. D'abord, en tant que construction sociale, il varie d'une société à l'autre. Lors d'assignations à l'étranger ou dans la salle de rédaction, il ne prend pas le même sens, et ne se manifeste pas de la même manière. Ensuite, en tant que processus relationnel, il souligne les différences sexuées attendues des hommes et des femmes dans leur milieu professionnel. Nous avons ainsi pu remarquer que le style d'écriture attendu des journalistes varie selon qu'ils

soient femmes ou hommes. De plus, les comportements masculinisés attendus des journalistes ne seront pas perçus de la même manière selon qu'ils sont adoptés par un homme ou une femme : l'homme sera accepté comme tel, alors que la femme pourrait être perçue comme trop agressive ou masculine, et donc, dévalorisée. De plus, le genre en tant que rapport de pouvoir teinte fortement toutes les interactions dans la salle de rédaction et à l'étranger : le plus souvent, ce sont les hommes qui se retrouvent dans une position hiérarchique supérieure et utilisent leur pouvoir au détriment des femmes, la plupart du temps reléguées à des postes inférieurs. Même lorsqu'elles se trouvent en position de pouvoir, leur autorité est sapée par leurs collègues. Enfin, en tant que rapport social intersectionnel, le genre a un impact variable selon les contextes : le plus souvent, il s'imbrique à d'autres rapports d'oppression comme l'état civil ou l'âge pour créer une situation de domination particulière, entraînant des conséquences variables pour les correspondantes. Ainsi, le genre teinte de différentes manières l'expérience vécue par les femmes journalistes, tant dans la salle de nouvelles que lors d'affectations à l'étranger.

5.3 Des reculs inquiétants

Enfin, il nous semble primordial de revenir sur la fragilité des progrès réalisés dans les salles de rédaction. Nos répondantes les plus âgées reconnaissent qu'il y a eu des avancées quant au sexisme dans la salle de rédaction, mais elles craignent les reculs.

En cette période d'austérité et de remise en question dans les médias, la situation des femmes semble particulièrement précaire. En effet, lors de compressions budgétaires, il est commun de revenir à des modèles éprouvés, dont le succès paraît garanti. Comme le journalisme est traditionnellement considéré masculin, il serait dans l'ordre des choses pour les directions de l'information de revenir au modèle masculin et d'engager plus d'hommes, ou de leur offrir plus de promotions qu'aux femmes. Engager des femmes, dans des circonstances pareilles, reviendrait à courir le risque d'une nouvelle avenue : or, en période de compressions budgétaires, la prudence est de mise.

Ce retour à un modèle masculin semble bien illustré par le cas de Raymond Saint-Pierre. Ce journaliste d'expérience, travaillant à Radio-Canada depuis de nombreuses années, a obtenu en mai 2015 le poste de correspondant à Moscou. Or, la direction de Radio-Canada a nommé Saint-Pierre sans se plier au processus de sélection habituel, non obligatoire mais usuel depuis plus de 20 ans : « Le nouveau correspondant vient d'être désigné par la direction après le retrait de deux affichages de poste en juin et décembre [2014]. Des collègues de la salle de rédaction de Montréal parlent d'une décision "arbitraire" et de "favoritisme" » (Baillargeon, *Le Devoir* : 2015). Le processus de nomination avorté a soulevé l'ire du syndicat des employés de Radio-Canada, qui a dénoncé l'absence d'entrevues avec les cinq candidats en lice pour le poste.

Cette embauche, si elle peut s'expliquer par différents retards dans le processus de nomination, selon la direction de Radio-Canada (Baillargeon, *Le Devoir* : 2015), nous ramène tout de même à la question de

l'audace et du conservatisme dans une période de compression. M. Saint-Pierre est compétent, personne n'en doute : mais pourquoi ne pas donner sa chance à un jeune journaliste, ou à une femme? À notre avis, cela va au-delà de l'anecdote, et rappelle que les journalistes peuvent rencontrer des contraintes dans leur parcours professionnel qui relèvent moins de leurs choix personnels que de dynamiques organisationnelles et institutionnelles genrées.

Cette nomination est d'autant plus inquiétante que les femmes correspondantes sont littéralement disparues des ondes de Radio-Canada : sur sept correspondants, on compte une seule femme, Marie-Ève Bédard, assignée au Moyen-Orient (Baillargeon, *Le Devoir* : 2015). Au milieu des années 2000, c'était tout l'inverse : la société d'État comptait plusieurs femmes correspondantes, dont Alexandra Szacka en Russie, Joyce Napier à Washington et Sophie Langlois en Afrique. Ces femmes sont désormais assignées à des reportages nationaux, voire disparues des ondes, alors que des hommes ont été promus à des postes à l'étranger.

Or, si le journalisme veut réellement se tirer de la crise dans laquelle il s'enfonce depuis une dizaine d'années, il lui faudra se tourner vers d'autres avenues que la simple multiplication des plateformes et l'information numérique. Ces temps difficiles peuvent devenir une ouverture pour l'essai de nouvelles formules : puisque le modèle traditionnel ne fonctionne plus, pourquoi ne pas en créer un nouveau? La manière de faire décrite par nos répondantes (approche plus humaine, journaliste subjectif créateur d'empathie, multiplication des voix) représente une avenue novatrice pour le journalisme, qui pourrait rejoindre un plus grand public, en intéressant davantage de femmes à l'information, en amenant à une compréhension plus riche des événements et en répondant au critère d'équité, multipliant les points de vue, plutôt qu'à celui d'objectivité, réduisant les perspectives à deux opinions opposées. Qui sait si ce « nouveau » journalisme défendu par plusieurs des femmes que nous avons interviewées n'est pas la voie de sortie de crise espérée par les médias traditionnels? Tant qu'une entreprise de presse n'aura pas trouvé l'audace de mettre à l'épreuve le journalisme « féminin », il sera impossible de le savoir.

Nous espérons avec cette analyse avoir fait la lumière sur les dynamiques genrées, voire sexistes, en journalisme et avoir contribué à la réflexion sur la structure de ce milieu professionnel. Le journalisme n'est pas une sphère professionnelle neutre : il est stéréotypé, typifié, genré dans tous ses aspects, et les dynamiques oppressives qui s'y déploient teintent l'expérience des femmes et des hommes qui le pratiquent. Les femmes, spécialement, se retrouvent souvent dans des situations où elles doivent doublement prouver leur compétence et jouer du coude pour obtenir leur place. À l'heure où les femmes en journalisme sont de plus en plus nombreuses, mais où cette tendance amorce peut-être un recul, il est plus que jamais primordial d'examiner et de critiquer les aspects structurels du journalisme pour le rendre plus adapté aux femmes.

En conclusion, nous nous permettons d'espérer que les journalistes sauront négocier les enjeux du genre pour en arriver à une situation plus égalitaire et plus neutre pour les femmes et les hommes. Nous nous permettons de croire qu'ils sauront faire de leur milieu professionnel un espace neutre, où les normes journalistiques

seront déterminées non pas par les idéaux traditionnels masculins mais construites et négociées par tous les professionnels de l'information, pour transformer le journalisme en un espace où l'équilibre serait enfin possible entre subjectivité et objectivité. Plus encore, nous osons espérer qu'un jour, le journalisme deviendra un espace professionnel neutre où hommes et femmes bénéficieront de chances égales et s'épanouiront en tant que journalistes compétents et reconnus.

6. Bibliographie

- Abbott, Pamela, Wallace, Claire et Melissa Tyler. (2005). *An introduction to sociology : feminist perspectives* (3rd ed.). New York: Routledge.
- Ackerly, Brooke A., et Jacqui True. (2010). *Doing feminist research in political and social science*. Basingstoke [Angleterre]: Palgrave Macmillan.
- Adler, Laure. (1979). *À l'aube du féminisme : les premières journalistes, 1830-1850*. Paris: Payot.
- Alasuutari, Pertti, Bickman, Leonard, et Julia Brannen. (2008). *The Sage handbook of social research methods*. Los Angeles: Sage Publications.
- Alcoff, Linda. (1989). « Cultural feminism versus post-structuralism : The identity crisis in feminist theory. » Dans Malson, Micheline R. (ed). *Feminist theory in practice and process*. Chicago : University of Chicago Press, p. 295-326.
- Allan, Stuart, et Zelizer, Barbie. (2004). « Rules of engagement. Journalism and war. » Dans Allan, Stuart et Barbie Zelizer. (eds). *Reporting war : journalism in wartime*. London: Routledge, p. 3-21.
- Allan, Stuart, et Zelizer, Barbie. (2004). *Reporting war : journalism in wartime*. London: Routledge.
- Anderson, Kathryn, Armitage, Susan, Jack, Dana et Judith Wittner. (2004). « Beginning Where We Are. Feminist Methodology in Oral History. » Dans Hesse-Biber, Sharlene Janice, et Patricia Leavy. (eds). *Approaches to qualitative research : a reader on theory and practice*. New York: Oxford University Press, p. 224-242.
- Antaki, Charles. « Discourse Analysis and Conversation Analysis. » Dans Alasuutari, Pertti, Bickman, Leonard, et Julia Brannen. (eds.) *The Sage handbook of social research methods*. Los Angeles: Sage Publications, p. 431-446.
- Arrighi, Barbara A. (2007). *Understanding inequality : the intersection of race/ethnicity, class, and gender*. Lanham: Rowman & Littlefield Publishers.
- Bailey, Lucy E. (2012). « Feminist Research. » Dans Lapan, Stephen D., Quartaroli, Marylynn T., et Frances Julia Riemer. (eds). (2012). *Qualitative research : an introduction to methods and designs* (1st ed.). San Francisco: Jossey-Bass, p. 391-421.
- Baillargeon, Stéphane. (2015). «Radio-Canada nomme Raymond Saint-Pierre à Moscou. L'annulation du processus de sélection crée des remous.» *Le Devoir* (Montréal) 2 avril, p. B6.
- Bastien, Francine. (1998). *L'année des scorpions*. Montréal: Intouchables.
- Beattie, Margaret. (1987). « Recherche féministe : recherche novatrice. » Dans Deslauriers, Jean-Pierre. (dir). *Les Méthodes de la recherche qualitative*. Sillery: Presses de l'Université du Québec, p. 133-141.
- Beauchamp, Colette. (1987). *Le Silence des médias : les femmes, les hommes et l'information*. Montréal : Remue-ménage.
- Beauchamp, Colette. (1996). *Judith Jasmin : de feu et de flamme*. Montréal: Boréal.

- Bereni, Laure, Chauvin, Sébastien, Jaunait, Alexandre et Anne Revillard. (2012.) *Introduction aux études sur le genre*. 2^{ème} édition revue et augmentée. Bruxelles : De Boeck.
- Berger, Arthur Asa. (2011). *Media and communication research methods : an introduction to qualitative and quantitative approaches* (2nd ed.). Thousand Oaks: SAGE Publications.
- Bernier, Marc-François et Marsha Barber. (2012). « The Professional Creed of Quebec's Journalists in Canada. » Dans Weaver, David, et Lars Willnat. (eds). *The global journalist in the 21st century*. New York, NY: Routledge, p. 333-347.
- Bernier, Marc-François, Demers, François, Lavigne, Alain, Moumouni, Charles et Thierry Watine. (2005). *Pratiques novatrices en communication publique : journalisme, relations publiques et publicité*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Blackstone, Amy, et McLaughlin, Heather. (2009). « Sexual harassment. » Dans Jodi O'Brien (ed.), *Encyclopedia of gender and society*. Thousand Oaks, CA: SAGE Publications, p. 763-767.
- Bonneville, Luc, Grosjean, Sylvie et Martine Lagacé. (2007). *Introduction aux méthodes de recherche en communication*. Québec : Les Éditions de la Chenelière.
- De Bonville, Jean. (1988). *La Presse québécoise de 1884 à 1914 : genèse d'un média de masse*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- De Bonville, Jean. (2006). *L'analyse de contenu des médias : De la problématique au traitement statistique*. De Boeck : Bruxelles.
- Born, Donna Jones. (1987). *The Reporting of American Women Foreign Correspondents from the Vietnam War*. Michigan State University : UMI Dissertations Publishing.
- Bouchard, Nicole, Gilbert, Claude et Michèle Tremblay. (1999). « Les méthodes de recherche qualitative et la recherche féministe : de l'enquête à la quête. » Dans Caron, Anita. (dir.) *L'approche qualitative dans la recherche féministe*. Montréal: Association pour la recherche qualitative, p. 9-15.
- Bourdieu, Pierre. (2002). [1998]. *La domination masculine*. Paris: Éditions du Seuil.
- Boyd-Barrett, Oliver. (2004). « Understanding. The Second Casualty. » Dans Allan, Stuart et Barbie Zelizer. (eds.) *Reporting war : journalism in wartime*. London: Routledge, p. 25-42.
- Brin, Colette, Charron, Jean, et Jean de Bonville. (2004). *Nature et transformation du journalisme : théorie et recherches empiriques*. Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval.
- Brisolara, Sharon, Seigart, Denise M., et SenGupta, Saumitra. *Feminist evaluation and research : theory and practice*.
- Brooks, Abigail. (2007). « Feminist standpoint epistemology : Building knowledge and empowerment through women's lived experience. » Dans Hesse-Biber, Sharlene Nagy, et Patricia Leavy. (eds.). *Feminist research practice : a primer*. Thousand Oaks: SAGE Publications, p. 53-82.
- Brooks, Brian S. (1996). *News reporting and writing* (5th ed.). New York: St. Martin's Press.
- De Bruin, Marijan et Karen Ross (eds). (2004). *Gender and newsroom cultures. Identities at work*. Cresskill : Hampton Press.

- De Bruin, Marijan. (2004). « Organizational, Professional and Gender Identities – Overlapping, Coinciding and Contradicting Realities in Caribbean Media Practices. » Dans De Bruin, Marijan et Karen Ross (eds). *Gender and newsroom cultures. Identities at work*. Cresskill : Hampton Press, p. 1-16.
- Brun, Josette. (2009). *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française*. Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Buonanno, Milly. 2009. « Women War Correspondents : Does Gender Make a Difference on the Front Line ? » *Conference Papers – International Communication Association* : 1-21.
- Butler, Judith. (2006). [1990]. *Gender trouble : feminism and the subversion of identity*. New York: Routledge.
- Butler, Judith. (2011). [1993]. *Bodies that Matter. On the Discursive Limits of Sex*. New York : Routledge Classics.
- Byerly, Carolyn M. et Karen Ross. (2006). *Women & Media. A Critical Introduction*. Oxford : Blackwell Publishing.
- Cameron, Deborah. (2001). *Working with spoken discourse*. London: SAGE.
- Caron, Anita. (1999). *L'approche qualitative dans la recherche féministe*. Montréal: Association pour la recherche qualitative.
- Carter, Cynthia, Branston, Gill, et Allan Stuart. (1998). *News, Gender, and Power*. Londres et New York : Routledge.
- Chambers, Deborah, Linda Steiner et Carole Fleming. (2004). *Women and Journalism*. Londres et New York: Routledge.
- Charron, Jean et de Bonville, Jean. (1996). « Le paradigme du journalisme de communication : essai de définition. » *Communication*. 17(2) : 51-97.
- Charron, Jean et Jean de Bonville. (2004a). « Typologie historique des pratiques journalistiques. » Dans Brin, Colette, Charron, Jean, et Jean de Bonville. (éds.) *Nature et transformation du journalisme : théorie et recherches empiriques*. Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval, p. 141-218.
- Charron, Jean et Jean de Bonville (2004b). « Le journalisme et le marché : De la concurrence à l'hyperconcurrence. » Dans Brin, Colette, Charron, Jean, et Jean de Bonville. (éds.) *Nature et transformation du journalisme : théorie et recherches empiriques*. Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval, p. 273-316.
- Charron, Jean. (à paraître en 2016). « Les transformations du journalisme. » Dans Martel, Guylaine (dir.). *La Parole publique*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Charron, Jean, St-Pierre, Marilou et Geneviève Drolet. (2015). « La parole des femmes dans les journaux télévisés au Québec, 1961-2010. » *Communication*. [En ligne]. 33(1). Mis en ligne le 29 janvier 2015. Page consultée le 17 mai 2015. URL : <http://communication.revues.org/5127>.
- Charuel, Marc. (1998). *Les cercueils de toile*. Monaco: Éditions du Rocher.
- Coates, Jennifer. (2012). « Gender and Discourse Analysis. » Dans Gee, James Paul, et Michael Handford. (eds). *The Routledge handbook of discourse analysis*. London: Routledge, p. 90-103.

- Comeau, Paul-André. (1980). « L'information internationale, parent pauvre? » Dans Sauvageau, Florian, Lesage, Gilles, et Jean de Bonville. (eds.) *Les journalistes : dans les coulisses de l'information*. Montréal: Québec/Amérique.
- Coulomb-Gully, Marlène. (2010). « Féminin/masculin : Questions pour les SIC. » *Questions de communication*. [En ligne], 17(2010), mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 15 avril 2015. URL : <http://questionsdecommunication.revues.org/383>
- Cudd, Ann E., et Robin O. Andreasen. (2005). *Feminist theory : a philosophical anthology*. Oxford, UK: Blackwell Publishing.
- Damian-Gaillard, Béatrice, Frisque, Cégolève et Eugénie Saitta (dir.). 2010. *Le journalisme au féminin. Assignations, inventions, stratégies*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Davis, Kathy, Evans, Mary et Judy Lorber. (2006). *Handbook of Gender and Women's Studies*. London : Sage Knowledge.
- Day, Elizabeth. (2004). « Why Women Love Journalism. » *British Journalism Review*, 15(2), p. 21-25.
- De Beauvoir, Simone. 1949. *Le Deuxième sexe I*. Paris : Folio.
- De Beauvoir, Simone. 1949. *Le Deuxième sexe II*. Paris : Folio.
- De Robillard, Didier. (2013). « Qui a peur du qualitatifisme ? Quelques hypothèses sous-jacentes aux démarches qualitatives et quelques conséquences qui en découlent. » Dans Goï, Cécile, et Patrick Anderson. (eds.). *Quelles recherches qualitatives en sciences humaines? : approches interdisciplinaires de la diversité*. Paris: L'Harmattan, p. 67-78.
- Denzin, Norman K., et Lincoln, Yvonna S. (2008a). *The Sage handbook of qualitative research* (3rd ed.). Thousand Oaks: Sage.
- Denzin, Norman K., et Yvonna S. Lincoln. (2008b). « Introduction. The discipline and practice of qualitative research. » Dans Denzin, Norman K. et Yvonna S. Lincoln. (eds.) *The Sage handbook of qualitative research* (3rd ed.). Thousand Oaks: Sage, p. 1-43.
- Denzin, Norman K., et Yvonna S. Lincoln. (2011). *The Sage handbook of qualitative research* (4th ed.). Thousand Oaks: Sage.
- Deslauriers, Jean-Pierre. (1987). *Les Méthodes de la recherche qualitative*. Sillery: Presses de l'Université du Québec.
- Dietrich, Heidi. (2002). « Women in War Zone ». *Qill*. Vol. 90, no. 8 : 12-15.
- Djerf-Pierre, Monica & Löfgren-Nilsson, Monica. (2004). « Gender-typing in the newsroom : The Feminization of Swedish Television News Production, 1958-2000. » Dans De Bruin, Marijan et Karen Ross (eds). *Gender and newsroom cultures. Identities at work*. Cresskill : Hampton Press, p. 81-106.
- Dijk, Teun van. (2001a). « Critical Discourse Analysis. » Dans Schiffrin, Deborah, Tannen, Deborah, et Heidi Ehernberger Hamilton. (eds). *The handbook of discourse analysis*. Malden, Mass: Blackwell Publishers, p. 352-371.
- Dijk, Teun van. (2001b). « Multidisciplinary CDA : A plea for diversity. » Dans Wodak, Ruth, et Michael Meyer. (eds.). *Methods of critical discourse analysis*. London: SAGE, p. 95-120.

- Dijk, Teun van. (2005). « Contextual knowledge management in discourse production. A CDA perspective. » Dans Wodak, Ruth, et Paul A. Chilton. (eds.). *A new agenda in (critical) discourse analysis : theory, methodology and interdisciplinarity*. Amsterdam: J. Benjamins, p. 71-100.
- Edwards, Julia. (1988). *Women of the world : the great foreign correspondents*. Boston: Houghton Mifflin.
- Emery, Michael C. (1995). *On the front lines : following America's foreign correspondents across the twentieth century*. Washington: American University Press.
- Esser, Frank, et Andrea Umbricht. (2014). « The Evolution of Objective and Interpretative Journalism in the Western Press: Comparing Six News Systems since the 1960s. » *Journalism & Mass Communication Quarterly*, 91(2), 229-249.
- Ettema, James S. (2009). « News Workers. » Dans Donsbach, Wolfgang. (ed.) *The International Encyclopedia of Communication*. En ligne. Consulté le 18 juillet 2015. URL : http://www.communicationencyclopedia.com.acces.bibl.ulaval.ca/subscriber/tocnode.html?id=g9781405131995_chunk_g978140513199519_ss32-1
- Fawcett, Barbara, et Brid Feathersone. (2000). « Setting the scene : An appraisal of the notions of postmodernism, postmodernity and postmodern feminism. » Dans Fawcett, Barbara. (ed.) *Practice and research in social work : postmodern feminist perspectives*. London: Routledge, p. 5-23.
- Fawcett, Barbara. (2000). *Practice and research in social work : postmodern feminist perspectives*. London: Routledge.
- Feinstein, Anthony. (2013). *Reporter de guerre*. Levallois-Perret: Altipresse.
- Flick, Uwe. (2007). *The Sage qualitative research kit*. London: SAGE.
- Fontana, Andrea et James H. Frey. (2011). « The interview. From neutral stance to political involvement. » In Denzin, Norman K., et Yvonna S. Lincoln. *The Sage handbook of qualitative research* (4th ed.). Thousand Oaks: Sage, 115-159.
- Fortin, Sylvie. (1999) « Enseignement de la danse dans une perspective féministe : trois études de cas. » Dans Caron, Anita. (dir). *L'approche qualitative dans la recherche féministe*. Montréal: Association pour la recherche qualitative, p. 23-40.
- Foucault, Michel. (1994). *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*. Paris : Gallimard.
- Foucault, Michel. (2008). *L'archéologie du savoir*. Paris: Gallimard.
- Galipeau, Céline. (2002). « Femme journaliste en pays intégriste : l'information voilée. » *Le Trente*. Vol. 26, no. 1. [En ligne] <http://www.fpqj.org/femme-journaliste-en-pays-integrisme-linformation-voilee/> (Page consultée le 13 juin 2015.)
- Galli, Jean-Claude. (2003). *Le voleur de guerres : les combats d'un grand reporter*. Paris : Flammarion.
- Gardey, Delphine et Ilana Löwy. (2000). *L'invention du naturel : Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*. Amsterdam: Archives contemporaines.
- Gauthier, Benoît. (2003). *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données* (4e éd.). Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Gauthier, Benoît. (2009). *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données* (5e éd.) Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.

- Gee, James Paul, et Michael Handford. (2012). *The Routledge handbook of discourse analysis*. London: Routledge.
- Gill, Carmen. (1999). « Une approche compréhensive du célibat volontaire féminin. » Dans Caron, Anita. (dir). *L'approche qualitative dans la recherche féministe*. Montréal: Association pour la recherche qualitative, p. 61-77.
- Gobeil, Anne-Sophie. (2011). «Correspondants à l'étranger : Relativiser le risque.» *L'Exemplaire* (Québec), 14 décembre, p. 6.
- Goffman, Erving. (2002) [1977]. *L'arrangement des sexes*. Paris: La Dispute.
- Goï, Cécile, et Patrick Anderson. (2013). *Quelles recherches qualitatives en sciences humaines? : approches interdisciplinaires de la diversité*. Paris: L'Harmattan.
- Gosselin, Line. (1995). *Les journalistes québécoises, 1880-1930*. Montréal : Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec.
- Guba, Egon A. et Yvonna S. Lincoln. (2004). « Competing Paradigms in Qualitative Research. Theories and Issues. » Dans Hesse-Biber, Sharlene Janice et Patricia Leavy. (eds.) *Approaches to qualitative research : a reader on theory and practice*. New York: Oxford University Press, p. 17-38.
- Hanitzsch, Thomas, Seethaler, Josef, Elizabeth A. Skewes et al. (2012). « Worlds of Journalism : Journalistic Cultures, Professional Autonomy, and Perceived Influences Across 18 Nations. » Dans Weaver, David H. et Lars.Willnat (eds.) *The global journalist in the 21st century*. New York, NY : Routledge, p. 473-494.
- Haraway, Donna. (2008). « Situated knowledges : The science question in feminism and the privilege of partial perspective. » Dans Jaggar, Alison M. (ed.). *Just methods : an interdisciplinary feminist reader*. Boulder, CO: Paradigm Publishers, p. 346-352.
- Harding, Sandra G., et Merrill B. Hintikka. (2003). *Discovering reality : feminist perspectives on epistemology, metaphysics, methodology, and philosophy of science* (2nd ed.). Dordrecht [Netherlands]: Kluwer Academic Publishers.
- Harding, Sandra. (1989). « The instability of the analytical categories of feminist theory. » Dans Malson, Micheline R. (ed). *Feminist theory in practice and process*. [Chicago]: University of Chicago Press, p. 15-34.
- Harding, Sandra. (2003). « Why has the sex/gender system become visible only now ? » Dans Harding, Sandra G., et Merrill B. Hintikka. (eds.). *Discovering reality : feminist perspectives on epistemology, metaphysics, methodology, and philosophy of science* (2nd ed.). Dordrecht [Netherlands]: Kluwer Academic Publishers, p. 311-324.
- Harding, Sandra. (2005). « Rethinking Standpoint Epistemology : What is "strong objectivity" ? » Dans Cudd, Ann E., et Andreasen, Robin O. (eds.). *Feminist theory : a philosophical anthology*. Oxford, UK: Blackwell Publishing, p.218-235.
- Harding, Sandra. (2006). *Science and social inequality : feminist and postcolonial issues*. Urbana and Chicago: University of Illinois Press.
- Harding, Sandra. (2008). « Borderland Epistemologies. » Dans Jaggar, Alison M. (ed.). *Just methods : an interdisciplinary feminist reader*. Boulder, CO: Paradigm Publishers, p. 331-341.

- Hartsock, Nancy C. M. (1985). *Money, sex, and power : toward a feminist historical materialism*. Boston: Northeastern University Press.
- Hartsock, Nancy C. M. (2003). « The Feminist Standpoint : Toward a Specifically Feminist Historical Materialism. » Dans McCann, Carole R. et Seung-Kyung Kim. *Feminist theory reader : local and global perspectives*. New York: Routledge, p. 292-305.
- Hartsock, Nancy C.M. (2003). « The feminist standpoint : developing the ground for a specifically feminist historical materialism. » Dans Harding, Sandra G., et Merrill B. Hintikka. (eds.). *Discovering reality : feminist perspectives on epistemology, metaphysics, methodology, and philosophy of science* (2nd ed.. Dordrecht [Netherlands]: Kluwer Academic Publishers, p. 283-310.
- Hawkesworth, Mary E. (1989). « Knowers, knowing, known : Feminist theory and claims of truth. » Dans Malson, Micheline R. (ed). *Feminist theory in practice and process*. Chicago : University of Chicago Press, p. 327-251.
- Héritier, Françoise. (2012a). *Masculin/féminin I. La pensée de la différence*. Paris: Odile Jacob.
- Héritier, Françoise. (2012b). *Masculin/féminin II. Dissoudre la hiérarchie*. Paris: Odile Jacob.
- Hess, Stephen. (2005). *Through their eyes : foreign correspondents in the United States*. Washington, D.C: Brookings Institution Press.
- Hesse-Biber, Sharlene Janice et Patricia Leavy. (2004). *Approaches to qualitative research : a reader on theory and practice*. New York: Oxford University Press.
- Hesse-Biber, Sharlene Nagy et Patricia Leavy. (2007). *Feminist research practice : a primer*. Thousand Oaks: SAGE Publications.
- Holt, Simma. (2008). *Memoirs of a loose cannon*. Hamilton, Ont: Seraphim Editions.
- Hosley, David H. et Gayle K. Yamada. (1987). *Hard news : Women in broadcast journalism*. New York : Greenwood Press, 196 p.
- International Women's Media Foundation. (2011). « Global Report on the Status of Women in the News Medias. » [En ligne]. <http://www.iwmf.org/our-research/global-report/> Page consultée le 22 juillet 2014.
- International Women's Media Foundation. (2014a). « Intimidation, threats, and abuse. » [En ligne]. <http://www.iwmf.org/intimidation-threats-and-abuse/> Page consultée le 22 juillet 2014.
- International Women's Media Foundation. (2014b). « Sexual harassment. » [En ligne]. <http://www.iwmf.org/sexual-harassment/> Page consultée le 18 juillet 2015
- International Women's Media Foundation. (2014c). « Sexual violence. » [En ligne]. <http://www.iwmf.org/sexual/violence/> Page consultée le 18 juillet 2015.
- International Women's Media Foundation. (2014d). « Global Research Project Investigate Violence Against Women Journalists. » En ligne. <http://www.iwmf.org/global-research-project-investigates-violence-against-women-journalists/> Page consultée le 22 juillet 2014.
- Jaggar, Alison M. (2008). « Feminist Standpoint Theory : Social location and epistemic privilege. » Dans Jaggar, Alison M. (ed.). *Just methods : an interdisciplinary feminist reader*. Boulder, CO: Paradigm Publishers, p. 303-307.

- Jaggar, Alison M. (2008). *Just methods : an interdisciplinary feminist reader*. Boulder, CO: Paradigm Publishers.
- Jentile, Catherine. (2001). *Tête brûlée : femme et reporter de guerre*. Paris: Plon.
- Kendrill, Shari et Deborah Tannen. (2001). « Discourse and Gender. » Dans Schiffrin, Deborah, Tannen, Deborah et Heidi Ehernberger Hamilton. (eds). *The handbook of discourse analysis*. Malden, Mass: Blackwell Publishers, p. 548-567.
- Kent, Arthur. (1996). *Risk and redemption : surviving the network news wars*. Toronto: Viking.
- Kvale, Steinar. (2007). *Doing Interviews*. Thousand Oaks, Calif. : Sage.
- L'Écuyer, René. (1987). « L'analyse de contenu : notions et étapes. » Dans Deslauriers, Jean-Pierre. (dir). *Les Méthodes de la recherche qualitative*. Sillery: Presses de l'Université du Québec, p. 49-65.
- De La Garde, Roger, et Bernard Barrett. (1975). *Profil socio-démographique des journalistes de la presse écrite québécoise*. Québec : Université Laval.
- Lachover, Einat. (2005). « The gendered and sexualized relationship between Israeli women journalists and their male news sources. » *Journalism*, 6(3), 291-311.
- Lapan, Stephen D., Quartaroli, Marylynn T., et Frances Julia Riemer. (eds). (2012). *Qualitative research : an introduction to methods and designs*. San Francisco: Jossey-Bass.
- Laplante, Germaine. (1978). *Une journaliste intemporelle, Germaine Bernier*. Montréal: Bellarmin.
- Laqueur, Thomas. (1992). *La fabrique du sexe : essai sur le corps et le genre en Occident*. Paris : Gallimard.
- Laramée, Alain, et Bernard Vallée. (1991). *La recherche en communication : Éléments de méthodologie*. Sillery: Presses de l'Université du Québec.
- Laurin, Danielle. (2010). *Promets-moi que tu reviendras vivant : ces reporters qui vont à la guerre*. Montréal: Libre Expression.
- Lauzon, Adèle. (2008). *Pas si tranquille : souvenirs*. Montréal: Boréal.
- Lavie, Aliza, et Sam Lehman-Wilzig. (2003). « Whose News? : Does Gender Determine the Editorial Product? » *European Journal of Communication*, 18(1), 5-29.
- Leach, Jan. (2009). « Balancing news and family. » Dans Nicholson, June O, Creedon, Pamela J., Lloyd S., Wada, et Pamela J. Johnson. (eds). *The Edge of change. Women in the 21st century press*. Champaign : University of Illinois Press, p. 143-154.
- Lemert, Charles. (2007). « Mysterious power of social structures ». Dans Arrighi, Barbara A. (ed.) *Understanding inequality : the intersection of race/ethnicity, class, and gender*. Lanham: Rowman & Littlefield Publishers, p 19-26.
- Lépine, Jean-François. (2014). *Jean-François Lépine : Sur la ligne de feu*. Montréal : Libre Expression.
- Lincoln, Yvonna S., et Guba, Egon G. (1985). *Naturalistic inquiry*. Beverly Hills, Calif: Sage Publications.
- Lincoln, Yvonna S., Lynham et Egon Guba. (2011). « Paradigmatic controversies, contradictions, and emerging confluences, revisited. » In Denzin, Norman K., et Yvonna S. Lincoln. (eds). *The Sage handbook of qualitative research* (4th ed.). Thousand Oaks: Sage, p. 97-128.

- Lloyd S., Wada, et Pamela J. Johnson (eds). *The Edge of change. Women in the 21st century press*. 2009. Champaign : University of Illinois Press.
- Löfgren-Nilsson, Monica. (2010). « Le genre en pensée et en actes : le cas des informations télévisées suédoises ». In Damian-Gaillard, Béatrice, Cégolene Frisque et Eugenie Saitta, *Le journalisme au féminin. Assignations, inventions, stratégies*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, p. 119-152.
- Malson, Micheline R. (1989). *Feminist theory in practice and process*. Chicago: University of Chicago Press.
- Markham, Tim. (2011). *The politics of war reporting : authority, authenticity and morality*. Manchester: Manchester University Press.
- Marshall, Catherine et Gretchen B. Rossman. (1999). *Designing qualitative research* (3rd ed.). Thousand Oaks, Calif: Sage Publications.
- Marthoz, Jean-Paul. (2012.) *Journalisme international. 2^{ème} édition*. De Boeck Université : Bruxelles.
- Matloff, Judith. (2007). « Unspoken: Foreign correspondents and sexual abuse. » *Columbia Journalism Review*, 46(1), 22-23.
- McCann, Carole R., et Seung-Kyung Kim. (eds). (2003). *Feminist theory reader : local and global perspectives*. New York: Routledge.
- McKercher, Catherine, et Carman Cumming. (1998). *The Canadian reporter : news writing and reporting* (2nd ed.). Toronto: Harcourt Canada.
- McLaughlin, Greg. (2002). *The war correspondent*. London: Pluto Press.
- Melin-Higgins, Margareta. « Coping with Journalism : Gendered Newsroom Culture. » In De Bruin, Marijan et Karen Ross (eds). *Gender and newsroom cultures. Identities at work*. Cresskill : Hampton Press, p. 197-222.
- Miller, William L. et Benjamin F. Crabtree. (2004). « Depth interviewing. » Dans Hesse-Biber, Sharlene Janice, et Patricia Leavy. (eds). *Approaches to qualitative research : a reader on theory and practice*. New York: Oxford University Press, p. 185-202.
- Mullany, Louise. (2012). « Discourse, Gender and Professional Communication. » Dans Gee, James Paul, et Michael Handford. (eds). *The Routledge handbook of discourse analysis*. London: Routledge, p. 509-522.
- Neveu, Érik. (2000). « Le genre du journalisme. Des ambivalences de la féminisation d'une profession ». *Politix*. 13 (51): 179-212.
- Nicholson, June O, Creedon, Pamela J., Lloyd S., Wada, et Pamela J. Johnson (eds). (2009). *The Edge of change. Women in the 21st century press*. Champaign : University of Illinois Press.
- Nivat, Anne. 2000. *Chienne de guerre*. Paris : Fayard. 296 p.
- Observatoire de la culture et de la communication (OCCQ). 2009. *Statistiques principales de la culture et des communications au Québec*. <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/culture/stats-principales2009.pdf> [En ligne] (Page consultée le 6 juillet 2015.) Sainte-Foy (Que.) : Observatoire de la culture et de la communication.
- Olivier, Lawrence. (1988). « La question du pouvoir chez Foucault: espace, stratégie et dispositif. » *Canadian Journal of Political Science*, 21(01), p. 83-98.

- Ollivier, Michèle, et Manon Tremblay. (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*. Paris: L'Harmattan.
- Osler, Andrew M. (1993). *News : the evolution of journalism in Canada*. Toronto: Copp Clark Pitman.
- Quimet, Michèle. (2014). *La promesse*. Montréal : Boréal.
- Paillé, Pierre, et Alex Mucchielli. (2008). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (2^e ed.). Paris: Armand Colin.
- Préjean, Marc. (1994). *Sexe et pouvoir : la construction sociale des corps et des émotions*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Pritchard, David, et Florian Sauvageau. (1998). « The Journalists and Journalisms of Canada. » Dans Wei, Wu et Weaver, David H. (eds). *The global journalist : news people around the world*. Cresskill, N.J: Hampton Press, p. 373-494.
- Pritchard, David, et Florian Sauvageau. (1999). *Les journalistes canadiens : un portrait de fin de siècle*. Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval.
- Roberge, Martine. (1995). *Enquête orale : trousse du chercheur*. Sainte-Foy : Laboratoire d'ethnologie urbaine, CÉLAT, Faculté des lettres, Université Laval.
- Robinson, Gertrude J. (2004). « Gender in the Newsroom : Canadian Experiences. » Dans De Bruin, Marijan et Karen Ross (eds). 2004. *Gender and newsroom cultures. Identities at work*. Cresskill : Hampton Press, p. 181-196.
- Robinson, Gertrude J. (2005). *Gender, journalism and equity : Canadian, U.S., and european perspectives*. Cresskill, NJ: Hampton Press.
- Robinson, Gertrude J. et Armande Saint-Jean. (1998). « Canadian Women Journalists : The 'Other Half of the Equation. » dans Wei, Wu et David H. Weaver. (eds). *The global journalist : news people around the world*. Cresskill, N.J: Hampton Press, p. 351-372.
- Rosenberg, Sharon. (2010). « An Introduction to Feminist Poststructural Theorizing. » Dans Mandell, Nancy. (ed). *Feminist issues : race, class and sexuality* (5th ed.). Toronto: Prentice Hall Canada, p. 40-62.
- Ross, Karen. (2001). « Journalism as en-gendered practice. » *Journalism Studies*. 1(4) : 531-544.
- Roy, Julie. (2009). « Apprivoiser l'espace public : Les premières voix féminines dans la presse québécoise. » Dans Brun, Josette. (dir.) *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, p. 63-84.
- Sabourin, Paul. (2009). « L'analyse de contenu. » Dans Gauthier, Benoit. (dir). *Recherche sociale : de la problématique à la recherche des données*. Presses de l'Université du Québec : Québec, p. 415-444.
- Saint-Jean, Armande. (2000). « L'apport des femmes au renouvellement des pratiques professionnelles: le cas des journalistes. » *Recherches féministes*, 13(2), 77.
- Saint-Jean, Armande. (2002). *Éthique de l'information : fondements et pratiques au Québec depuis 1960*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- Saldaña, Johnny. (2011). *Fundamentals of qualitative research*. New York: Oxford University Press.

- Salmon, Christian. (2007). *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater des esprits*. Paris : La Découverte.
- Sauvageau, Florian, Lesage, Gilles, et Jean de Bonville. (1980). *Les journalistes : dans les coulisses de l'information*. Montréal: Québec/Amérique.
- Savoie-Zajc, Lorraine. (2003). « L'entrevue semi-dirigée. » Dans Gauthier, Benoît. (dir.). *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données* (4e éd.). Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, p. 263-285.
- Savoie-Zajc, Lorraine. (2009). « L'entrevue semi-dirigée ». *Recherche sociale : de la problématique à la recherche des données*. Dans Gauthier, Benoît. (dir). Presses de l'Université du Québec : Québec, p. 337-360.
- Scharnberg-Hampton, Kirsten. (2009). « Covering war through a woman's eyes. » Dans Nicholson, June O, Creedon, Pamela J., Lloyd S., Wada, et Pamela J. Johnson (eds). *The Edge of change. Women in the 21st century press*. Champaign : University of Illinois Press, p. 143-154.
- Schiffrin, Deborah, Tannen, Deborah, et Heidi Ehernberger Hamilton. (2001). *The handbook of discourse analysis*. Malden, Mass: Blackwell Publishers.
- Schlesinger, Joe. (1990). *Time zones : a journalist in the world*. Toronto: Random House of Canada.
- Schoch, Lucie. (2013). « 'Feminine' writing: the effect of gender on the work of women sports journalists in the Swiss daily press. » *Media, Culture & Society*, 35(6), 708-723.
- Scott, Joan Wallach. (2012). *De l'utilité du genre*. Paris: Fayard.
- Seidman, Irving. (2012). *Interviewing as qualitative research : a guide for researchers in education and the social sciences* (4th ed.). New York: Teachers College Press.
- Silverman, David, et Marvasti, Amir B. (2008). *Doing qualitative research : a comprehensive guide*. Los Angeles: SAGE Publications.
- Silverman, David. (2006). *Interpreting qualitative data : methods for analyzing talk, text and interaction* (3rd ed.). London: Sage Publications.
- Sonwalkar, Prasun. (2004). « Out of Sight, out of Mind ? The non-reporting of small wars and insurgencies. » Dans Allan, Stuart, et Barbie Zelizer. (eds). *Reporting war : journalism in wartime*. London: Routledge, p. 206-223.
- Sormany, Pierre. (2011). *Le métier de journaliste : guide des outils et des pratiques du journalisme au Québec (3e édition revue et augmentée)*. Montréal: Boréal.
- Soulet, Marc-Henry. (1987). « La recherche qualitative ou la fin des certitudes. » Dans Deslauriers, Jean-Pierre. (ed.). *Les Méthodes de la recherche qualitative*. Sillery: Presses de l'Université du Québec, p. 9-21.
- Sprague, Joey et Mary K. Zimmerman. (2004). « Overcoming Dualisms. A Feminist Agenda for Feminist Methodology. » Dans Hesse-Biber, Sharlene Janice, et Patricia Leavy. (eds). *Approaches to qualitative research : a reader on theory and practice*. New York: Oxford University Press, p. 39-61.
- St-Pierre, Marilou. (2012). *Les pratiques professionnelles genrées : le cas des journalistes sportifs québécois*. (Mémoire (M.A.)), Université Laval.

- Strauss, Susan G., et Parastou Feiz. (2014). *Discourse analysis : putting our worlds into words*. New York: Routledge.
- Taylor, Steven J., et Robert Bogdan. (1998). *Introduction to qualitative research methods : a guidebook and resource* (3rd ed.). New York: Wiley.
- Thérenty, Marie-Ève. (2009.) « LA chronique et LE reportage : du "genre" (gender) des genres journalistiques. » *Études littéraires*, 40(3) : 115-125.
- Tracy, Karen. (2001). « Discourse Analysis in Communication. » Dans Schiffrin, Deborah, Tannen, Deborah, et Heidi Ehemberger Hamilton. (eds). *The handbook of discourse analysis*. Malden, Mass: Blackwell Publishers, p. 725-749.
- Tumber, Howard. (2004). « Prisoners of News Values ? Journalists, professionalism, and identification in times of war. » Dans Allan, Stuart, et Barbie Zelizer.. (eds.) *Reporting war : journalism in wartime*. London: Routledge, p. 190-205.
- Vidal, Catherine, et Dorothee Benoit-Browaeyns. (2005). *Cerveau, sexe & pouvoir*. Paris: Belin.
- Walliman, Nicholas S. R. (2011). *Research methods : the basics*. London: Routledge.
- Weaver, David H. (1998) « Journalists Around the World : Commonalities and Differences. » Dans Wei, Wu et Weaver, David H. (eds). *The global journalist : news people around the world*. Cresskill, N.J: Hampton Press, p. 455-480.
- Weaver, David H., et Lars Willnat. (2012). « Journalists in the 21st century : Conclusions. » Dans Weaver, David H. et Willnat, Lars. (eds.) *The global journalist in the 21st century*. New York, NY: Routledge, p. 529-552.
- Weaver, David H., et Lars Willnat. (2012). *The Global Journalist in the 21st Century*. New York, NY: Routledge.
- Wetherell, Margaret, Yates, Simeon, et Stephanie Taylor. (2001). *Discourse theory and practice : a reader*. London: SAGE.
- Willnat, Lars et Jason Martin. (2012). « Foreign Correspondents - An Endangered Species ? » Dans Weaver, David H. et Willnat, Lars. (eds.) *The global journalist in the 21st century*. New York, NY: Routledge, p. 496-510.
- Wodak, Ruth, et Paul A. Chilton. (2005). *A new agenda in (critical) discourse analysis : theory, methodology and interdisciplinarity*. Amsterdam: J. Benjamins.
- Wodak, Ruth, et Michael Meyer. (2001). *Methods of critical discourse analysis*. London: SAGE.
- Wodak, Ruth. (2001). « What CDA is about – a summary of its history, important contexts and its developments ». Dans Wodak, Ruth, et Michael Meyer. (eds). *Methods of critical discourse analysis*. London: SAGE, p. 1-9.
- Zoonen, Liesbet van. (1988). « Rethinking Women and the News ». *European Journal of Communication*. 3(1), p. 35-53.
- Zoonen, Liesbet van. (1991). « Feminist perspectives on the media. » Dans J. Curran et M. Gurevitch, *Mass Media and Society*. Londres : Edward Arnold, p. 33-54.
- Zoonen, Liesbet van. (1994). *Feminist Media Studies*. London : Thousand Oaks.

Zoonen, Liesbet van. (1998). « One of the girls ? » Dans Carter, Cynthia, Branston, Gill et Stuart Allan. (eds). *News, Gender, and Power*. Londres et New York : Routledge, p. 33-46.

7. Annexe I. Liste des codes

Chaque saut de ligne correspond à un nouveau thème. Les codes qui sont présentés sans retrait sont les groupes de code généraux, correspondant le plus souvent au sujet d'une question ou à un concept théorique. Les codes avec retrait sont les sous-thèmes de chaque code : ils peuvent être directement reliés à celui-ci, par exemple dans le cas d'un concept qui présenterait plusieurs dimensions, comme les stratégies de négociation du genre, ou en être des manifestations, par exemple dans le cas des inconvénients reliés à la condition féminine à l'étranger.

Les indications entre parenthèses définissent plus en détail les codes pour assurer une analyse la plus précise possible. Ces indications peuvent aussi servir à préciser la manière de coder un certain sous-code.

Les sous-codes suivis de la lettre E entre parenthèses (E) sont directement tirés du contenu des entretiens.

Thème 1. Le journalisme

Informations sociodémographiques

- Études/diplômes/stages

- Carrière professionnelle

- Nombre d'années en tant que correspondante

Entrée dans le journalisme

- Manières de devenir journaliste (par exemple, par envie d'écrire ou par envie de devenir journaliste, de « chasser les nouvelles »)

- Raisons/Motivations

Définition du journalisme

- Définition du journalisme

- Définition du correspondant

- Fonctions du journaliste

- Qualités d'un bon journaliste

- Qualités d'un bon correspondant

- Principes fondamentaux

Critères pour le choix des nouvelles

- Enjeux

- Implications Canada/Québec

- Importance du conflit/événement

- Intérêt personnel

- Nombre de morts

Proximité géographique

Évolution du journalisme (pratiques professionnelles)

Changements dans les départs à l'étranger

Manières de faire

Place de l'information internationale

Technologies

Évolution sociale du journalisme

Aucune évolution

Conciliation travail-famille

Postes de direction occupés par les hommes

Femmes plus nombreuses dans certains postes

Femmes et postes de direction

Immigrants/Gays (E)

Machisme

Recul pour les femmes

Relations hommes/femmes

Machisme

Salaires

Stéréotypes

Ségrégation verticale

Thème 2. L'expérience vécue

Obstacles dans la salle de rédaction

Compétition entre journalistes (E)

Harcèlement

Sexe/être femme

Collègues

Contraintes financières

Erreur du journaliste

Patrons

Place de l'information internationale

Sources

Âge (E)

Réaction aux obstacles

Exemples d'obstacles (Quand un obstacle est lié à l'un des problèmes plus haut, on accole les deux codes à la partie du texte)

Obstacles pour le journalisme à l'étranger

Collègues
Contraintes financières
Contraintes sécuritaires
Culture locale
Erreur du journaliste
Fixeur
Intersectionnalité
Maladie
Mariage ou non (questions répétées) (E)
Sexe
Sources
Stéréotypes
Technologies
Âge
Réaction aux obstacles

Aucun problème parce que femme

Avantages d'être femme (en général)

Accès aux femmes
Accès aux sources plus facile
Contrôles plus faciles à passer (E)
Hommes protègent (E)
Liberté (E)
Moins menaçante (E)
Moins utilisées comme otages/menacées (E)
Passer inaperçue
Plus sympathique (E)

Inconvénients d'être femme (en général)

Compétence mise en doute
Dangers particuliers
Plus difficile dans une foule d'hommes (E)
Famille entraîne questionnements par rapport au travail (E)
Habillement particulier requis (E)

Harcèlement
Violence sexuelle
Plus difficile que pour les hommes
Être femme (E)

Thème 3. Genre et journalisme

Stratégies genrées

Bullying (E)
Manipulation (E)
Nunuche (E)
One of the boys
One of the girls
Séduction (E)
Évitement
Retrait

Écriture féminine

Existe
Existe pas
Beats stéréotypés
Human
Pourquoi existe
Pourquoi n'existe pas
Variations homme/femme
Émotions

Influence des femmes journalistes

Accès aux femmes
Angle
Diversité
Manière de faire différente
Nouveauté (sens global)
Sensibilités différentes
Sujets différents

Défi des femmes journalistes

Conserver les acquis (E)
Croire en soi (E)

Enfants vs travail

Même que les hommes

Empêcher les reculs

Trouver sa place (E)

Égalité hommes femmes

Femmes journalistes importantes

Atouts des femmes journalistes

Autres